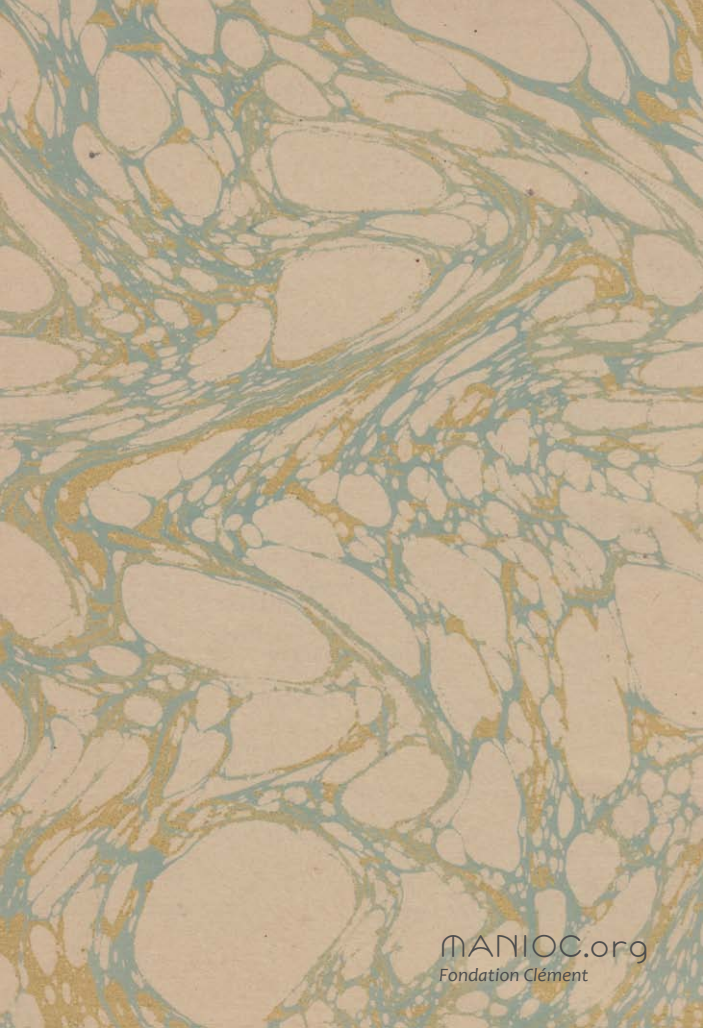
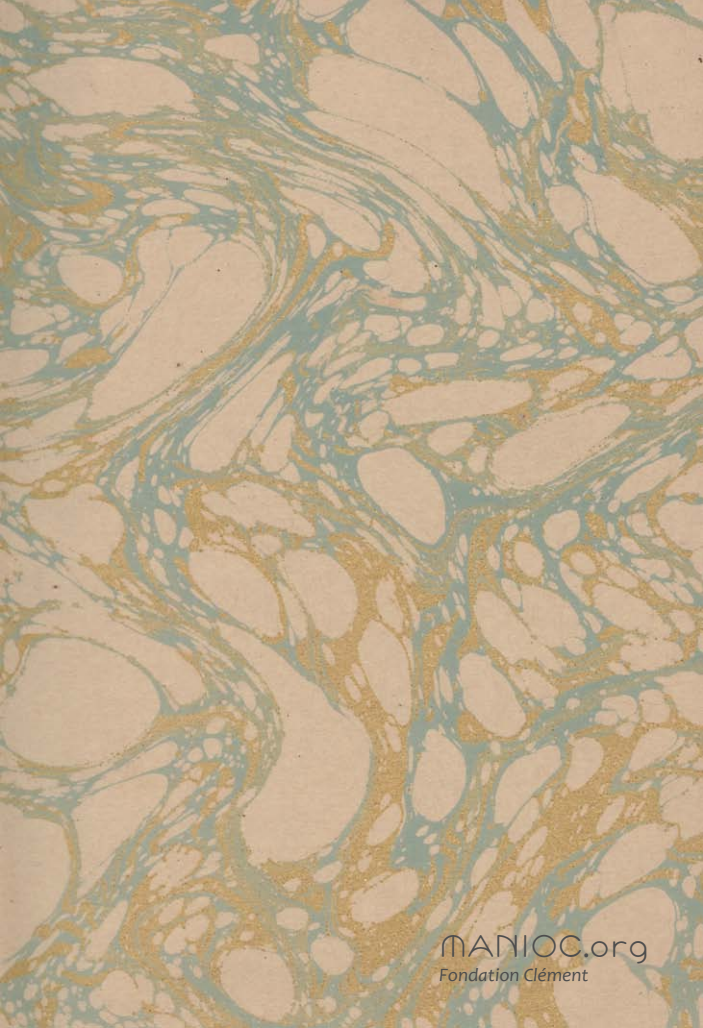




MANICCO.org
Fondation élémentaire



MANIOC.org
Fondation Clément



MANIOC.org
Fondation Clément

0009/01879





VINGT ANNÉES

DE LA

VIE D'UN NÉGRIER

CAPITAINE CANOT

VINGT ANNÉES

DE LA

VIE D'UN NÉGRIER

I



Paris

AMYOT, 8, RUE DE LA PAIX.

STAINED
NOT KNOWN

THE D. N. REGISTER



Office

PRINTED BY THE D. N. REGISTER

LE CAPITAINE CANOT

OU

VINGT ANS DE LA VIE D'UN NÉGRIER.

CHAPITRE I^{er}.

Ma famille et mon éducation. — Je m'embarque comme apprenti à bord d'un navire américain. — Tribulations de mon premier voyage. — Lancé par-dessus bord. — Le coq noir. — Le mousse de la chambre. — Arrivée à Boston. — Mon premier commandement. — Panorama de la ville du haut du grand mât. — Singulière entrevue avec William Gray, négociant de la dite cité.

Tandis que le général Bonaparte conquérait l'Italie au pas de course, mon excellent père, Théodore Canot, capitaine-trésorier dans l'armée française, glanant sur ses traces, faisait la conquête d'une belle Piémontaise qui lui donna son cœur et sa main, et dont je reçus le jour dans la capitale de la Toscane. Fidèle à l'Empereur comme au Consul, le capitaine Canot, premier du nom, après avoir suivi son glorieux maître dans toutes ses campagnes, tomba, pour ne plus se relever, sur le champ de bataille de Waterloo.

Trop souvent un nom honorable est l'unique héritage laissé par les militaires à leurs veuves et à leurs enfants. Ma mère ne devait pas faire exception à la règle. Réduite aux plus modiques ressources, chargée de six enfants, elle ne se laissa point abattre, et, digne veuve d'un vieux soldat qu'elle avait suivi à travers plus d'une épreuve et

d'un péril, elle se maintint à la hauteur des circonstances. Grâce à son industrieuse activité, la famille ne souffrit pas trop. Pour ma part, je fus envoyé à l'école, où j'appris la géographie, l'arithmétique, l'histoire et les langues vivantes; mais dès l'âge de douze ans il fallut songer à me donner une profession. Dans mes heures de loisir, j'avais toujours dévoré les récits historiques et surtout les livres de voyages. Ma tête s'était montée à cette lecture, comme la tête de Robinson Crusoë et tant d'autres. Aussi n'étonnai-je personne en déclarant que je voulais être marin. Deux des oncles de ma mère avaient servi dans la marine napolitaine sous le règne de Murat; ils applaudirent à cette détermination. On prit immédiatement les informations nécessaires à Livourne, et, quelques semaines plus tard, je me trouvai sur le môle de ce beau port, confortablement équipé et prêt à m'embarquer comme apprenti à bord d'un navire américain *la Galatée*, de Boston.

Ce fut en l'année 1819 que je saluai pour la première fois l'élément sur lequel il était dans ma destinée de passer une grande partie de mon existence. Le lecteur s'imaginera aisément les déboires et les tribulations de ce premier voyage. Né et élevé dans l'intérieur de l'Italie, je me faisais les plus romanesques idées de la vie maritime. J'avais lu surtout les biographies de marins célèbres, où il n'est guère question des petites misères qui pourraient faire ombre au tableau. C'est dans la pratique du métier qu'on voit l'envers des décors. Pour ajouter à mon désappointement, je n'avais aucun camarade; personne d'ailleurs ne parlait assez bien ma langue pour comprendre mes doléances, en supposant même la volonté de m'écouter. Durant les trois premiers mois, je me trouvai en butte à tous les quolibets, le souffre-douleur et le bouc-émissaire du navire; on me tenait responsable de tous les accidents, de toutes les négligences, de toutes les fautes. Nul ne

compataissait à mon sort, à l'exception pourtant d'un gros et gras, gauche et lourd cuisinier nègre que je ne pouvais souffrir dans le principe. C'était le premier Africain que la destinée me fit rencontrer, et, je dois l'avouer, ma répugnance pour lui se trouva très-mal fondée, car ce pauvre coq noir fut mon seul protecteur durant mes pénibles débuts (1).

Outre les officiers de *la Galatée*, il y avait à bord un commis que le capitaine chargea de m'apprendre l'anglais. Mes progrès furent assez prompts pour pouvoir à notre arrivée à Sumatra plaider au besoin ma cause et défendre mes droits. N'ayant pu nous procurer dans cette île un chargement de poivre, nous nous rendîmes dans le Bengale, et à notre arrivée à Calcutta, le capitaine, qui remplissait en même temps les fonctions de subrécargue, prit un logement à terre, où il nous permit de le suivre, le commis et moi.

Selon l'usage à cette époque, la maison où nous nous établîmes était une belle et spacieuse maison, remplie de tous les comforts de l'Orient. Quinze ou vingt domestiques se tenaient prêts à obéir aux ordres du capitaine; nous vivions comme des nababs. Le contraste entre le luxe de cette existence et celle qu'on menait à bord, était si grand, que le commis m'apprit un jour une fort désagréable nouvelle, en me disant, que le chargement du navire était complet et nos vacances finies.

Pendant le retour, je devins l'objet d'une promotion, et je passai de la cabine dans la grande chambre, où je fus mis à la disposition du second, pour faire le service comme surnuméraire.

Il existait beaucoup de mauvais vouloir entre cet officier et le capitaine, et comme il voyait en moi le favori

(1) *Coq* est le nom donné, comme on sait, au cuisinier d'un navire.

de celui-ci, j'éprouvai bientôt l'amertume des rancunes du personnage. C'était non-seulement un bourru, mais un méchant homme. Un jour que le navire filait gaîment avec une brise de cinq nœuds, il me fit grimper sur le bâton du grand foc pour larguer la voile, et sans attendre que je me fusse débarrassé, il ordonna aux matelots qui tenaient les drisses de hunier, de tout hisser. Un d'eux, placé près de lui, lui fit remarquer ma situation périlleuse; mais le butor lui imposa silence par un juron. En un clin-d'œil je me trouvai lancé en l'air, et après avoir exécuté une demi-douzaine de sauts de carpe, je retombai dans la mer à quelque distance du navire. Lorsque je remontai à la surface, j'entendis les cris prolongés de l'équipage. Tout le monde s'était précipité du côté de l'accident, les uns avec des cordes, les autres avec des cages à poules; d'autres encore se préparaient à lancer le canot d'arrière. Au milieu du tohu-bohu général, le capitaine monta sur le pont et ordonna de mettre en panne. Dans l'intervalle, le matelot qui avait fait des remontrances au second, s'était jeté sur lui par un mouvement d'indignation. Il voulait le jeter à son tour par-dessus bord, me croyant noyé. Tandis que les voiles de *la Galatée* se coiffaient, bien des yeux inquiets restaient attachés sur l'eau dans l'espoir de me découvrir, mais je ne reparaisais pas. En tournant sur le talon de sa quille, le navire s'était tellement rapproché de la place où je nageais, que je saisis une des cordes jetées pour ma délivrance, et grimpai sur les porte-haubans, du côté du vent, sans être aperçu. Arrivé sur le pont, je trouvai la moitié de l'équipage tumultueusement groupée autour du matelot et du second qui luttaient encore. Mon apparition soudaine mit fin à la lutte; l'ordre fut bientôt rétabli. Notre capitaine était un homme intelligent et juste, digne à tous égards de la confiance des armateurs de *la Galatée*. Il fit examiner l'affaire, et le lendemain



matin, le second fut privé de son commandement. Je ne pourrais sans ingratitude oublier, qu'au milieu du tumulte, mon ami à face d'ébène, le cuisinier, sauta par-dessus bord, à ma rescousse; personne ne prit garde au pauvre diable qui se jetait à la mer, et comme il nageait dans une direction tout-à-fait contraire à la mienne, il faillit se perdre à son tour quand on para de nouveau les voiles et que le navire se remit en marche. En cet instant décisif un faible cri sortit des eaux, et l'on aperçut, grâce à Dieu, le crâne crépu de l'honnête noir.

Cette aventure nous grandit tous les deux, notre artiste culinaire et moi, dans l'opinion de l'équipage. Tous les samedis soirs mon ami africain était admis à partager la bonne chère de l'avant. Notre capitaine lui donna un certificat pour sa belle conduite et lui promit un agréable supplément de récompense, en espèces sonnantes, à la fin du voyage.

Je commençais à me sentir plus à l'aise à bord et à prendre véritablement goût à la vie de matelot. L'anglais me devenait familier; à l'aide de cette langue j'avais entrepris l'étude théorique de la navigation. Le capitaine Soliman Towne encourageait mes efforts.

Notre intention était de toucher à Sainte-Hélène pour faire des vivres, mais le grand captif vivait encore. Une frégate anglaise vint à notre rencontre à cinq milles environs de cette île entourée de récifs, et après nous avoir fourni un faible approvisionnement d'eau, elle nous invita à poursuivre notre route.

Ce fut, je me le rappelle fort bien, par une belle nuit de juillet 1820, que nous entrâmes dans le port de Boston, dans le Massachussets, et que nous accostâmes le quai. La famille du capitaine Towne résidait à Salem, dont il prit aussitôt le chemin. Le nouveau second qui avait sa jeune femme à Boston même, ne tarda pas non plus à disparaître. Un à un, tous les hommes de l'équipage dé-

campèrent à la faveur des ténèbres. Le deuxième maître avait de son côté trouvé un prétexte pour faire une excursion dans le voisinage, en sorte qu'à minuit, *la Galatée* et sa cargaison, d'une valeur de cent vingt mille dollars, se trouvaient confiées à la vigilance du mousse et à la mienne. Je ne dis pas cela par forfanterie, mais il est certain que je ne me suis jamais trouvé placé dans une situation engageant ma responsabilité, sans m'élever à l'instant même à la hauteur de la situation, au moins, par mon bon vouloir et mon zèle. Toute la nuit j'arpentai le pont. Seul parmi la troupe vagabonde, au milieu de laquelle je parcourais depuis un an les mers, je n'avais ni compagnon, ni ami, ni *Dulcinée* à terre pour me faire désertier le navire, et l'émotion qui dans d'autres conjonctures eût pu s'emparer de moi en saluant pour la première fois l'Amérique, fut tout-à-fait comprimée, je l'avoue, par l'orgueil que j'éprouvai en me promenant sur le gaillard d'arrière, capitaine improvisé par les circonstances.

Cependant lorsqu'à l'aube du matin succéda le grand jour, me rappelant la séduisante description que mes camarades m'avaient faite de Boston, je me sentis soudain disposé à suivre leur exemple; mais le sentiment du devoir arrêta mes pas au moment où je me dirigeais vers l'échelle; au lieu de la descendre, je fermai la porte de la cabine, et je me contentai de grimper sur la vergue du grand hunier. Je m'attendais à contempler le panorama d'un second Calcutta; mon imagination eut bien à rabattre. Au lieu de ces longues et blanches rangées de palais et de villas que j'avais admirées dans l'Inde et sur le rivage toscan, mon regard fut d'abord frappé du monotone et lugubre aspect des briques noircies et des maisons de bois peintes de couleurs sombres; mais dès que je détournai mes yeux de la ville pour les reporter sur les deux côtés de la magnifique baie, remplie d'îles verdoyantes, la magie de la mémoire et du cœur me transporta subite-

ment à quatre mille milles de là, dans ma belle Italie, et le sentiment de ma haute responsabilité se trouvait mis à une rude épreuve quand j'entendis sur le pont les pas pesants d'un étranger.

L'inconnu, vu de mon poste élevé d'observation, semblait être un homme corpulent et d'un âge respectable. Je ne pris pas le temps de descendre les enfléchures des huniers, mais je me laissai glisser le long d'un galhauban, juste à temps pour barrer le passage à l'intrus qui s'avancait vers la cabine. Habitué aux usages italiens, je ne pouvais concevoir encore le sans-gêne et la liberté d'allures avec lesquels je me suis si bien familiarisé depuis en Amérique. En invitant d'un ton péremptoire le Bostonien suspect à s'en aller comme il était venu, je croyais agir dans les limites de mon droit. N'étais-je pas revêtu par les circonstances du commandement, mon premier commandement ? Cette visite sans cérémonie n'était-elle pas un premier échec à mon autorité, si je la tolérais ? La conduite de l'étranger ne fut pas de nature à me ramener à des sentiments plus conciliants. Il répondit par le plus calme sourire du monde à ma sommation, et il continua sa promenade, ou plutôt son inspection du navire, dont il examinait tous les coins et recoins. Finalement il me demanda si j'étais seul. Assez maître de moi pour ne pas répondre à cette question, au moins étrange, je le sommai de nouveau de déguerpir ; je fis même semblant d'appeler un chien qui n'existait pas et dont il parut s'inquiéter fort peu, car il continua ses inquiries comme si je n'existais pas non plus. En vain je marchais sur ses talons ; en vain je le tirais par les longs pans de son habit pour l'avertir que j'étais là et que je persistais dans mon vouloir.

Un sourire narquois semblait stéréotypé sur le visage de ce visiteur indéchiffrable. Tout-à-coup il se mit à me questionner sur la santé du capitaine, sur le second et les motifs qui lui avaient fait perdre son poste, sur la cargai-

son et les principales circonstances de notre voyage. Toutes ses questions me trouvaient muet ou ne m'arrachaient que des réponses laconiques et colères. Evidemment il se moquait de moi ; et, n'eût-il pas de mauvais desseins, c'était par trop d'impudence. J'avais beaucoup de peine à prévenir l'explosion de mon caractère franco-italien.

Nous nous étions rapprochés du logement de la dunette, où se trouvaient plusieurs baquets contenant une douzaine de petites tortues achetées à l'Ascension, lorsque *la Galatée* s'était arrêtée dans cette île pour y renouveler sa provision d'eau, après avoir été repoussée de Sainte-Hélène. Les tortues attirèrent tout de suite l'attention de l'inconnu ; il offrit de les acheter. Je lui dis que la moitié environ m'appartenait, et que j'étais prêt à vendre mes tortues s'il était prêt à les payer. Il tira aussitôt de sa poche un portefeuille qui avait du service, et, me présentant un billet de six dollars, il me demanda si j'étais content du prix. Les dollars étaient un incontestable indice, sinon une preuve absolue d'honnêteté. Aussi mes soupçons se seraient-ils complètement dissipés comme ma colère, si l'inconnu n'eût insisté pour emporter les tortues dans un des baquets. Il faut savoir que ces baquets étaient non-seulement la propriété, mais l'orgueil de *la Galatée*. Les artistes de l'équipage les avaient décorés d'un aigle aux aigles éployées et du nom du navire. Forcé de repousser cette prétention, j'offrais, bien entendu, de rendre l'argent ; mais notre amateur de tortues n'avait pas la tête moins dure que leur écaille. Son sourire devint plus sardonique encore ; il parut décidé à emporter le baquet bon gré malgré. A la manière dont il me tenait écarté, je sentis que je n'étais pas de force à lutter contre lui ni à lui faire lâcher prise, et pourtant je ne voulais pas céder. J'usai donc de ruse, et, par une brusque secousse donnée au baquet, je renversai les tortues sur le pont, et j'as-

pergeai copieusement les pieds et les jambes de l'obstiné vieillard. A ma grande surprise, il éclata de rire, et ce rire trouva un bruyant écho dans un autre Bostonien de mine également suspecte, qui venait de sauter sur le pont. Tandis que cet auxiliaire du diable ramassait les tortues, je me jetai sur mon premier antagoniste, et dans l'excès de ma rage, ne pouvant lui faire lâcher autrement le baquet, je finis, j'ai honte de le dire, par lui mordre la main. Dans cette lutte, je perdis ou je déchirai la bank-note qu'il m'avait donnée, mais le baquet fut sauvé. A moins de retour offensif, la victoire me restait; je me montrai clément, et me bornai à ramasser les tortues.

Quel fut mon étonnement de voir le vaincu s'avancer, de l'air le plus tranquille, vers la cabine, où il serait infailliblement descendu si, plus prompt que l'éclair, je ne m'étais adossé à la porte. Nouvelle lutte où, ne me sentant pas le plus fort, je tins un instant mon adversaire en échec en criblant ses tibias et ses chevilles de coups de pied; mais l'excès même de ma colère allait me réduire à l'impuissance; je sentais mes forces se paralyser. Loin d'employer toutes les siennes, il continuait de rire, et, cette fois, une masse d'ouvriers, rassemblés sur le quai, riaient avec lui du combat qu'il soutenait contre un plus jeune et plus petit coq. Dans mon exaspération, je ne me rendais plus compte de la vraie situation; je croyais défendre le navire contre un forban; l'effroi du ridicule agissait aussi sur moi. Soudain j'ouvris moi-même cette porte que je ne pouvais plus défendre, et, m'élançant d'un bond au fond de la cabine, je saisis un fusil chargé et je remontai sur le pont. Dès que le bout du canon parut, mon adversaire enjamba la muraille avec une agilité dont je ne l'aurais pas cru capable, et bientôt je le vis sur le quai à une distance respectable, entouré de la foule qui continuait de pousser de grands éclats de rire, entremêlés de huées dont j'étais évidemment l'objet. Dans ma

première fureur, je leur montrai le poing; j'allai même jusqu'à les coucher en joue; mais la réflexion calma bientôt mon sang, et je me bornai à monter la garde sur le pont. Cette faction durait depuis un quart-d'heure, lorsque le contre-maître apparut sur le quai. Ma consternation fut grande en le voyant ôter respectueusement son chapeau à mon persécuteur, et marcher devant lui pour le ramener à bord. Quelle belle équipée j'avais faite! L'individu à mine suspecte, aux habits râpés, contre lequel je venais de soutenir un siège, n'était autre que le célèbre William Gray, de Boston, le propriétaire de *la Galatée*, de sa cargaison et de nombreux navires voguant sur toutes les mers.

M. Gray, du reste, pratiquait la grande loi évangélique du pardon. En quittant le navire ce jour-là même, il tira de son portefeuille usé un billet de cinquante dollars, qu'il me donna en échange de celui que j'avais détruit, disait-il, en défendant sa propriété; et le jour même où on régla mon compte, il ajouta cinquante dollars au prix convenu du voyage, pour m'aider dans l'étude de la navigation.

Quatre ans plus tard, je revis le célèbre négociant à l'hôtel de Marlborough, à Boston. J'accompagnais alors mon oncle, venu aux Etats-Unis pour une spéculation commerciale. Dès que mon oncle mentionna mon nom à M. Gray, celui-ci se souvint immédiatement de moi, et dit à mon vénérable parent que jamais il n'avait été houspillé par personne comme par son très-cher neveu, en juillet 1820. Sa main et ses chevilles avaient longtemps porté l'empreinte de mes dents et de mes coups de pied. Parfois encore il se sentait chatouillé à ces mêmes places; mais ce qui lui était surtout resté sur le cœur, c'étaient mes sarcasmes au sujet d'une certaine protubérance stomacale; il avait été plus sensible aux injures qu'aux coups.

Mon oncle, très-rigide observateur de la discipline, fronça le sourcil et m'ordonna de faire des excuses, tout en me demandant de lui expliquer en français comment cela avait pu se passer. Mieux que lui je connaissais M. Gray, et, sans tenir compte de la réprimande, je répondis en anglais que si je m'étais emporté contre le propriétaire de *la Galatée*, c'était par ignorance d'une infinité de choses et par excès de zèle. J'en étais alors à mes débuts dans la langue anglaise et sur le rivage américain. Mon éducation anglo-saxonne s'étant terminée sur l'avant d'un navire, je ne pouvais être très-scrupuleux dans le choix de mon vocabulaire. Enfin, M. Gray lui-même n'avait-il pas récompensé mon ardeur à défendre sa propriété par un don de cent dollars, preuve évidente qu'il ne me gardait pas rancune du tête-à-tête !

CHAPITRE II.

Mon aventure avec lord Byron. — Souvenir de Florence. — Le capitaine Towne et la ville de Salem. — Un savant latiniste. — Pour la première fois je vois des esclaves et je me fais le champion d'une jeune fille Malais à Quallahbastoo. — Fin de mon apprentissage. — Mes frasques à Anvers et à Paris. — Voyage au Brésil sur un navire anglais. — Un capitaine et sa moitié. — L'amour et le grog. — Echauffourée conjugale dans le port de Rio-Janeiro. — Retour en Europe. — Naufrage et perte du navire sur la côte d'Ostende.

L'anecdote du chapitre précédent rappelait à mon oncle plusieurs exemples de mon impétuosité juvénile ; il prit la licence de raconter à M. Gray l'histoire de ma rencontre avec lord Byron, lorsque ce poète habitait sa

célèbre villa sur le versant du Monte-Negro, près de Livourne.

Le noble nord avait alors pour banquier et agent une maison de commerce avec laquelle mon oncle était lié d'intérêt. Un jour que le poète et le dit oncle inspectaient ensemble quelques caisses d'objets de prix, je fus chargé d'en surveiller le transport dans les magasins. Tout-à-coup lord Byron demanda un crayon; mon oncle n'en avait pas, mais se rappelant qu'il m'avait fait récemment don d'un porte-crayon d'argent, il me dit de le prêter à Sa Seigneurie. Comme c'était le premier objet en métal précieux que je possédais, je me souciais peu de m'en séparer même pour un instant. Je le prêtai néanmoins, mais d'assez mauvaise grâce. Quand le poète eut fini de prendre ses notes, il s'arrêta un instant comme absorbé dans ses réflexions, et mit sans plus de façon le crayon dans sa poche. A cette époque je n'avais pas encore visité l'Amérique. Sans cela je me serais peu gêné pour avertir Sa Seigneurie de son erreur; mais les enfants du vieux monde étant généralement plus réservés dans leurs rapports avec les grandes personnes que de l'autre côté de l'Atlantique, je tolérai de mon mieux jusqu'au lendemain matin ce *lapsus memoriae*. Prenant alors ma résolution à deux mains, je me rendis, sans en avertir mon oncle, à la villa du poète, où, vu l'heure matinale, j'eus beaucoup de peine à être introduit. Je le trouvai dans sa chambre et au lit. Tout le monde a entendu parler de l'humeur acariâtre de Byron, quand on le troublait dans ses habitudes. Il me demanda d'un ton rude et impatient ce que je lui voulais. Je lui répondis avec respect que je lui avais prêté la veille un porte-crayon d'argent. J'appuyai avec emphase sur le mot argent, et j'ajoutai que Sa Seigneurie avait oublié de me le rendre. Il réfléchit un instant et repartit qu'il me l'avait rendu sur les lieux mêmes. Je niai le fait avec douceur mais avec fermeté. Sa Seigneu-

rie n'en persista pas moins énergiquement dans son dire. Bientôt nous nous montâmes tous les deux ; Byron m'ordonna de sortir de la chambre. J'obéis d'abord et traversai lentement les appartements avec l'air d'audace et de défi familier à l'enfance en colère ; mais parvenu à la porte, je me retournai soudain et je lui criai avec toute la rancune des rivalités nationales : « Cochon d'Anglais ! » Passez-moi le mot. Jusqu'alors nous nous étions querelés en italien. Ces deux mots français furent à peine sortis de ma bouche, que milord sauta à bas de son lit, dans le plus simple appareil, et me saisissant au collet, il me secoua comme jamais fièvre tierce gagnée dans les marais Pontias n'a secoué un patient. Cependant ce bain d'air improvisé calma sans doute sa fureur, car une ou deux minutes après, nous étions entrés dans les plus pacifiques explications sur le malheureux crayon. Je n'avais pas encore parlé de mon oncle ; lorsque je fis connaître ma parenté, Byron déjà calmé accueillit fort bien ma version ; avoua qu'il pouvait avoir tort et, après avoir cherché mais en vain, dans ses poches le crayon d'argent perdu, il me donna son propre crayon d'or. Ensuite, il voulut savoir pourquoi, parlant si bien l'italien, je l'avais injurié en français.

« — Mon père était Français, milord.

» — Et votre mère ?

» — Elle est Italienne.

» — Alors je ne m'étonne plus que vous m'ayez traité de cochon d'Anglais. La haine est dans le sang ; vous n'y pouvez rien. »

Après quelques instants de réflexion, il reprit en se promenant dans la chambre avec son simple vêtement de nuit : « — Vous n'aimez donc pas les Anglais, mon enfant ?

» — Non, milord, non.

» — Et pourquoi ?

» — Parce que mon père est mort en les combattant !

» — Alors, jeune homme, vous avez le droit incontestable de les haïr, » reprit le poëte, et il me mit doucement à la porte qu'il referma en dedans.

Dix jours plus tard, un des hommes de peine du magasin de mon oncle offrait en vente à un prix exorbitant ce qu'il appelait le crayon de lord Byron, crayon dont, à l'entendre, Sa Seigneurie lui avait fait présent. Mon oncle était sur le point de faire marché avec lui, quand il aperçut sur le crayon ses propres initiales qui étaient aussi les miennes. C'était le cadeau que j'avais reçu et perdu. Byron l'avait évidemment remis par distraction à l'homme de peine. On désintéressa ce dernier avec une bagatelle, et mon oncle, enthousiaste des célébrités du temps, s'appropriâ le crayon d'or de Byron. Je dus me contenter du mien.

Il est temps de retourner à *la Galatée* et à son digne commandant. Les matelots congédiés, le capitaine Towne retourna à Salem, où il m'emmena dans sa famille en attendant le prochain voyage. Lorsque je regarde à travers le passé, dans ma vie si orageuse et si pleine de vicissitudes, ma mémoire ne trouve nulle part à se reposer sur des jours plus heureux que ceux qui s'écoulèrent pour moi dans cette ville maritime si commerçante. Salem, en 1821, fut un véritable paradis pour moi. J'y trouvai plus d'affection sincère, de franche hospitalité, que je ne saurais dire. J'y trouvai également toutes les distractions honnêtes de la jeunesse ; j'étais l'ami de tout le monde ; personne ne riait de mon mauvais anglais ; on semblait, au contraire, trouver du charme à mon accent étranger ; l'imagination des bons habitants m'entourait d'une sorte de mystère romanesque. J'étais un oiseau d'un autre plumage. On m'avait fait, en outre, une réputation de savant. Je parlais le français, l'italien, l'espä-

gnol, l'anglais, et le latin ne m'était pas moins familier, disait-on. Somme toute, je passais pour une merveille. Un jour, je me le rappelle, un malin voulut mettre à l'épreuve mon intimité avec la langue latine. Il me mena dans ce but chez un pharmacien du voisinage, possesseur de quelques volumes dans cette langue, et il me pria de traduire une page verbalement ou par écrit, à mon choix. Par bonheur le livre qu'il me donna était une version des fables d'Esopé. Je les avais si bien étudiées deux années auparavant, que j'en savais plusieurs par cœur. Peu versé encore dans les nuances de l'anglais, j'eus soin de traduire ma fable en français, pour sauvegarder ma réputation de polyglotte. Un voisin qui connaissait parfaitement le français se chargea de traduire ma traduction en anglais, et je sortis complètement victorieux de cette épreuve.

Durant cinq années, Salem fut le point de départ de mes voyages dans diverses parties du monde. A terre ou à bord, j'employais toujours mes loisirs à me familiariser avec les détails théoriques et pratiques d'une profession à laquelle je voulais consacrer ma vie. Mon intention n'est pas de raconter les aventures de ces premiers voyages; je leur emprunterai une seule anecdote pour montrer le changement que le temps et les circonstances opèrent dans les hommes.

Lors de mon second voyage dans l'Inde, j'étais un jour à terre avec le capitaine à Quallahbastoo, où nous venions charger du poivre, lorsque nous vîmes arriver une large proa ou canot malais rempli de prisonniers faits dans l'une des îles. Ces infortunés devaient être vendus comme esclaves. C'étaient les premiers esclaves que je rencontrais. Au moment où l'on débarquait cette cargaison humaine, je vis un Malais traînant par les cheveux sur le rivage une belle jeune fille qui, épuisée par une longue et suffocante immobilité dans le fond du canot où

étaient entassés les prisonniers, ne pouvait ni marcher, ni même se tenir debout. Tout mon sang bondit à ce spectacle. J'ordonnai à la brute de lâcher sa victime, et n'obtenant d'autre réponse qu'un rire ironique, je l'étendis par terre d'un seul coup de gaffe. Ce châtement sommaire d'un acte d'inhumanité révoltant me força à quitter en toute hâte Quallahbastoo. Agé alors de dix-sept ans, j'étais en ce qui concerne l'esclavage en général, aux antipodes du futur négrier.

Mon apprentissage terminé, j'entrepris comme contre-maître deux ou trois voyages heureux, jusqu'au jour où un désappointement accidentel me fit planter là mes armateurs, céder à la tentation d'une vie folle et licencieuse. Ce fut à Anvers, port assez mal noté par les pièges tendus aux jeunes matelots, que je me laissai entraîner à la dérive. Une syrène belge m'avait ensorcelé ; en moins de huit mois, je vis le fond de mon argent si bien gagné. D'Anvers, je me réfugiai à Paris : c'était tomber de Charibde en Scylla. Je vidai d'un trait la coupe enivrante. Peu de jeunes gens ont vécu plus vite ; les tables de jeu de Frascati et du Palais-Royal achevèrent d'épuiser ma bourse. Une malle vide fut tout ce que je laissai à mon hôte, et forcé de prendre un beau matin ce qu'on appelle un congé français, je gagnai pédestrement la côte.

Le lecteur me rendra, j'espère, la justice de croire que la nécessité seule me décida à m'embarquer sur un navire anglais prêt à appareiller pour le Brésil. Le capitaine et sa femme, qui ne se séparait jamais de lui, étaient tous les deux de beaux et robustes types irlandais, malheureusement adonnés à la même passion pour les liqueurs fortes.

Mon introduction à bord fut signalée par une singulière cérémonie. Le capitaine lui-même, en présence de sa chère moitié et de son consentement, me confia la clé de l'armoire à liqueurs, avec la rigoureuse injonction de

n'accorder ni à lui, ni à son épouse, plus de trois verres par jour. Je compris bientôt l'importance de cette précaution insolite. Vers onze heures du soir, au moment où je distribuais d'ordinaire la ration de genièvre aux hommes de l'équipage, milady venait me prier de remplir son verre. Galamment je m'empressai de le faire. Lorsque je revenais du pont dans la cabine avec la bouteille, même requête, même dose. Je versai encore, mais avec moins d'empressement. A dîner, milady buvait du porter et faisait passer du genièvre pour de l'eau aux yeux de son crédule époux, qui la croyait réduite à la même ration que lui, tandis qu'elle recevait triple ration. On n'imaginerait jamais la quantité de liqueurs fortes qu'absorbent parfois les personnes du sexe qui vivent à la mer. Cette passion pour les cordiaux comparée à l'aversion générale des femmes pour les spiritueux lorsqu'elles sont à terre, a peut-être quelque explication physique. Cela tient-il à l'air salé qu'on respire à bord? Je laisse la question aux physiologistes.

Peut-être ce serait ici le cas de signaler une autre nuance entre les deux sexes, depuis les premiers temps historiques et le fameux fruit défendu. Milady violait la règle que le capitaine observait fidèlement. Aussi longtemps qu'il fut dans l'exercice de ses fonctions, il se contenta de trois verres par jour, tandis que sa femme en absorbait cinq. Mais dès qu'ils eurent atteint Rio-Janeiro et que l'abstinence ne fut plus de rigueur pour lui, tous les deux, lâchant les rênes à leur soif et à leur caractère, burent et se querellèrent tout leur soûl, ce qui ne les empêchait pas, bien s'en faut, d'être les meilleurs époux du monde. Quand le vaisseau fut entré dans le bassin intérieur, non sans avoir essuyé des avaries dues à l'obstination du dit capitaine, nos deux Irlandais résolurent de se loger pour quelque temps à terre. Durant deux jours ils ne parurent pas. Vers la fin du troisième, ils ar-

rivèrent « tout frais du théâtre, » pour employer leur expression... Je vis tout de suite que Bacchus avait été de la partie ; et comme en général je n'étais pas médiocrement scandalisé des scènes conjugales qui suivaient de trop copieuses libations, je me hâtai de faire apporter le thé sous la tente du pont, et je me réfugiai dans mon hamac suspendu au gui. A peine commençais-je à m'endormir, bercé par des songes agréables, lorsque mon premier sommeil fut interrompu par le prélude de l'opéra. Madame donnait un démenti direct à son seigneur et maître. Un pain lancé à la tête de l'offenseur fut la seule réponse de l'offensé. Non content de cette première démonstration, il saisit les quatre coins de la nappe et, ramassant l'appareil du thé dans ce sac improvisé, il lança le tout par-dessus bord. Plus prompt que l'éclair, la tigresse le saisit d'une main par ses rares cheveux, tandis qu'elle labourait de l'autre ses joues et son nez. Si maltraité que fût le capitaine, je dois avouer qu'il se montra trop généreux pour user de représailles sur la partie visible des charmes de son épouse, mais la correction enfantine qu'il lui administra dut laisser ailleurs de nombreuses marques d'une vigueur physique qui aurait fait honneur à un boxeur de profession.

Chose assez remarquable, ces ouragans ou plutôt ces tourbillons de l'atmosphère conjugale n'étaient ni moins violents, ni de moins courte durée que ceux qui ravagent les tropiques.

Un quart d'heure après régnait le calme le plus plat. Le silence de la nuit sur ces eaux tranquilles, éclairées par les étoiles, n'était interrompu que par quelques propos, essentiellement pacifiques, entre les combattants réconciliés, et j'étais en bon train de me rendormir, quand on me demanda, d'un parfait accord, la clé de l'armoire aux liqueurs pour mettre le sceau à la pacification.

Le lendemain, avant mon réveil, le capitaine alla à

terre. En son absence, pendant le déjeuner, milady me demanda si j'avais été témoin de l'échauffourée de la veille. Je répondis galamment que je dormais d'habitude comme une souche, et que j'étais surpris d'apprendre qu'un léger nuage eût obscurci un si bel horizon conjugal. Milady n'en persista pas moins à me confier ses griefs, m'assurant qu'elle ne se serait pas mise à moitié si en colère, sans l'étourderie avec laquelle son mari avait jeté les cuillers d'argent à la mer en même temps que le thé, le pain et le beurre. Ce n'était pas la première fois, du reste, qu'elle se voyait forcée de donner une leçon à son époux, sans que cela tire à conséquence. Au contraire, tout allait au mieux dans le ménage. Si jamais je me mariais, elle me souhaitait de tout son cœur une femme comme elle, ayant au besoin de la tête pour deux. Ma galanterie cette fois n'alla pas plus loin que le silence.

A notre retour en Europe, nous touchâmes à Douvres pour prendre des ordres; Anvers était notre destination. Nous mîmes à la voile au coucher du soleil, mais nous avions vent contraire; la mer était fort agitée. Le capitaine resta pendant deux jours à l'ancre dans les dunes. A la fin, profitant d'un intervalle de beau temps relatif, nous gouvernâmes sur l'embouchure de l'Escaut; mais, au moment où nous approchions des côtes de la Hollande, le vent nous redevint contraire. Impossible d'entrer dans la rivière, d'autant plus que nous n'avions pas pris de pilote à Ramsgate dans l'espoir d'en trouver un à Flessingue. Au coucher du soleil, le vent souffla de nouveau du nord-ouest avec la plus grande violence. Toute tentative pour regagner la côte d'Angleterre était inutile. On ne pouvait déployer un chiffon de voile devant cette tempête hurlante. Nuit terrible, nuit de vent, de pluie, de grêle, de ténèbres et d'anxiétés! A deux heures du matin, le navire échoua sur un des nombreux bancs de sable situés à la hauteur de Flessingue. A peine étions-nous échoués

que la mer bondit par-dessus nous, couvrant le pont de sable et brisant nos mâts comme des tuyaux de pipe. Le capitaine fut tué raide par la chute d'un mât de hune qui lui écrasa le crâne, tandis que les matelots qui dans de pareils moments semblent trop souvent vouloir s'étourdir et oublient toute discipline, s'emparaient de force des spiritueux et s'enivraient. J'espérais d'abord que la solidité de la coque du navire nous permettrait de rester à bord jusqu'au point du jour; mais je m'aperçus qu'il y avait déjà plusieurs voies d'eau et que l'eau montait rapidement.

Il y aurait eu folie à tarder plus longtemps. Les canots étaient encore intacts. Le grand canot fut bientôt rempli par l'équipage, sous le commandement du second-maître, qui jeta un petit baril de genièvre dans l'embarcation avant de s'y lancer lui-même. Je me réservai le petit canot, où je fis d'abord descendre la veuve du capitaine, le cuisinier et le commis aux vivres. Jamais on n'entendit reparler du grand canot.

Durant toute la nuit, ce terrible vent de nord-ouest continua de hurler et de tourmenter l'étroite mer qui sépare l'Angleterre du continent; je maintins notre fragile esquif dans la direction où il soufflait, espérant découvrir au point du jour les côtes de la Belgique. La pauvre femme, le cœur brisé par la mort de son mari, restait immobile au fond du canot. Nous la couvrîmes de tous les habits dont nous pouvions disposer, car malgré la situation critique où nous nous trouvions nous-mêmes, nous ne pouvions nous empêcher de sympathiser à son malheur.

Un peu après huit heures, un cri de joie nous annonça que la terre était en vue à quelque distance. Les paysans de Brayden qui nous avaient découverts de leur côté, accoururent sur le rivage et avançant dans l'eau jusqu'au genou, nous montrèrent que le débarquement n'offrait

aucun danger au-delà des brisans. La tempête, à force de battre la mer, l'avait transformée en masses d'écume. Les lames s'amoncelaient, mugissaient et venaient fondre sur le rivage, comme des avalanches. Il n'y avait d'espoir pour nous qu'au-delà de cette barrière écumeuse. J'observai donc le gonflement de la mer, et nous laissant emporter la proue en avant par une lame énorme, nous franchîmes avec la rapidité d'une flèche l'espace qui nous séparait de la côte. Cette rapidité fut telle que je ne vis et ne me rappelle rien de ce qui se passa avant que de robustes paysans de Brayden nous reçussent dans leurs bras.

Hélas ! la pauvre veuve ne devait pas voir la terre avec nous. J'ignore l'instant précis où elle mourut. Durant les quatre heures que dura notre trajet du navire échoué au rivage, sa tête reposa sur mes genoux. Aucun spasme nerveux, aucune convulsion ne m'avertirent du moment de son départ pour l'autre monde.

Le soir même, le prêtre de la paroisse enterra la veuve du capitaine. Il fit ensuite le tour de l'assistance avec un plat destiné à recevoir les aumônes de chacun, non pour dire des messes pour le repos de l'âme de la défunte, mais pour pourvoir aux premiers besoins des survivants, qui gagnèrent Ostende.

CHAPITRE III.

Je songe à chercher fortune dans l'Amérique du sud et m'embarque sur une galiote hollandaise pour la Havane. — Fâcheux abordage dans la baie de Biscaye. — Relâche forcée au Ferrol. — Scène renouvelée des Menechmes. — Départ pour la Havane. — Naufrage sur un récif près de Cuba. — Les pêcheurs pirates. — Triste dénouement d'un sauvetage. — Mélodrame et bain nocturnes.

Ce n'était pas le moment de rester oisif. L'inaction

n'entraîna pas non plus dans mon caractère. Une semaine après notre catastrophe en vue d'Ostende, je me trouvais à bord d'une galiote hollandaise en partance pour la Havane. Je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais encore deux capitaines, dont l'un présidait selon l'usage à la navigation, l'autre, le capitaine en jupons, gouvernait tout le reste, y compris et surtout nos estomacs. Soit piété, soit économie, jamais je n'ai vu plus rigide observance du calendrier catholique, surtout lorsqu'un jour de jeûne permettait de supprimer notre ration de bœuf. L'absolu dénûment où j'étais avait seul pu me décider à m'embarquer sur cette galère, et cependant, à dire le vrai, j'avais presque abandonné toute idée de retourner aux Etats-Unis et résolu de me lancer dans les aventures qu'offrait la profession maritime. En 1824, on s'en souvient, les possessions espagnoles des Indes-Occidentales, le Mexique, le Pérou et les côtes de l'Océan-Pacifique étaient renommées par la facilité avec laquelle y faisaient, disait-on, fortune les hommes d'un esprit entreprenant. Notre galiote hollandaise avait précisément la Havane pour destination; je la saluai donc comme une sorte de pont flottant vers mon Eldorado.

Nous quittâmes Flessingue en compagnie d'un certain nombre de navires, dont plusieurs américains soi-disant fins-voiliers. Cependant notre hollandais, construit comme une cuve à lessive, les battit tous et sortit le premier du détroit.

Le septième jour après notre départ, nous louvoyions dans la baie de Biscaye, avec une brise de six nœuds et par un beau clair de lune, quand nous abordâmes un navire sorti on ne sait d'où, tant son apparition fut subite. Il courait la bordée opposée. Le choc fut si violent qu'il renversa tout le monde sur le pont de la galiote et que tous nos mâts furent emportés. Sur l'autre pont on entendit de grandes clameurs et même un cri perçant de

désespoir ou d'épouvante. Puis ce navire, oiseau de malheur, disparut plus subitement encore qu'il n'était venu, et nous laissa flotter comme une épave sur une mer fertile en orages.

Nous parvînmes cependant à atteindre le port du Ferrol, en Espagne, où nous fûmes retenus plusieurs mois par la difficulté d'obtenir les matériaux nécessaires à nos réparations, bien que ce même port soit réputé le meilleur et le plus vaste arsenal maritime de la Castille.

Durant notre séjour forcé au Ferrol, il m'arriva la plus singulière aventure, car elle ne tendait rien moins qu'à m'enlever mon identité, comme Peter Schlemhil perdit son ombre. Un jour, dans l'après-midi, j'étais allé avec le canot de l'autre côté de la rade pour me procurer quelques morceaux de cuir dans une tannerie. L'achat terminé, je regagnais en flânant le quai pour me réembarquer, lorsque l'envie me prit de demander un verre d'eau. Je dis l'envie, car ce n'était pas précisément la soif. Une jeune fille bien découplée, aux grands yeux noirs, aux lèvres de corail, se tenait sur la porte. Versée par cette Hébé, l'eau devenait du nectar. Tandis que je buvais, elle rentra en courant dans la maison et revint bientôt avec sa mère et une autre sœur, qui me regardèrent un instant sans dire un mot, et, s'élançant à la fois à mon cou, couvrirent mes joues et mes lèvres de baisers.

« *Oh! mi querido hijo!* » disait la mère.

« *Carissimo Antonio!* » sanglotait la fille.

« *Mi hermano!* » s'écriait la belle aux yeux noirs qui m'avait donné le verre d'eau.

Je ne savais plus à laquelle entendre.

« Cher fils! cher Antonio! cher frère! Entrez donc dans la maison. D'où venez-vous? où avez-vous été pendant si longtemps? Votre grand-mère meurt d'envie de vous revoir. Ne tardez pas une minute. Venez l'embrasser. *Por Dios!* vous voilà donc enfin retrouvé! Et dire

que vous passiez comme cela devant la maison si vous n'aviez pas eu soif ! *Ave Maria ! Madrecita, aquí viene Antonio !* »

Au milieu de toutes ces embrassades, de toutes ces exclamations, on s'imagine ma surprise et mon embarras. J'ouvrais de grands yeux ; je croyais rêver ; je faillis laisser tomber mon verre à moitié vide. Cependant je les laissais dire et ne faisais de mon côté aucune question. La dame était loin d'avoir mauvaise mine ; les deux filles avaient de si beaux yeux, qu'en résumé je n'étais pas bien à plaindre. Je les suivis donc sans répugnance dans l'intérieur de la maison, où je passai de leurs bras dans ceux d'une vieille toute ridée, toute décrépité : c'était le revers de la médaille.

Dès qu'on m'eut fait asseoir près de la grand'mère, je pris enfin la parole. Enchanté d'un si charmant accueil, je n'en devais pas moins leur dire qu'il y avait sans doute quelque erreur.

On me fit taire aussitôt.

« Non, non, » fut la réponse unanime. « C'est bien lui ; c'est bien toi. »

Ma madrecita m'informa alors en présence de mes quatre camarades, dont ma disparition piquait la curiosité et qu'on avait fini par faire entrer, que six années auparavant j'avais quitté le Ferrol pour faire mon premier voyage sur un navire hollandais. Deux années après mon départ, mon querido padre était allé en paradis, et par conséquent, moi, Antonio Gomez y Carrasco, etc., je me trouvais le seul mâle survivant de la famille, son chef et son appui naturel. Sous aucun prétexte, il ne m'était plus permis de quitter ni ma bonne mère, ni mes chères sœurs, ni la vieille grand'mère infirme. Ces explications eurent pour final un nouveau chœur de protestations de tendresse et de baisers ; il m'eût été difficile, je l'avoue, de rester complètement froid en présence de pareilles dé-

monstrations d'amitié. Les baisers de mes deux hermanas auraient amolli le marbre.

Je prêtai donc mes deux oreilles à ce quatuor qui dura plus d'une demi-heure et dont la musique n'était interrompue que par les grands et petits secrets de famille qu'on me lâchait bordée sur bordée. La conversation était si rapide et d'un fil si emmêlé par ces quatre dames que je trouvais à peine à placer un mot. Enfin, je profitai d'un instant de calme relatif pour demander d'un ton demi-plaisant et en fort mauvais espagnol à combien se montait l'héritage laissé par mon digne père avant son départ pour un meilleur monde. Tout cela pouvait n'être qu'une comédie fameuse, comme disent les Espagnols. Aborder la question d'argent, c'était rentrer dans le sérieux. D'ailleurs il se faisait tard; il était grand temps de regagner la galiote.

Hélas ! je ne réussis que trop bien à donner un tour sérieux à la conversation. Il se fit un profond silence. Les yeux de ma bien-aimée mère, si joyeuse et si bavarde jusqu'alors, se remplirent de larmes. Ce n'était pas une comédie, c'était un drame de famille. Je me hâtai d'autant plus de leur expliquer leur erreur, de la leur faire toucher du doigt, protestant avec toute l'énergie, toute la fougue de ma nature franco-italienne et toute ma rhétorique espagnole contre toute parenté, toute consanguinité. C'était beaucoup d'honneur, trop d'honneur pour moi assurément, mais, mais... tout fut inutile. Ces dames insistaient, persistaient, prenaient à témoin les voisins qui arrivaient à la file. Nombre de vieillards drapés dans leurs manteaux plus ou moins troués, de vieilles femmes enveloppées de châles fanés, les uns et les autres armés de cigares et de cigarettes, se constituèrent en jury d'enquête et, par un verdict unanime, me déclarèrent convaincu d'être né en Galice du légitime mariage de don Antonio Gomez y Carrasco, etc., etc.

Voyant les choses prendre un aspect si grave et sachant combien il est difficile de déraciner une première impression de l'esprit des femmes, je résolus de céder provisoirement. Je pris l'humble allure d'un enfant prodigue, d'un fils repentant. J'embrassai ma mère et mes sœurs sur les deux joues, je donnai l'accolade à la grand'mère, et je promis de revenir le lendemain après avoir fait quelques dispositions à bord.

Le lendemain et deux autres jours s'écoulèrent sans que l'envie me prît de tenir parole; mais l'imagination de ces dames était montée à un tel diapason qu'on eut recours à l'alcade contre un fils et un frère ingrat, contre un vagabond. L'alcade, après avoir entendu mon histoire, se déclara incompetent. On s'adressa alors au gouverneur du district, et ce ne fut pas sans peine que je restai en possession de mon individu.

Bien souvent j'ai cherché à me rendre compte d'une méprise si bizarre, car ces dames étaient de bonne foi. J'avais évidemment un Ménechme, à moins qu'il ne fût au fond de l'Océan. Mon père avait été en Espagne lors de l'invasion française, mais cet excellent père était le modèle de la foi conjugale comme de la foi militaire, d'après tout ce que j'ai entendu dire, et je ne sache pas qu'il ait jamais tenu garnison dans l'agréable port du Ferrol.

Nos avaries réparées, nous fîmes voile pour la Havane. Aucun incident remarquable ne rompit la monotonie de notre étouffant voyage, sauf pourtant un accès de jalousie du capitaine, qui s'imagina, Dieu sait comment, que j'avais tenté la conquête de sa dévote et avare moitié. Rien n'était plus loin de ma pensée qu'une velléité pareille; mais comme il avait le diable au corps et le pire des diables, le démon de la jalousie, comme les rapports mensongers d'un méchant mousse avaient fourni un aliment à ses soupçons, je dus subir un véritable interrogatoire

de grand inquisiteur. J'en sortis en vain triomphant, car la maîtresse-femme qui connaissait son mari prit soudain un air d'innocence méconnue, de vertu calomniée, versa des larmes, sanglota, faillit avoir une attaque de nerfs et mit ainsi le capitaine dans une telle perplexité, que, n'y comprenant plus rien, il leva la séance par ma mise aux arrêts.

Cette scène se passait à la chute du jour. Je ne me fis pas prier pour quitter la cabine, bien qu'un peu mortifié. Les deux époux, de leur côté, se regardaient d'un air si rébarbatif, qu'un fâcheux dénouement était à craindre. J'ignore ce qui se passa dans les silencieuses veilles de la nuit, mais il fallut à la parcimonieuse et revêche dame une forte dose d'habileté féminine pour calmer son seigneur et maître. Au point du jour, il sortit de sa cabine pour donner l'ordre d'administrer une correction exemplaire au mousse qui s'avisait de faire des rapports, et lorsque madame, à son tour, parut sur le pont, son influence était complètement rétablie. Je ne fus pas oublié dans la réconciliation, car dans le cours de la journée on me pria de reprendre mes fonctions; je m'y refusai opiniâtement. Ce refus causa d'autant plus d'ennui au capitaine, qu'il était fort mauvais navigateur et que nous approchions des îles Bahamas. Je lui faisais essentiellement défaut; il le sentait bien, et de là ses instances pour que j'oublie ce qui s'était passé. Je persistai dans mon refus, d'autant plus que sa femme m'avait informé en particulier qu'il y aurait peut-être danger pour moi à lui complaire.

Le lendemain nous passâmes le *Hole in the Wall* et nous gouvernâmes sur Saltkey. On n'observait aucune latitude et j'étais seul capable à bord d'en prendre une à l'aide de la lune, ce qui, dans notre position, au milieu des bancs de corail et de courants inconnus, était de la plus haute importance. Je savais que le capitaine en éprouvait beaucoup de contrariété, mais après l'avis reçu

de sa femme, je ne croyais pas devoir reprendre mon service. Cependant je faisais en secret mes calculs et je surveillais la marche du navire. Un autre jour s'écoula sans qu'aucune observation se fit à midi, mais à minuit je pris la latitude lunaire, et je trouvai que nous avions dérivé jusqu'auprès des récifs de Cuba, à cinq milles environ de *Cruz del Padre*.

Certain de l'exactitude de mes calculs et de l'imminence du péril, je n'hésitai pas à dire au second qui était de quart d'appeler tout le monde en haut et de virer de bord. En même temps, j'ordonnai au timonnier de venir au vent.

Le nouveau contre-mâitre, fier de son commandement, refusa d'obéir sans prévenir le capitaine et ne crut pas devoir le déranger, attendu qu'il n'y avait aucun danger apparent dans la marche suivie. Les moments étaient précieux; le moindre retard pouvait causer la perte du navire. Persuadé que j'avais raison, je commençai moi-même l'exécution de la manœuvre, lorsque le capitaine, attiré sur le pont par le bruit, me renvoya dans ma cabine, en pestant contre mon intervention dans la conduite d'un navire qui ne pouvait être mieux dirigé.

J'obéis en haussant les épaules.

Depuis vingt minutes environ la galiote avait repris son ancienne direction et fendait les vagues.

Soudain la vigie cria :

« Arrive tout ! Rochers et brisans ! de l'avant à nous ! »

« La barre dessous ! » hurla le second maître ; mais la galiote ne marchait plus de l'avant ; masquée partout, elle culait, et après avoir rasé le bord d'un rocher, elle s'engagea de l'arrière sur un récif avec sept pieds d'eau autour d'elle. Tout était dans la consternation. Les voiles fouettaient les mâts, les brisans mugissaient, les cordages se heurtaient de tous côtés, la coque craquait, l'équi-

page poussait des cris confus. En en un clin-d'œil le capitaine et sa femme accoururent sur le pont. Tout le monde donnait des ordres et personne n'obéissait. A la fin madame cria aux matelots de jeter l'ancre, le pire commandement qu'on pût donner. La grande ancre fut aussitôt mouillée; la seconde ancre descendit après elle, et le navire, tournant sur lui-même, s'aplatit tour à tour sur l'une et sur l'autre. Personne ne songeait à retrousser les voiles et à diminuer par là les impétueuses secousses de la pauvre galiote.

Cet accident nous arrivait à une heure du matin. Par bonheur, il ne faisait pas grand vent; la mer était assez calme; nous eûmes le temps de nous reconnaître et de contrôler jusqu'à un certain point notre situation. Tout le monde à bord semblait avoir perdu la tête.

Ce que j'éprouvais en cette circonstance est aisé à concevoir pour ceux que leur sang-froid n'a pas abandonnés au milieu de périls qui ôtaient toute présence d'esprit et toute énergie à leurs compagnons. Je n'essayai pas d'intervenir, car personne ne m'aurait obéi. Cependant, à la fin, la femme du capitaine, qui semblait seule en possession de son bon sens, m'appela à haute voix par mon nom en présence de tout l'équipage amassé sur le gaillard d'arrière et me conjura de les sauver tous.

Je m'élançai naturellement à cet appel, décidé à faire de mon mieux. Toutes les voiles furent carguées et les deux ancres levées pour empêcher le navire d'être tour à tour couché sur ses deux flancs. Je fis mettre les deux canots en mer, et montant l'un avec un certain nombre d'hommes, je dis au capitaine de s'embarquer sur l'autre. Nous partîmes dans des directions opposées pour chercher un chenal et sortir de l'espèce de traquenard où nous étions pris. La première clarté du jour nous montra notre situation réelle : nous avions franchi le bord du récif à marée haute, mais il ne fallait pas songer à re-

brousser chemin, le navire étant déjà enfoncé d'un demi-pied dans les ramifications molles et spongieuses du corail.

Peu de temps après le lever du soleil, nous découvrîmes, à peu de distance, un des bancs de sable nommés Cayes, si connus des navigateurs des Indes-Occidentales; plus loin se dessinaient les pittoresques et bleuâtres contours des montagnes de Cuba. La mer était peu agitée; et tandis que nous regardions la Caye voisine, que nous supposions déserte, nous vîmes soudain sortir de l'abri d'une de ses pointes un bateau qui s'approcha de notre navire échoué. Les visiteurs étaient au nombre de cinq. Leur embarcation semblait abondamment pourvue d'ustensiles de pêche. Quatre d'entre eux ne parlaient que l'espagnol; mais le maître ou patron nous adressa la parole en français. L'équipage entier portait des camisoles de flanelle fixées par des ceintures de cuir au-dessus de leurs pantalons, et lorsque le vent écartait la flanelle, on pouvait voir les longs couteaux dont ils étaient armés.

Le patron offrit de nous aider à alléger la galiote, en débarquant la cargaison sur la Caye, où, disait-il, ils avaient une hutte assez grande pour y loger la marchandise jusqu'à la pleine-lune. A cette époque, on pourrait dégager le navire et le remettre à flot. Le patron offrait, en outre, de nous piloter hors des passes dangereuses, et, pour tous ces services, il ne nous demandait que mille dollars. Ses compagnons, en attendant, inspectaient la galiote et furetaient partout. Finalement, il fut convenu dans un à-parté, entre le capitaine et sa moitié, que si ce soir-là même, à marée haute, nous ne pouvions remettre le navire à flot, nous accepterions les offres du patron. On me chargea de l'informer de cette décision.

En m'écoutant, le patron prit un air pensif, et, après un instant de silence, il éleva une prétention nouvelle; c'était que l'argent lui fût payé sur place en espèces et

non en traites sur la Havane, ainsi qu'il en avait été d'abord question. Cette demande me parut trop significative; j'espérais que nos deux capitaines n'y accéderaient pas ou se déclareraient au moins dans l'impossibilité d'y satisfaire; mais par malheur il en fut tout autrement. Un clin-d'œil, un signe d'intelligence aussitôt échangé entre le patron et l'un de ses hommes, confirma tous mes soupçons.

Ces conventions faites, les pêcheurs partirent pour tenter, disaient-ils, leur fortune à la mer, et promirent d'être de retour au coucher du soleil. La journée se passa en vains efforts pour relever la galiote ou trouver un chenal; et lorsque dans la soirée nos Espagnols vinrent nous réitérer d'un air assez insouciant l'offre de leurs services, le capitaine s'empressa de prendre tous ses arrangements avec eux pour le débarquement de la cargaison le lendemain matin à la première heure. Il avait visité la Caye dans le cours de la journée; le lieu d'emmagasinage lui avait paru convenable sous tous les rapports, et il lui tardait que la nuit fût écoulée pour commencer l'opération.

Au point du jour, j'aperçus deux autres bateaux près de la Caye. Cela me donna encore matière à penser, et je me hâtai d'en faire part au capitaine et à sa femme, que mes appréhensions firent beaucoup rire. Après un repas matinal, nous commençâmes à débarquer, avec l'aide des pêcheurs, la partie la plus encombrante de notre cargaison; mais la besogne était encore peu avancée dans l'après-midi. Le soir venu, on compara notre compte avec celui des Espagnols, et il se trouva une différence considérable à notre préjudice. Je fus dépêché à terre pour rectifier l'erreur. En débarquant, plusieurs nouveaux visages s'offrirent à moi. Je remarquai surtout un Français que je n'avais pas encore vu. Il m'adressa la parole et m'offrit des rafraîchissements. Ses manières et son lan-

gage étaient évidemment ceux d'un homme qui avait reçu de l'éducation; son physique et sa physionomie indiquaient même des habitudes ou une naissance aristocratique; mais ses traits et son teint portaient en revanche l'empreinte de la vieillesse prématurée qu'amène toujours une vie de dissipation.

Après une charmante causerie dans ma langue maternelle, l'aimable étranger m'invita à passer la nuit à terre. Je déclinai poliment cette offre; et, l'erreur rectifiée, je me disposais à me rembarquer, quand le même personnage s'approcha de nouveau de moi et renouvela son invitation. Je refusai de rechef, en lui disant que mes fonctions me rappelaient à bord. Il me dit alors que le patron lui-même était mon compatriote, et que c'était lui qui avait donné l'ordre de me retenir à terre. Si je persistais dans mon refus, j'aurais probablement lieu de le regretter.

J'affectai de rire de cette insinuation, et remontai dans mon canot. En atteignant la galiote, j'appris que nos deux capitaines avaient imprudemment avoué toute la valeur de la cargaison. Avant de nous quitter ce soir-là, le patron me prit à part, puis me demanda si on ne m'avait pas invité à passer la nuit à terre, et pourquoi je n'avais pas accepté. A ma grande surprise, il m'adressait cette fois la parole dans le plus pur italien. Comme je le remerciais de sa politesse, il me fit une foule de questions sur mon pays, ma famille, mon âge, mes projets, mon avenir. Une ou deux fois il laissa même échapper l'exclamation : « Pauvre garçon ! pauvre garçon ! » Au moment où il enjamba le bord de la galiote pour remonter dans son bateau, je lui offris la main, qu'il parut d'abord vouloir prendre; puis il l'écarta soudain, en s'écriant : *No! no! Addio!* et son embarcation s'éloigna.

Comment ne pas grouper toutes ces circonstances dans mon esprit pendant le lugubre crépuscule? Plein de l'in-

vincible pressentiment d'un grand danger, je communiquai de nouveau mes réflexions au capitaine; mais il se moqua décidément de moi, et m'envoya faire un somme pour calmer mes nerfs.

En installant le premier quart de nuit, j'eus soin de faire descendre dans le pont toutes les caisses contenant des objets de valeur, et d'ordonner à la vigie d'appeler tout le monde en haut à la première apparition, au premier bruit d'un bateau. S'il y avait eu des armes à bord, j'aurais mis tout l'équipage sur un pied respectable de défense; mais par malheur nous n'avions pas même un vieux fusil, un sabre rouillé!

Quel calme merveilleux régnait cette nuit-là dans la nature! Pas un souffle d'air, pas une ride sur l'eau. Le ciel était semé d'étoiles comme d'une poudre d'or. La pleine-lune, avec son disque brillant, était à quinze ou vingt degrés au-dessus de l'horizon. Ce calme intense pesait sur mes membres fatigués et fermait malgré moi mes paupières, tandis, qu'accoudé sur le couronnement de la poupe, j'observais le roulis du navire paresseusement balancé par la marée montante. Tout le monde, hors les hommes de quart, s'était retiré, et je venais d'en faire autant; mais le calme même de la nuit, à une si grande proximité de la terre, avait tellement favorisé l'invasion de ma chambre et de mon lit par les insectes, que je fus obligé de décamper et de me réfugier dans le filet de la grande voile d'étai, où je m'endormis plus vite que je ne le saurais dire.

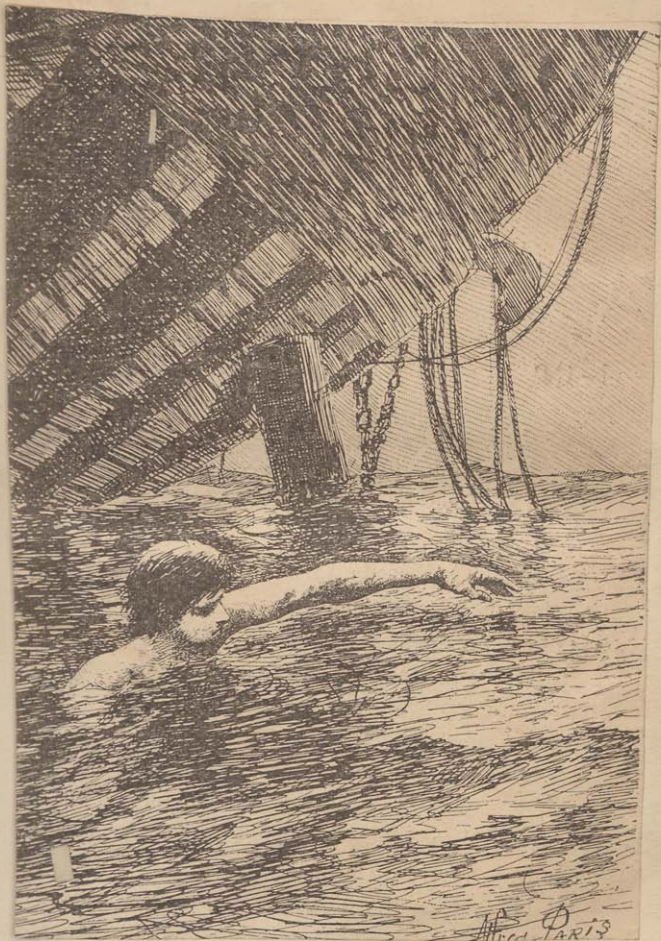
Malgré ma vive anxiété, un profond sommeil s'empara de moi; il ressemblait plutôt à une torpeur léthargique qu'au sommeil naturel. A deux heures environ de la nuit, un cri perçant me réveilla en sursaut. La lune s'était couchée à son tour, mais les étoiles donnaient assez de clarté pour me laisser voir l'arrière du navire couvert de monde. Seulement je ne distinguai ni les personnes ni les

mouvements. Il y avait lutte, lutte inégale, car j'entendais appeler au secours et pousser des clameurs déchirantes. Je me crus d'abord le jouet d'un cauchemar, mais l'illusion se dissipa trop vite. Cette horrible scène nocturne n'était que trop réelle, on égorgeait notre malheureux équipage : mon unique ressource était la fuite. Je saisis la garcette, et me laissant glisser le plus doucement possible dans l'eau, je nageai vers le rivage. Il était grand temps ; mon plongeon dans la mer, malgré mes précautions, avait fait un certain bruit, et une rude voix me criait en espagnol de rebrousser chemin, ou qu'on allait faire feu sur moi.

Décidé à embrasser la profession maritime, je m'étais donné la peine d'apprendre à nager, et j'étais devenu un bon nageur ; bien m'en prit en cette circonstance. Dès que la voix cessa de se faire entendre, je restai immobile sur l'eau jusqu'à ce que je visse briller une petite lueur à la proue de la galiote ; aussitôt je plongeai profondément, et je répétai plusieurs fois le même manège, qui devint inutile lorsque je fus perdu dans la distance et l'obscurité. Je ne saurais, du reste, m'enorgueillir beaucoup de mon adresse à éviter les balles, car beaucoup d'innocents canards ont usé depuis, contre moi, de la même tactique.

Après avoir nagé dix minutes environ, je me tournai sur le dos pour me reposer ; puis je repartis de plus belle. Je ne pouvais voir la Caye, mais je distinguais toujours le mât de la galiote, dont la silhouette se dessinait sur le ciel, et cette indication me suffisait pour gouverner sur la terre. Nu, à l'exception de mes pantalons, je nageais librement, et, en moins d'une demi-heure, j'avais atteint l'île de sable, où je me cachai au milieu d'épais palétuviers.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un essaim de moustiques me força de retourner au rivage et de rester



1 - 34

plongé dans l'eau. Je fus ainsi tourmenté toute la nuit. Au point du jour, je retournai me cacher dans les buissons et, grim pant sur l'arbre le plus haut que je pus trouver, sa hauteur ne dépassait pas douze pieds, j'aperçus sur la mer tranquille la coque démantelée de ma dernière demeure, entourée de nombreuses embarcations qui se remplissaient à l'envi de marchandises pillées. Evidemment la galiote était devenue la proie des pirates ; mais pourquoi avais-je été choisi pour être épargné dans la boucherie générale, car je me rappelai les avertissements du patron et du Français ? Durant toute la matinée je restai dans ma pénible cachette, épiant tous les mouvements des pirates et rafraîchissant mes lèvres brûlantes avec les baies amères que je pouvais découvrir. Le soleil des tropiques et la réverbération de la mer immobile donnaient à l'atmosphère la chaleur de l'huile bouillante pour ma chair nue. J'éprouvais une soif atroce. Dans l'après-midi, plusieurs bateaux remorquèrent la coque allégée de la galiote au sud-est de la Caye, et bientôt elle disparut derrière un rocher. Jusqu'à cet instant mon courage ne m'avait pas abandonné, mais lorsque la dernière trace du pauvre navire s'effaça, la nature reprit son empire. Je me sentis seul au monde, ayant pour toute alternative de mourir de faim ou de retomber dans les mains des pirates.

CHAPITRE IV.

Seul moyen d'échapper aux moustiques. — L'arbre de refuge. — Les limiers sur ma piste. — Marche militaire. — Le rancho. — Réapparition en scène de don Rafaël. — Changement à vue dans ma situation. — Un oncle improvisé. — Gallego le cuisinier. — Son physique et son moral. — Histoire de don Rafaël.

Ainsi se passa la journée. Quand le soleil se coucha,

je réfléchis au meilleur moyen de réparer par le sommeil mon corps épuisé de fatigue, de faim et de soif. Cette terrible tragédie avait bien autrement ébranlé mes nerfs que ne devait le faire par la suite aucune des scènes où j'ai figuré comme acteur ou spectateur. Pour la première fois je voyais le sang couler par la main du crime, et l'honnête instinct de ma nature se révoltait à l'idée que la Providence pût tolérer de pareils méfaits. Pour échapper à la torture des moustiques, j'avais finalement résolu d'enterrer mon corps dans le sable et de couvrir ma tête avec mon unique vêtement. Soudain, j'entendis du bruit dans les buissons voisins ; j'aperçus un énorme chien qui courait des bordées le nez attaché à terre, et quêtait visiblement un gibier quelconque. Il était impossible de se méprendre longtemps sur la nature de la chasse. Avec une agilité digne du meilleur arlequin, singulière idée qui me vint, je ne sais comment, en pareille conjoncture, je m'élançai sur mon perchoir juste à temps pour échapper à la gueule du limier. L'animal furieux de voir sa proie hors de son atteinte, se mit à pousser des hurlements furieux auxquels répondirent bientôt trois autres chiens, suivis de deux hommes armés. Hommes et meute entourèrent mon arbre. J'étais bien le gibier cherché. Les chasseurs m'ordonnèrent de descendre et de marcher devant eux. Ils m'avertirent ensuite qu'à la moindre velléité de fuite les limiers me mettraient en pièces. Je m'empressai de répondre que je ne songeais pas le moins du monde à fausser compagnie aux honorables caballeros. Où fuir d'ailleurs ? N'étais-je pas trop heureux de les avoir rencontrés sur cet îlot de sable aride où j'étais menacé de mourir de soif et de faim, ou d'être dévoré par les moustiques si je ne préférais servir de pâture aux poissons ? Mon sang-froid et ma belle humeur ne laissèrent pas d'étonner mes capteurs. Leur front parut même se désassombrir. Bientôt

nous arrivâmes à leur habitation, où ils m'ordonnèrent de m'asseoir en attendant le reste de la compagnie. Après avoir ensuite préparé leur repas du soir, ils me permirent d'y prendre part, et malgré l'incertitude de l'avenir, je laisse à penser si j'y fis honneur. C'était une étuvée fortement épicée; les copieuses libations dont ils l'arrosaient délièrent leurs langues. Dans le cours de la conversation, j'appris que toute la compagnie ou la bande, pour l'appeler par son nom, avait été à ma recherche depuis le matin. Cependant, dans l'opinion générale, je n'avais guère pu échapper aux balles, ni faire près d'un mille à la nage pour gagner la terre dans la nuit noire. Sur ce, je pris la liberté de leur adresser quelques questions, mais on me fit immédiatement comprendre que la curiosité était une dangereuse maladie sur les Cayes de sable qui entourent Cuba.

Le coucher du soleil trouva toute la communauté réunie. Il paraissait y avoir deux troupes de pirates, ayant chacune leur chef, mais reconnaissant l'autorité souveraine du propriétaire du rancho. C'était le même personnage qui s'était montré si curieux de connaître mes antécédents et mes projets d'avenir. Ses compagnons l'appelaient tour à tour : « El senor padron » ou don Rafaël. Je devins l'objet de la plus minutieuse inspection de la part de tous ces messieurs, à mesure qu'ils rentraient dans l'intérieur du rancho, vaste hutte bâtie de planches recouvertes de voiles provenant de navires naufragés. Un seul homme resta ensuite chargé de ma garde; pour se distraire apparemment, il se mit à aiguiser sur une pierre un long couteau, dont il essaya le fil sur un cheveu et sur son doigt. Pour varier la pantomime et la rendre plus claire, il se tournait de temps en temps vers moi en appuyant sur sa gorge le dos de l'instrument tranchant.

La délibération, dont ma destinée ne pouvait manquer d'être l'objet, fut longue. J'entendais le murmure tumultueux

tueux des voix, sans pouvoir distinguer les paroles. Une phrase cependant ne m'échappa point, une seule, elle était assez significative : « Los muertos, » disait le dandy français, « no hablan. » « Les morts seuls ne parlent pas. »

Pour un jeune homme plein de vie et d'espérance, la situation ne laissait pas d'être agaçante. J'étais demi-nu, j'avais la peau toute excoriée par le soleil, le sable et l'eau salée ; quatre limiers étaient couchés à mes pieds, prêts à se jeter sur moi au moindre signal ; un pirate, le plus rébarbatif de la troupe, se tenait à mes côtés, le couteau fraîchement aiguisé et tiré, tandis qu'un jury de boucaniers délibérait sur mon sort. L'enfer du Dante n'offre guère d'épreuve plus terrible.

Le conclave durait depuis une heure sans arriver à une conclusion. A la fin le patron Rafaël sortit du rancho un mousqueton à la main, et m'appelant par mon nom, il me fit pirouetter et me lança derrière lui de sa forte et irrésistible étreinte ; puis avec une imprécation terrible il menaça de sa vengeance ceux qui demanderaient la mort de son *neveu*.

A ce mot de *neveu*, tous les pirates se regardèrent d'un air ébahi. La plupart se rapprochant ensuite du patron exaspéré, avec un air d'intérêt, lui promirent de respecter son parent, si je jurais seulement de ne jamais révéler ce qui s'était passé. Comme on le pense bien, je ne me fis pas tirer l'oreille pour les satisfaire et j'échangeai des poignées de main avec tous, excepté avec la sentinelle qui rengâna son couteau d'un air désappointé.

La plus subite et la plus complète révolution venait de s'opérer dans les allures, sinon dans les sentiments des bandits au milieu desquels le sort m'avait jeté. Dix minutes auparavant, tous avaient soif de mon sang, non par pure cruauté, il est vrai, mais par le plus profond dédain de la vie humaine, toutes les fois qu'un individu

quelconque entravait leurs projets personnels ou mettait leur propre existence en péril. C'était maintenant à qui trouverait des vêtements pour me couvrir et contribuerait de façon ou d'autre à mon bien-être. Dès que je fus vêtu, on annonça le souper et l'on me donna presque une place d'honneur à table. Quel festin ! du poisson frais, des sardines, des olives, du jambon, du fromage et du bordeaux à discrétion !

Le repas fini, la conversation roula naturellement sur moi ; plus d'un convive trouva à gloser aux dépens de Rafaël à qui il poussait des neveux comme des champignons.

« Caballeros ! » s'écria tout-à-coup Rafaël avec colère, « vous semblez douter de ma parole ! Ne suis-je plus votre chef ? N'avons-nous pas rompu le pain ensemble depuis quatre mois ? N'avons-nous pas couru les mêmes dangers, partagé les mêmes dépouilles ? Osera-t-on maintenant me jeter à la face l'accusation de mensonge ? Pense-t-on me voir supporter avec calme une pareille injure ? Ha ! » poursuivit-il en se levant de table et en marchant à grands pas avec des gestes violents, « on ose douter de ma parole ! on ose m'imputer un lâche mensonge ! Je vois dans vos visages le doute et l'ironie sous un masque hypocrite. Etes-vous donc ivres ? Ce vin vous a-t-il fait tourner la tête ? » Et saisissant une bouteille de bordeaux, il la jeta à terre et la pila sous son talon ; « ou serait-ce le sang de la nuit dernière qui vous porte au cerveau ? Mais j'en ai dit assez. Que je n'entende plus un mot de doute sur ce jeune homme. Le premier de vous qui profère une syllabe à son sujet me tuera ou périra de ma main. »

Tout cela ressemblait fort, je l'avoue, à une scène de mélodrame, mais l'expérience m'a appris depuis qu'un ton de bravade et de défi, pris à propos, est celui qui réussit le mieux près des gens de cette espèce, à qui il importe

surtout d'en imposer par son audace. Le discours de don Rafaël était prononcé d'un ton trop véhément, trop vrai, pour qu'on supposât qu'il jouait un rôle. Lorsqu'il eut fini, le chef de l'autre troupe, qui n'avait cessé de fumer de l'air le plus insouciant du monde, ponctuait en quelque sorte les phrases de don Rafaël par les bouffées de son cigare, s'avança près de mon nouvel oncle et, posant la main sur son épaule :

« Amigo, » lui dit-il, « vous prenez trop au sérieux une simple plaisanterie. Personne n'a certainement l'intention de faire de mal à ce jeune homme, ni de vous offenser. Calmez-vous, allumez une cigarette et parlons d'autre chose. »

Mais ce mode de pacification était trop prompt pour don Rafaël. Les hommes de cette nature irritable ont besoin d'être ramenés graduellement à leur assiette ordinaire. J'ai souvent remarqué que s'ils atteignent trop tôt leur objet, ils se plaisent à créer de nouveaux obstacles, à faire naître d'autres sujets de controverse, en sorte que les plus doux, les plus accommodants, peuvent finir à leur tour par être jetés hors des gonds.

« No ! caballeros, no ! » s'écria don Rafaël. « Je n'allumerai pas mon cigare ; je ne me calmerai pas ; je n'accepterai d'autre satisfaction pour l'insulte qui m'a été faite que votre propre condamnation. Je veux vous faire tous rougir de vos soupçons en vous prouvant la vérité de tout ce j'ai dit au sujet de ce jeune homme. »

« Eloignez-vous hors de la portée de ma voix, Théodore, » ajouta-t-il en me montrant la porte ou plutôt la portière en toile de la hutte, « éloignez-vous de moi jusqu'à ce que j'aie convaincu ces gens-là que je suis votre oncle. »

J'appris ensuite qu'aussitôt mon éloignement, don Rafaël avait dit à tous les pirates mon nom, mon lieu de naissance, mes relations de famille et prié l'ex-dandy,

nommé Mesclet, qui parlait l'italien, de me suivre dans le bouquet de bois voisin et de m'interroger pour vérifier l'exactitude de tous ses dires.

Mesclet accomplit cette ambassade de la manière la plus polie, mais il me fit subir un interrogatoire en règle. Quels étaient les noms de mon père et de ma mère? Combien avais-je d'oncles du côté maternel? un de mes oncles n'était-il pas officier dans la marine? où se trouvait-il actuellement? Je répondis sans hésiter et de la manière la plus satisfaisante aux premières questions. Quant à la dernière, je dis à Mesclet que mon oncle le marin était depuis longtemps absent de sa famille, à ce que je croyais. Une seule fois en ma vie je l'avais vu; c'était en 1817. Il se rendait alors à Marseille dans le but de s'y embarquer pour l'Amérique espagnole. Depuis cette époque nous n'en avons reçu aucune nouvelle.

Le rapport de Mesclet confirma de point en point ce qu'avait avancé don Rafaël; il fit taire les mauvais plaisants, et cette scène me donna tout de suite parmi les pirates une position où je ne serais pas parvenu par les plus grands services rendus à la communauté. Un toast à don Rafaël, porté à la ronde, termina la séance, et chacun s'en alla dormir sous un filet protecteur contre les moustiques, tandis que les quatre limiers montaient la garde pour tout le monde.

Quelles que soient les préventions du lecteur contre le futur négrier, il ne se refusera pas, je l'espère, à croire qu'en m'étendant ce soir-là sur ma rude couche, je songeai à ma demeure natale en Toscane et à mon Dieu dans le ciel. C'était la première nuit que je passais au milieu d'hommes mis au ban de la société et dont les mains étaient teintes du sang de mes compagnons. A cette époque de la vie on se sent encore reconnaissant envers Dieu du don seul de l'existence, si atroce que puisse être la

situation. C'est un bonheur de vivre, de respirer, n'importe où, n'importe avec qui, dans quelque coin de la terre où le sort nous jette. Le monde, l'avenir sont si pleins de promesses et d'enchantements dans leur longue perspective !

Je me couchai donc et je ne pus dormir. Tout ce qui venait de se passer me trottait dans la tête. La conduite de don Rafaël me semblait une énigme. Comment pouvait-il être si bien instruit de tout ce qui me concernait ? Serait-il réellement l'oncle parti depuis si longtemps pour l'Amérique du Sud et dont nous n'avions plus entendu parler ? Je ne lui trouvais, à vrai dire, aucun trait de famille. Mille conjectures se heurtaient dans mon cerveau, mon pouls battait avec violence ; pourtant je n'avais pas la fièvre. Je m'assoupis, mais pour devenir la proie du plus affreux cauchemar. Toute la tragédie de la galiote repassa sous mes yeux. Le fantôme de la femme égorgée du capitaine se tenait devant ma couche et me reprochait d'avoir été la cause de la perte du vaisseau, ce qui, grâce à Dieu, n'était pas. Des diables vêtus en matelots et mêlés aux flibustiers dansaient autour de moi une ronde infernale. Plus d'une fois de pareils songes hantèrent mon sommeil durant mon séjour sur la Caye.

Par bonheur la nuit des Tropiques est courte. A la première lueur du jour je me levai, et dès que je trouvai un compagnon pour contenir les chiens, je courus au bord de la mer me retremper dans ses vagues écumeuses. Les pirates habitaient un misérable banc de sable, dont la surface était à peine couverte d'une pellicule de terre végétale ; mais dans ces régions fécondes des grandes pluies et des brûlants soleils, la nature se contente du moindre pied-à-terre pour y déployer toutes ses magnificences. Cette île aride avait ses oasis où je trouvais des taillis touffus que la vigne tapissait de ses larges feuilles et à l'abri desquelles le gazon conservait toute sa fraîcheur

et tout son éclat. Dans ces climats, la journée a des heures d'accablante langueur, mais le matin et le soir, le point du jour et le crépuscule, le coucher du soleil et les premières ombres offrent de singulières séductions. Des esprits bien moins enthousiastes que le mien n'étaient alors, se laisseraient enivrer par elles. Le bain, la brise avaient retrempe mes nerfs, et lorsque je retournai au rancho j'étais prêt à remplir toutes les fonctions qu'il leur plairait de m'imposer. Les deux troupes étaient parties un peu après le point du jour dans leurs embarcations avec des haches et des scies, destinées sans doute à dépecer la pauvre galiote, et don Rafaël avait laissé pour instructions à ma farouche sentinelle de la veille, de se faire assister par moi dans les préparatifs du déjeuner, lequel devait être prêt à onze heures.

Je n'ai jamais su le nom patronymique de ce vilain drôle. Gallicien de naissance, il portait parmi les pirates le sobriquet de Gallego. Son père était un pêcheur qui n'avait pu lui donner aucune espèce d'instruction. Jamais je n'ai vu figure plus repoussante. Ses paroles et ses manières étaient on ne peut plus brutales ; tout son extérieur dénotait la malpropreté la plus dégoûtante. Triste recommandation pour un chef de cuisine et qui rendait peu enviable ma promotion aux fonctions d'aide-cuisinier !

Je trouvai le feu allumé derrière quelques arbres nains, et la marmite sur le feu. Gallego me fit signe de le suivre dans un taillis à quelque distance du rancho, où sous la protection d'une tente goudronnée, nous trouvâmes installée l'office des flibustiers, abondamment pourvue de beurre, d'ognons, d'épices, de poisson salé, de jambon, de lard, de riz, de café, de vins, etc. Dans les coins et jetés pêle-mêle à terre, je vis des lunettes d'approche, des boussoles, des cartes marines, des livres, et une quantité de meubles et d'ustensiles de cabine de plus ou moins

de valeur. Des trous creusés dans le sable nous procurèrent l'eau nécessaire à la cuisine et pour la table. Nous la fîmes rafraîchir dans des vases poreux suspendus au milieu d'un courant d'air. Ces vases sont bien connus dans les Indes occidentales sous le nom ironique de *monkeys* (singes). Le taillis nous fournissait le combustible ; je vis aussi une ébauche de jardin où l'on cultivait du poivre, des tomates et d'autres légumes. Cette inspection achevée, je retournai près de mon disgracieux chef de file prendre ma première leçon dans l'art culinaire.

Les fonctions de cuisinier ne sont pas sans importance parmi ces vagabonds et ces mécréants. Rien de plus curieux que la manière dont ils font disparaître un plat succulent. La vie animale est devenue pour eux la grande affaire, et leur palais est parfois aussi chatouilleux que celui des habitués des restaurants en vogue des grandes capitales. Le déjeuner que nous servîmes à ces étranges gastronomes se composait de morue cuite à l'étuvée dans du vin de Bordeaux, de riz granulé et d'une blancheur de neige, de délicieuses tomates et de jambon frit. Ces messieurs avaient pris leur café au point du jour. Mes nouveaux compagnons s'étaient contentés durant le repas de copieuses libations de bordeaux ; ils achevèrent leur digestion avec de l'eau-de-vie et des cigares.

À deux heures, on leva la séance ; la plupart des pirates, trop bien repus, allèrent faire leur sieste. Quelques-uns d'une nature plus incombustible, prirent leur fusil et se dirigèrent vers le rivage, où ils s'amuserent à tuer des goëlands ou des requins. Quant à Gallego et à moi, notre place était désormais marquée à la cuisine, située, comme on l'a vu, au milieu d'un petit bois. Nous allâmes donc récurer les casseroles et laver les assiettes. Finalement, comme j'étais le plus jeune, l'honorable tâche de donner la pâture aux limiers me fut aussi dévolue. Je me demandai, à part moi, comment don Rafaël ne trouvait

pas un poste plus relevé pour son neveu, mais il avait apparemment ses raisons, entre autres la crainte d'exciter la jalousie.

Ma tâche achevée, je me disposais à faire ma sieste comme les autres, quand je vis sortir mon oncle du rancho. Sans prononcer un mot, il me fit de l'œil et de la main signe de le suivre dans l'intérieur de l'ilot. Parvenu dans un endroit solitaire, à deux ou trois cents pas du rancho, nous nous assîmes à l'ombre d'un arbre et il me dit d'un ton affectueux : « Les événements qui se sont passés depuis plusieurs jours ont dû bien vous étonner ! »

Il y avait certes ample matière à étonnement ; j'avouai le mien au patron.

« — Eh ! bien, reprit-il, je vous ai justement amené ici pour vous expliquer en partie le mystère et vous faire surtout comprendre comment j'ai dû, pour vous sauver, me donner pour votre oncle. Il n'y avait pas d'autre expédient, jeune homme ! Et « voto a Dios ! » j'aurais combattu la junte entière, hommes et chiens, avant de laisser toucher à un de vos cheveux. »

Don Rafaël m'expliqua alors qu'en me voyant lors de sa visite à bord, le jour de notre naufrage, il avait cru reconnaître les traits d'un ancien compagnon d'armes. C'était cette ressemblance qui l'avait engagé à me donner l'avis particulier dont je n'avais pas voulu profiter. Les événements postérieurs avaient confirmé ses soupçons.

Si j'écrivais l'histoire de don Rafaël au lieu d'écrire ma propre histoire, je pourrais par un récit dramatique et instructif montrer comment les circonstances, ces aveugles et fatals arbitres de la destinée des hommes qui se trouvent jetés en dehors des voies battues, avaient fait d'un très-honorable officier de fortune un très-criminel boucanier. D'après ce que me déclara don Rafaël, il avait été le camarade de collège de mon oncle et avait d'abord

suiwi comme lui la carrière des armes dans l'ancien monde. Lorsque plus tard l'Amérique du Sud réclama pour conquérir son indépendance, l'aide de tous les Dugald Dalgetty disponibles dans l'univers, ils étaient accourus, mon oncle et lui, offrir leur épée aux révolutionnaires du Mexique, qui les payèrent tous les deux de la monnaie dont les patriotes paient d'ordinaire de pareils services. Depuis longtemps l'ingratitude des républiques est proverbiale; le Mexique républicanisé ne devait pas faire exception à la règle.

Après bien des déboires, mon pauvre oncle périt, à ce qu'il paraît, dans un duel où don Rafaël lui servit de second. C'était finir au moins en homme d'honneur. Peu de temps après, don Rafaël, « victime des circonstances, » devint ce qu'il était lors de la sanglante tragédie de la galiote. L'ardeur qu'il avait prise depuis à me sauver prouvait, du reste, que son cœur n'était pas encore cuirassé contre tout bon sentiment, et si mon langage est parfois ironique en parlant de lui, c'est une ironie mêlée de tristesse et de regret.

Notre conversation dura une partie de l'après-midi et se termina par un bon conseil de l'ancien ami de mon oncle. « Soyez prudent et patient, me dit-il, et consolez-vous en pensant que mon intention n'est pas de vous garder dans l'île. Comme vous l'avez pu voir, j'exerce une certaine influence sur ces bandits; il faut les appeler par leur nom. Mon regard, ma voix leur en imposent; mais mon autorité même a des limites. Je suis loin de pouvoir tout ce que je veux. Votre sort est donc en grande partie dans vos mains. Il dépend de votre circonspection. Des hommes placés dans notre position ressemblent un peu aux Ismaélites du désert. Nos mains sont levées contre tous, et toutes les mains contre nous; unis pour le pillage seulement, nous ne savons pas la minute où nous pouvons nous trouver aux prises les uns contre les au-

tres. L'exercice habituel du pouvoir est quelque chose dans une réunion semblable à la nôtre; elle entoure le chef d'un certain prestige; mais à une condition, c'est qu'il ne recule et ne trompe jamais. Soyez donc sur vos gardes. Ne me créez pas d'embarras et ne laissez jamais soupçonner que notre parenté n'est pas très-sérieuse. Appelez-moi mon oncle; je vous appellerai Théodore. Ne faites aucune question; soyez poli, de bonne humeur et serviable pour tout le monde; ne vous liez, du reste, intimement avec personne. Etouffez vos sentiments et vos pleurs s'ils montent à vos lèvres ou à vos yeux; parlez le moins possible. Défiez-vous de ce Français à la langue mielleuse. Tenez-vous en dehors de nos orgies et abstenez-vous de vin.

» Je vous recommande encore, ajouta don Rafaël, d'être sur vos gardes avec Gallego, notre sale cuisinier. Poltron comme un lièvre, il est vindicatif comme un chat. Si par malheur il vous arrivait d'en venir aux mains avec lui, frappez le premier et frappez fort. Personne ici ne se soucie du coquin; sa mort même ne causerait d'autre sensation que le regret de sa cuisine. Prenez ce couteau, la lame en est bien affilée et sûre. Gardez-le sur vous jour et nuit, et le cas échéant, faites-en bon usage. Dans quelques jours, je vous en dirai davantage. En attendant : « Corragio, filio, e addio. »

Des sentiers différents nous ramenèrent au rancho.

CHAPITRE V.

La vie sur un banc de sable. — Les pirates de terre et les pirates de mer. — La troupe part pour Cuba et me laisse seul avec Gallego. — Allures suspects du cuisinier. — Ses excursions nocturnes. — Ma découverte dans le cimetière. — Retour de la troupe. — Les juifs amphibies. — Visite d'un inspecteur de Cuba. — La patente de pêcheurs. — Nouveau naufrage au Cayo-Verde. — Danger des concurrences entre pirates. — Mort de Mesclat. — Pilote malgré moi. — Mes aventures à bord d'un corsaire colombien. — Une commotion électrique. — Mon retour sur la Caye. — Gallego ne peut prouver ses accusations contre moi. — Cour martiale et justice sommaire. — Fin tragique du cuisinier.

L'existence d'hommes mis au banc de la société, relégués dans un îlot de sable dont les seuls visiteurs sont les crabes et les goëlands, ne peut manquer d'être une triste chose. Le véritable pirate, équipé pour la course, sent bondir sous lui son rapide esquif comme un bon cheval de bataille. Les voiles de son navire le portent où il lui plaît sur de véritables ailes. Sans doute il est exposé à bien des périls, mais il les choisit, il va les chercher. Sa vie d'aventures et de combats est pleine de scènes dramatiques, d'épisodes romanesques. Toujours en mouvement, toujours en action, il mène à peu près le même genre d'existence que le capitaine d'un vaisseau de guerre. C'est la guerre aussi qu'il fait, et il y a entre lui et le pirate de terre-ferme qui se borne à piller les naufragés, la même différence qu'entre le voleur de grand chemin, le hardi voleur d'autrefois, monté sur son cheval, tenant la campagne, et le lâche voleur à pied, embusqué derrière un buisson, qui vient traîtreusement demander la bourse ou la vie au pauvre piéton désarmé.

Le pirate de terre attend et guette sa victime à l'instar

de l'araignée; comme le requin et le vautour, il aime mieux se repaître de cadavres que de s'attaquer à une proie vivante. La triste communauté dans laquelle je me trouvais jeté avait précisément ce caractère. A aucun moment, en aucune façon, je ne fus tenté de m'associer à des destinées aussi prosaïques que criminelles. Ce n'étaient pas là des pirates de roman, des brigands de tragédie. Bien s'en fallait. Soumis à la nécessité et confiant dans la promesse de don Rafaël, je ne renonçai pas à l'espoir de reconquérir moi-même ma liberté, si l'effet de cette promesse se faisait trop attendre ou si l'occasion se présentait.

Dans l'intervalle j'eus tout le temps de me dégoûter de mes fonctions culinaires sous les ordres du rébarbatif et sordide Gallego. Un jour que j'avais découvert entre autres épaves, une caisse d'outils de charpentier, je m'avisai de faire un gouvernail et je réussis si bien que mes compagnons à leur retour pour déjeuner, après « la pêche » quotidienne, admirèrent tous mon talent mécanique. Don Rafaël profita de l'enthousiasme général pour me séparer du cuisinier et me mettre à la tête de nos constructions navales. La difficulté pour lui avait été jusqu'alors de m'exempter de prendre part aux expéditions sans exciter les soupçons ou les jalousies.

Quelques jours se passèrent durant lesquels j'appris que la galiote achevait de se vider et qu'on dépeçait sa carcasse pour la faire entièrement disparaître. Les deux fractions de la bande employaient généralement la matinée à cette œuvre de pillage et de destruction. Après son achèvement, don Rafaël m'annonça qu'il allait passer, pour affaires urgentes, sur la terre-ferme de Cuba, avec toute sa troupe, en sorte que durant son absence, l'île et toutes les propriétés de la communauté resteraient confiées à ma garde ainsi qu'à celle de Gallego et des limiers. Au moment du départ, il recommanda expressé-

ment à mon compagnon de ne pas s'enivrer et de se tenir prêt à rendre bon compte de sa conduite durant les cinq jours d'absence de la troupe.

Mais le patron ne fut pas plutôt parti, que Gallego ne s'occupa plus de rien, et passa son temps à flâner sur le rivage ou dans les buissons, refusant même de me donner à manger, et ne s'occupant pas plus des chiens. Naturellement je pourvus sans lui à ma subsistance et à celle des farouches animaux qui s'étaient de plus en plus humanisés pour moi. Or la nuit tombante, Gallego revenait au logis, préparait son propre souper, buvait jusqu'à complète ivresse, et se couchait sans dire mot.

Franchement, je n'étais pas fâché de le voir céder à la tentation, car l'ivresse, au moins, semblait le mettre hors d'état de me nuire durant la nuit, si de mon côté je me livrais au sommeil. Don Rafaël m'avait prévenu qu'il était traître comme un chat. Sa malignité constante et sa taciturnité me semblaient d'un si mauvais augure, que resté seul avec lui dans le rancho, je n'osai fermer les yeux le premier jour. La tragédie de la galiote occupait toujours mon esprit. Vers minuit, Gallego s'approcha de moi avec toutes les précautions possibles, et après avoir écouté un instant ma respiration pour s'assurer que je dormais, il gagna, sur la pointe des pieds, la porte de la cabine, et disparut avec un gros paquet sous le bras. Il ne revint qu'au point du jour, et la nuit suivante la même scène se reproduisit.

Cette conduite mystérieuse augmenta mes appréhensions. Je n'aimais pas non plus qu'il me laissât tout seul la nuit. Le lecteur me trouvera peut-être bien timide ; mais, dans cette île désolée et déserte, j'aimais encore mieux entendre le ronflement de Gallego, qu'être condamné au silence absolu de la solitude. Pendant le jour, il se tenait au large, et de mon côté j'allais faire ma sieste dans un recoin secret près du rivage, où je pénétrais par un sentier à travers des buissons d'épines. Les limiers

seuls auraient pu mettre Gallego sur ma piste. Dans la quatrième nuit, lorsqu'il quitta le rancho pour faire son excursion accoutumée, je résolus de le suivre, et, m'armant d'un pistolet dont je renouvelai l'amorce, je marchai sur ses pas à la clarté des étoiles, jusqu'à son entrée dans un taillis où il disparut. Après avoir bien remarqué l'endroit, je regagnai le rancho. Le lendemain, aussitôt son café pris, Gallego partit dans un canot pour aller à la pêche. Je l'observai du rivage, jusqu'au moment où je le vis jeter l'ancre à deux milles environ de distance. Alors j'appelai les chiens et je me dirigeai vers le taillis en question. Une fois sur la trace, les limiers ne pouvaient manquer de me conduire à l'endroit fréquenté par le mystérieux cuisinier.

Après avoir, non sans quelque peine, traversé d'épais buissons, j'entrai dans un assez long espace de sable nu, où plusieurs tas de pierres paraissaient être des tombes. Un de ces trous avait la forme d'une croix ; il couvrait sans doute la dépouille mortelle d'un pirate. Je m'arrêtai un instant pour réfléchir à la meilleure manière de continuer mon exploration. En entrant dans cet aride cimetière, j'avais vu un grand nombre de crabes de terre décamper à mon approche et au bruit de mes pas. Lorsqu'assis dans un coin je me tins immobile, l'armée des crustacés gloutons revint à la charge et s'introduisit par détachements dans tous les tas de pierres, un seul excepté. Cela me parut singulier ; lorsqu'on se trouve dans d'aussi tristes circonstances que celles où j'étais, on devient observateur ; on trouve même parfois à observer les moindres choses, non-seulement une distraction, une diversion à ses peines, mais une vive jouissance, tant on est sevré sous d'autres rapports.

Je m'approchai donc du tas de pierres abandonné par les crabes, et je reconnus que le sable avait été fraîchement remué. A n'en pas douter, j'étais sur la trace de Gal-

lego. De crainte de surprise, je grimpai sur un arbre, et, caché dans son feuillage, je regardai du côté de la mer, où je vis notre cuisinier toujours occupé de sa pêche. De nouveau j'examinai mon fusil et mes pistolets; tout était en ordre. Ces précautions prises, j'écartai les pierres, et ayant soin d'observer leur position relative, pour remettre tout en place; mon travail d'excavation dura dix minutes environ; j'atteignis bientôt des planches recouvrant deux barils, dont l'un était rempli de paquets de soieries, d'autres étoffes et de linge; le second contenait, entre beaucoup d'articles, un chronomètre, plusieurs pièces de dentelle précieuse et une Bible magnifiquement reliée.

Un paquet, enveloppé dans un madras, attira particulièrement mon attention. Je crus reconnaître l'enveloppe. Je dénouai le nœud, et j'y trouvai un grand nombre d'objets de toilette appartenant à la femme du capitaine hollandais, et une épingle de tête ornée de diamants, que la pauvre femme portait le dernier jour de sa vie. Le misérable l'avait peut-être arrachée lui-même de sa chevelure. Cette découverte évoqua soudain pour moi tous les fantômes de l'horrible nuit. Je frissonnai; mon cœur se souleva; mais ce n'était pas le moment de faiblir ni d'écouter ces lugubres pensées. Je me hâtai de tout remettre en place avec le plus grand soin, et après avoir aplani le sable avec ma veste de flanelle, je retournai au rancho où, songeant à mes malheureux compagnons de la galiote, je sentis les larmes ruisseler de mes yeux.

Le même jour, au coucher du soleil, les violents aboiements des chiens m'attirèrent hors du rancho, et bientôt après quatre embarcations parurent dans la petite rade. Les deux premières appartenaient à Raphaël et à sa bande; les deux autres étaient remplies d'étrangers dont l'extérieur annonçait plutôt des habitants de la terre-ferme que des marins. Don Rafaël me dit à l'oreille que c'étaient des juifs amphibies.

On servit, ce soir-là, un splendide souper, où figuraient du bœuf, du mouton et des volailles apportées par les embarcations. J'assistai au festin aussi longtemps qu'il ne dégénéra pas en orgie, et j'appris que « les juifs amphibies, » comme les appelait don Rafaël, étaient des spéculateurs hébreux de Cardenas, qui venaient traiter de la cargaison de la pauvre galiote.

Durant sa visite à Cuba, don Rafaël apprit que les autorités espagnoles se proposaient d'envoyer un inspecteur dans les îlots de la côte. Il eut soin de se munir en conséquence d'une patente régulière de pêcheurs. Tout le monde se mit à l'œuvre pour rendre l'aspect de l'île et du rancho conforme à cette vocation nouvelle. En peu de jours, la toiture en toile goudronnée de la hutte fut remplacée par du chaume et du feuillage. Tous les objets suspects disparurent dans les buissons d'une crique qui était un véritable labyrinthe. Notre qualité de pêcheurs ne pouvait plus être révoquée en doute, et nous avions l'air aussi simples, aussi innocents, aussi rustiques qu'une compagnie de citadins faisant un pique-nique au bord de la mer, pour humer la brise et goûter les plaisirs d'un bain salé. La métamorphose fut même plus complète, car nous nous mîmes à pêcher tout de bon. Déjà nous avions empilé et fait sécher plus de mille individus de la gent qui porte écailles, quand les aboiements des chiens nous annoncèrent l'arrivée du personnage officiel attendu.

Le déjeuner était sur la table à l'instant où il débarqua, mais c'était le repas de pauvres diables, dont les seuls produits de la mer remplissaient les filets. L'inspecteur lui-même fut régala de friture, et, pour dessert, on lui donna à lire la patente, qu'il trouva parfaitement en règle. Don Rafaël se plaignit, en termes amers, de la dureté des temps. La comédie de pauvreté fut jouée à merveille, et l'inspecteur apposa des deux mains son visa sur

notre patente, après avoir reçu la gratification de six onces. On ne pouvait moins exiger.

Six longues semaines d'une chaleur accablante s'écoulèrent sans qu'aucun autre incident rompît la monotonie de mon existence parmi les pêcheurs, car durant toute cette période, la bande ne parut réellement pas avoir d'autre métier.

Au bout de ce temps, don Rafaël fut mystérieusement informé qu'un navire français, avec une riche cargaison, venait d'échouer sur le Cayo-Verde, îlot situé à quarante milles environ à l'est de Cruz del Padre. Dans l'après-midi même, nos deux grandes embarcations, bien armées, emmenèrent tous les pirates, y compris le cuisinier Gallego, et laissèrent à ma garde l'île, les propriétés de toute espèce et les chiens.

La pensée et l'espoir d'une évasion prochaine firent battre mon cœur, quand je vis les deux embarcations se réduire à un point noir et disparaître à l'horizon. Mon plan fut aussitôt conçu et arrêté. La mer était parfaitement calme, et j'étais un rameur expert. Dans la nuit même, je lançai notre canot, le seul esquif laissé dans la crique, et, après y avoir placé la voile, les avirons et la gaffe, je retournai au rancho pour y prendre quelques vêtements. Comme il faisait nuit, j'allumai une chandelle et j'allais ouvrir la malle placée sous mon lit, lorsque je lus sur son couvercle ces mots fraîchement écrits à la craie : « Patience ! attendez encore un peu. » Cette découverte arrêta mes préparatifs de fuite. Bien certainement l'écriture était celle de don Rafaël, le conseil celui d'un ami. Je n'hésitai pas à m'y soumettre. Au lieu donc de tenter cette nuit-là même le passage plus ou moins dangereux du bras de mer qui séparait notre Caye de Cuba, je me couchai et dormis plus profondément que je ne l'avais fait depuis mon arrivée dans l'île.

Le lendemain à midi, je vis un petit bateau-pilote fai-

sant voile en-deçà du récif avec toute la confiance que pouvait inspirer une connaissance parfaite du chenal. Deux personnes débarquèrent bientôt avec toutes sortes de provisions venant de la terre-ferme. Elles m'informèrent que don Rafaël, lors de sa dernière visite à Cuba, les avait engagées à me conduire à la Havane, mais cela demandait, de son avis même, beaucoup de précautions, car les pirates ne consentiraient pas volontiers à mon départ tant que je ne me serais pas lié à eux par la solidarité de quelque crime. Les pilotes ne se souciaient donc pas de me prendre sans l'assentiment formel de don Rafaël, et, de mon côté, bien convaincu que mon nouvel oncle saisirait la première occasion favorable pour me délivrer, je résolus d'attendre son retour.

Durant trois jours encore, je fus condamné à la solitude absolue. Le quatrième, nos embarcations revinrent avec le même bateau-pilote, et je vis tout de suite qu'une sérieuse rencontre avait eu lieu. Le bateau-pilote semblait très-lourdement chargé; on le fit entrer le lendemain dans le labyrinthe de la crique boisée où le butin fut débarqué et caché. Tandis que les pirates procédaient à cette opération, l'ex-dandy français, qui avait été blessé à la tête et laissé dans le rancho, m'informa, avec la volubilité communicative qui distingue sa nation, qu'à leur arrivée au Cayo-Verde, ils avaient trouvé le navire naufragé en la possession d'autres « pêcheurs » du voisinage. Ainsi prévenus par la concurrence, ils s'étaient montrés d'humeur peu sociable. Une querelle s'en était suivie, on avait joué des couteaux, et, blessé lui-même à la tête, il devait la vie à don Rafaël, qui était accouru à son secours le pistolet au poing. Forcés de faire retraite dans leurs embarcations, ils ne songeaient plus qu'à précipiter leur départ, quand le bateau-pilote leur avait apporté un renfort suffisant pour tenter un retour offensif et enlever le navire naufragé à l'abordage. Deux des premiers occu-

pants avaient été tués, et finalement don Rafaël et les siens s'étaient emparés des riches débris de la cargaison dont la majeure partie se trouvait déjà transportée à terre par leur concurrence.

« Grâce à Dieu, » ajouta le blessé, « nous avons maintenant l'assistance du bateau-pilote et de Bach'chia, qui est aussi brave que Rafaël, et avec son *Clipper* construit à Baltimore, nous pourrons à l'avenir opérer sur une plus grande échelle. Rien ne nous empêchera, sacrebleu ! de croiser sous pavillon colombien et de voler Pierre pour payer Paul ! »

Le fait est que le *Clipper* avait apporté d'amples munitions de guerre sous le titre innocent de provisions de bouche, et qu'il cachait dans ses flancs une longue pièce de six qui pouvait être en un clin d'œil montée sur pivot au milieu du *Clipper*.

Le pauvre Mesklet ne devait pas jouir de l'extension donnée à une si honnête industrie. Comme il n'était pas homme à s'abstenir des séduisants breuvages de la belle France, sa blessure empira, et, après un mois de souffrances, la dépouille mortelle d'un des anciens lions de Paris fut ensevelie sous les sables d'un îlot désert, où les crabes ne la laissèrent pas même dormir tranquille, en attendant le jugement.

« Ah ! » dit Gallego, au retour de l'enterrement, « en voilà un de moins pour partager les prises et, ce qui vaut mieux encore, le bordeaux et le cognac ne seront plus si rares, maintenant que l'éponge est enterrée sous le sable. »

Telle fut l'oraison funèbre de Mesklet !

Quelques jours après, les embarcations partaient chargées de poisson pour cacher l'objet réel de la visite de don Rafaël à Cuba, qui était de se défaire du butin. Au moment du départ, mon oncle me renouvela la promesse d'une prompte liberté et me conseilla de rester en atten-

dant dans de bons termes avec Gallego, si faire se pouvait.

Il fallut quelque temps pour réparer les filets qui avaient été fort négligés depuis notre dernière pêche, et, trois jours s'étaient écoulés depuis le départ de don Rafaël, lorsque je pris le canot avec Gallejo et jetai l'ancre en-deçà du rocher pour déjeuner avant de commencer la pêche.

A peine avions-nous commencé un assez frugal repas qu'un gros schooner, masqué par un coude de l'île, apparut soudain et gouverna dans notre direction. Comme le vieux sournois de Gallego ne parlait jamais, je m'étais également habitué à garder le silence ; mais, contre mon attente, après avoir lancé sous ses épais sourcils un regard de travers au vaisseau, il s'écria cette fois avec une énergie inaccoutumée :

« Un corsaire colombien ! Hâtons-nous de lever l'ancre et de nous abriter derrière le rocher ; sans cela notre partie de pêche pourrait bien être gâtée. »

« Bah ! » lui répliquai-je, « le schooner ne songe pas à nous, et, dans le cas contraire, je ne suis pas assez poltron pour fuir. »

J'avais tant entendu parler des corsaires colombiens et de l'agrément qu'il y avait à servir la cause de l'indépendance, que je n'aurais pas été fâché d'être capturé pour tâter un peu de la guerre et de la gloire. Ma première impulsion, sous ce rapport, fut aussi soudaine que folle.

Gallego persistait à battre en retraite. Il s'en suivit une discussion animée qu'il crut terminer en coupant le câble de l'ancre ; mais il n'avait pas tiré son couteau pour exécuter ce dessein, que d'un coup d'aviron bien asséné, je l'étendis au fond du canot. Le schooner, alors à portée de pistolet, marchait lentement avec une brise de quatre nœuds. Témoin de cette scène, le capitaine jeta un grappin de fer sur notre embarcation et, la prenant à la remorque, me força de démarrer.

Dès que nous fûmes dans des eaux plus profondes, on m'ordonna de monter sur le pont, tandis que Gallego, toujours insensible, était hissé à bord avec précaution. Je dis la vérité sur notre querelle, mais ce que je ne dis pas, c'est qu'elle avait eu pour origine mon désir de servir sur un corsaire colombien.

« Il nous faut un pilote pour Key-West, » dit le contre-maître impatient, « et nous n'avons pas le temps de nous occuper de vos stupides querelles. L'un de vous peut-il remplir cet office? »

Gallego, enfin sorti de sa stupeur, me montra aussitôt du doigt et répondit d'une voix faible : « Voilà un pilote et un excellent pilote ! »

Se trompant sur le sens du mot « pilote, » qui, dans la pensée de Gallego et l'acception espagnole, signifiait simplement un marin de profession, le capitaine français, qui parlait très-mal le castillan, n'en demanda pas davantage.

« C'est précisément notre affaire, » s'écria le contre-maître ; « qu'on descende l'autre dans son canot, et que ce jeune homme nous pilote. »

J'eus beau faire des remontrances, protester, jurer que je ne connaissais ni Key-West ni ses abords ; tous mes efforts furent vains. J'étais proclamé pilote malgré moi.

Le traître Gallego trouva la plaisanterie excellente, car au moment où on le redescendait dans le canot, il ne put retenir un grand éclat de rire. En moins de dix minutes, il fut toué jusqu'au bord du rocher d'où on le laissa regagner son île.

Cela fait, le schooner se couvrit de voiles et l'on m'ordonna de mettre le cap sur Key-West. De nouveau j'exposai au capitaine Laminé, dont je venais d'apprendre le nom, qu'il avait mal traduit le mot espagnol pilote ; que je n'étais pas un pilote côtier ou lamaneur ; que Gallego avait voulu se débarrasser ainsi d'eux et de moi.

J'avais bien quelques connaissances dans la navigation, assez peut-être pour exercer les fonctions de pilote au long cours, mais je ne pouvais, sans commettre un acte de folie, me charger de conduire le schooner dans un port que je ne connaissais pas. En entendant cette déclaration, le premier lieutenant intervint. C'était un petit homme trapu et robuste, d'environ trente-cinq ans. Il avait des cheveux et des favoris roux, une mâchoire inférieure allongée et garnie de défenses comme celles d'un sanglier. Pour l'achever de peindre, il était criblé de marques de petite vérole et marchait sur des pattes de canard hors de toute proportion avec son long buste, ses longs bras, ses massives épaules. Je ne crois pas avoir jamais vu un extérieur plus vulgaire et plus repoussant, sans en excepter peut-être celui de Gallego.

« C'est un menteur, capitaine Laminé, » s'écria cette espèce de brute. « Il veut seulement nous rançonner et mettre à haut prix ses services. Laissez-moi faire, je trouverai pour lui rafraîchir la mémoire un moyen infailible. Le fond du golfe lui deviendra plus clair que la route de son nid de pirates.

» Au gouvernail, pilote d'enfer. Au gouvernail ! »

Quel moyen de résister au milieu du bizarre assemblage d'aventuriers qui m'entourait sur le pont du « *Carabobo*. » C'était un navire d'environ deux cents tonneaux, monté par un équipage de soixante-cinq hommes, composé d'un ramassis de toutes les nations, de toutes les classes, de toutes les couleurs. Sa commission, signée par le gouvernement de Carthagène, l'autorisait à brûler, couler et détruire tout navire qu'il parviendrait à capturer. Laminé était né à l'île de France, et Lasquetti, son aimable lieutenant, était un créole de Pensacola. Ce dernier parlait très-bien le français et l'espagnol, très-peu l'anglais. Capitaine et second ignoraient presque entièrement leur métier, et se reposaient d'ordinaire, pour

tout ce qui regardait la navigation, sur le troisième lieutenant, alors cloué sur son cadre par la fièvre jaune. Le second lieutenant était à bord d'une prise.

Ainsi contraint de prendre à l'improviste la conduite du corsaire, je me soumis, de la meilleure grâce possible, à la destinée; je demandai des cartes, des instruments, et j'étudiai la route. Durant toute la journée, nous gouvernâmes ouest-nord-ouest; au coucher du soleil, comme nous filions lestement, j'ordonnai de mettre le schooner en panne pour la nuit. Le vent étant fort bon, le temps fort beau, ce commandement souleva plus d'une objection; mais la partie la plus difficile de ma navigation se serait faite dans la nuit, si le schooner avait continué sa marche; je persistai dans ma résolution, et je finis heureusement par la faire adopter.

« Le diable vous emporte, » s'écria Lasquetti lorsque le vaisseau fut mis en panne pour la nuit. « Le diable vous emporte, maître Théodore. Ne comptez pas, parce qu'il vous plaît d'éluder la besogne, vous jeter pour cela dans un bon hamac. Vous arpenterez toute la nuit le pont, s'il vous plaît, de peur que nous ne soyons jetés sur quelque récif. Oui, quand je devrais moi-même rester sur mes jambes jusqu'au point du jour, je veillerai à ce que vous ne dormiez pas. »

L'obéissance était depuis longtemps à l'ordre du jour pour moi. J'arpentai le pont jusqu'à près de onze heures du soir. Alors, épuisé de fatigue, je m'assis sur un long canon de chasse en cuivre, et presque aussitôt je m'endormis.

Je ne sais combien de temps dura mon sommeil, mais une épouvantable commotion me jeta à bas du canon et m'étendit tout plat sur le pont, rendant le sang par la bouche, le nez et les oreilles. Lasquetti se tenait à côté de moi, le cigare à la main, riant aux éclats, blasphémant comme un démon, et m'allongeant dans les côtes des

coups de ses grosses bottes pour me faire revenir à moi. Il m'avait surpris endormi, disait-il, et il avait trouvé plaisant de toucher le canon avec son havane.

L'explosion fit accourir tout le monde sur le pont, y compris le capitaine. Mon sang coulait, mais il ne coulait pas assez vite pour soulager ma rage. A peine revenu de mon étourdissement, je saisis le premier objet pesant qui tomba sous ma main, et je me précipitai sur l'agresseur. Il ne sauva son crâne qu'en descendant sous le panneau de la grande écoutille, qui fut au même instant mis en pièces par la chute de mon lourd projectile. Le capitaine Laminé n'était pas dépourvu de bon sens et de cœur; malgré l'égoïsme habituel des hommes de sa profession, il ne put s'empêcher de réprimander énergiquement Lasquetti en présence de tout l'équipage.

Dans l'après-midi, j'eus le bonheur, grâce à une bonne carte et à une sorte d'instinct maritime dont je semblais être doué, de mouiller le *Carabobo* sain et sauf dans l'étroite rade de Key-West. Laminé, avant de se rendre à terre, me recommanda de ne pas quitter le schooner, et fit placer des sentinelles pour empêcher toute embarcation de nous accoster. A peine était-il hors du navire, que je fus saisi par deux hommes, tandis que je regardais le rivage avec une longue-vue. En un clin-d'œil, je me trouvai jeté dans la cale et chargé de fers. J'aurais été réduit, qui pis est, au pain et à l'eau durant mon emprisonnement, si des âmes charitables ne s'étaient glissées jusqu'à moi, dans les ténèbres, pour me donner une part de leurs rations. Telle était la lâche vengeance de Lasquetti.

Le troisième jour, Laminé revint à bord avec un pilote américain qui connaissait la côte et les îles. On me mit en liberté dès qu'on le vit approcher, et au moment où on leva l'ancre pour faire une autre croisière, on m'appela aux fonctions de maître voilier. Je refusai tout net d'ac-

cepter tant que je n'aurais pas reçu satisfaction du lieutenant; mais le misérable avait déjà fait un faux rapport à Laminé, prétendant qu'il ne s'était porté à ces excès qu'après m'avoir surpris en flagrant d'élit d'évasion.

Pendant une semaine de croisière avec ces précieux patriotes, croisière d'un médiocre succès, je gagnai le cœur d'un pilote américain, qui prêta une oreille complaisante au récit de mes dernières aventures. Son influence sur le capitaine contribua à adoucir ma situation, bien que je persistasse à refuser toute fonction. Dans l'intervalle, le troisième lieutenant recouvra suffisamment la santé pour reprendre sa place à bord. Il était né en Espagne, et c'était un brave et honnête marin. Que de fois, assis à côté de moi sur le gaillard d'arrière, il me raconta ses propres aventures ou écouta les miennes! Comptant sur sa sympathie, je lui communiquai mon projet de réclamer la protection du premier navire de guerre français ou américain que nous rencontrerions, et j'ai tout lieu de croire qu'il avertit le capitaine de se tenir sur ses gardes, vu que je pouvais devenir un dangereux compagnon sous la batterie d'un vaisseau de ces nations. Dans la nuit, le schooner gouverna sur Cruz del Padre, et je fus appelé dans la cabine. Je vis tout de suite qu'un changement complet des plus favorables s'était opéré dans l'esprit et les manières du capitaine Laminé. Il me pria de m'asseoir et d'accepter un verre de bordeaux; il s'informa de ma santé, et après ces ouvertures du meilleur présage, il me dit que si je voulais, par un document signé de ma main, le décharger lui et ses officiers de toute accusation de détention arbitraire et de mauvais traitements, il me donnerait deux cents dollars pour les services que j'avais rendus dans le principe, et me débarquerait où il m'avait pris.

Je compris immédiatement son but en me replaçant dans l'île : c'était d'empêcher ma plainte d'arriver aux oreilles

du tribunal d'un port neutre. Je refusai et lui demandai de me mettre à bord du premier navire que nous rencontrerions; peu m'importait la nationalité. Je ne refusai pas moins positivement son argent, mon seul désir étant de me débarrasser au plus vite de l'odieuse présence de son brutal officier.

Mais Laminé était en définitive le maître à son bord. Je finis par comprendre le danger auquel je m'exposais en devenant une menace vivante pour l'équipage du corsaire, en refusant de signer le certificat demandé. Les pirates de la Caye n'étaient guère plus à craindre pour moi, et j'éprouvais une certaine satisfaction à prouver à don Rafaël que je lui avais tenu parole. Il n'y avait pas non plus d'inconvénient à accepter la rétribution offerte.

Après une longue controverse et une consommation proportionnée de bordeaux, je signai donc le document demandé et j'empochai l'argent. Aux premières teintes safranées dont se raya l'orient le lendemain, le récif du Cruz del Padre apparut à l'avant du schooner. Le troisième lieutenant me fit don, au moment du départ, d'un choix de cartes, d'une longue-vue, d'un octant, d'un gros paquet de vêtements. Dans le gousset d'un magnifique gilet de soie, il cacha trois onces et une montre d'argent, qu'il me pria de porter en mémoire de lui, si jamais j'étais assez heureux pour me promener dans les rues de la Havane. Plusieurs matelots de ma couleur m'offrirent aussi divers objets d'habillement, et un noir, chargé du canot qui me conduisait au rivage, me força d'accepter deux souverains, faible offrande à un « compatriote » malheureux, car il était né, disait-il, à Marblehead, et prétendait m'avoir fort bien connu à Salem dans mon enfance.

Au moment où le canot approcha de la crique du rancho, je vis tout le monde en armes, et j'entendis don Rafaël crier à mes rameurs de gagner le large ou qu'il allait

faire feu. J'ordonnai aussitôt d'arrêter ; je sautai dans la mer, où j'avais de l'eau jusqu'à la ceinture, pour gagner le rivage, appelant mon oncle don Rafaël, qui me reconnut à ma voix, à mes gestes, et se précipita au-devant de moi pour m'embrasser. On permit alors au bateau qui portait mes bagages d'approcher, et je ne crus pouvoir mieux faire que de prier mon ami le noir de raconter lui-même, en espagnol ou dans le meilleur français qu'il eût à son service, l'histoire entière de ma capture et de celle de Gallego. Cela fait, le bateau et son équipage furent congédiés avec force compliments espagnols, et le présent plus substantiel d'une caisse de Château-Margaux.

On soupa de bonne heure, et comme il est aisé de l'imaginer, je fus le lion de la soirée. Tout le monde voulut entendre le récit de ma croisière à bord du corsaire patriote. J'avais cependant des ennemis dans la bande et des jaloux. Les uns me regardaient d'un air incrédule ; d'autres fumaient et crachaient d'un air de mépris chaque fois que je m'attendais à produire le plus grand effet. Pour conclure, je me levai et déposai entre les mains de don Rafaël les deux cents dollars et les deux souverains. Ces preuves palpables de ma véracité parurent me concilier les auditeurs les plus rebelles ; et lorsque le patron eut fait le tour du cercle, distribuant à chacun sa part de mes bénéfices, sans en exclure Gallego lui-même, mon crédit fut plus haut que jamais.

« Quant à ces deux souverains, à ces cartes, à ces instruments de mathématiques et à ces habits, dit don Rafaël, ils resteront la propriété de ce jeune homme. Aucun de vous n'a, je l'espère, l'âme assez basse pour songer à les partager. Pour les dollars, c'est autre chose ; ils représentent un gain analogue à nos revenus de pêche ; or les gains sont en commun entre nous ; mais ce n'est pas tout, caballeros, mon neveu a été accusé pendant son ab-

sence, non-seulement d'être un voleur, mais qui pis est encore, un traître et un lâche. Ce sont là trois accusations blasphématoires qui ne se trouvent sous aucune rubrique dans mon livre de prières et qui n'ont jamais été imputables au sang qui coule dans les veines de ma famille. Je demande donc justice, justice immédiate pour mon parent. Que son lâche accusateur répète son dire face à face avec Théodore. Vous prononcerez, caballeros, un jugement impartial. Ce soir même, Théodore sera déclaré coupable ou purgé d'une accusation flétrissante pour son honneur et le mien, et je vous prévient d'une chose encore, c'est que s'il est coupable, il aura vécu. Innocent, je lui rendrai dès demain sa pleine et entière liberté. Son retour volontaire parmi nous est pour moi la preuve la plus convaincante de sa bonne foi ; mais vous êtes ses seuls juges ! »

« Avancez, Gallego, poursuivit don Rafaël, et répétez devant Théodore l'accusation infâme dont vous l'avez chargé absent. »

A cette sommation, Gallego ne répondit mot et continua de tourner lentement, d'un côté à l'autre, son crâne noir et crépu, d'un air de défi cynique ou du moins d'insouciance. « Avancez, Gallego, ne m'avez-vous pas entendu ? » s'écria don Rafaël d'une voix tonnante, et son regard fulminait, » avancez, fils du diable, et répétez ce que vous avez dit, ou je vous hisse à ces poutres ; je vous découpe à coups de nerf de bœuf la peau en rubans. »

Cette menace rendit la voix à Gallego ; mais tout ce qu'il trouva à dire, ce fut qu'il ne lui servirait de rien de reproduire des accusations, très-fondées du reste, puisque la cause était jugée d'avance, tout le monde craignant don Rafaël et son prétendu neveu. « Mais si je ne puis parler, senors, je prouverai du moins que je ne suis pas un lâche comme on dit. Je ne crains personne le couteau

à la main, pas plus don Rafaël que don Théodore; qu'ils viennent donc l'un après l'autre.»

Un tel accès d'audace en Gallego surprit tout le monde; mais déjà don Rafaël avait tiré son couteau, et les deux antagonistes allaient commencer une lutte qui, vu la fureur dont ils étaient animés, ne pouvait être longue, quand tous les pirates se jetèrent entre eux. Dans le tohu-bohu, Gallego ravisé prit ses jambes à son cou et disparut. D'abord on n'y prit point garde; ensuite on s'inquiéta fort de sa fuite; un pareil coquin, s'il quittait l'île, était capable d'aller les dénoncer tous et d'acheter ainsi sa grâce, en même temps qu'il assouvirait sa rancune. En conséquence, on tira ce soir-là toutes les embarcations sur le rivage et on les plaça sous bonne garde.

L'ordre rétabli, je priai don Rafaël de m'expliquer les trois accusations portées contre moi par Gallego. Le coquin m'avait accusé d'avoir tenté de l'assommer avec une rame et de m'être volontairement enfui à bord du *Carabobo*, avec tout ce que j'avais pu soustraire d'objets précieux dans le rancho.

La première accusation, je l'avoue, était en partie vraie. J'avais failli l'assommer d'un coup de rame, mais dans une querelle imprévue et sans aucune espèce de préméditation. La seconde accusation avait été complètement démentie par les rameurs du corsaire qui m'avaient ramené. Pourquoi d'ailleurs serais-je revenu après avoir voulu fuir? Quant à la troisième accusation, je dis aux pirates qui nous écoutaient de prendre des torches et de m'accompagner jusqu'au cimetière, où ils trouveraient, comme ils trouvèrent en effet, les objets mêmes que le misérable m'accusait d'avoir volés. Chemin faisant, je leur racontai la manière dont j'avais découvert la cachette et le trésor de Gallego.

Le lendemain, dès que le café fut pris, nous nous partageâmes en deux troupes, et guidés par les chiens nous

nous mîmes à la recherche du rancunier Galicien. Sa piste ne pouvait longtemps échapper aux limiers. On le trouva profondément endormi à l'ombre d'un arbre aromatique entre deux flacons vides. Il paraît qu'il avait aussi une cave secrète.

— Une cour martiale se rassembla aussitôt pour le juger; il fut, à l'unanimité, condamné à être attaché à l'arbre au pied duquel on l'avait trouvé, jusqu'à ce que les injures de l'air et la faim missent un terme à son existence. Tandis qu'on délibérait, Gallego restait passif et silencieux. Il était fataliste et se sentait perdu. Don Rafaël était parti pour Cuba afin de prévenir les effets d'une dénonciation. J'essayai d'obtenir une commutation de peine, mais les pirates me rirent au nez et me conseillèrent de me débarrasser au plus vite de cette sensiblerie d'enfant qui rendrait le métier impossible si on l'écoutait. Ils avaient eu peur d'être trahis par Gallego, et la peur rend parfois féroces des hommes infiniment moins mauvais. On abandonna donc le Galicien à sa lugubre destinée; seulement, à ce que j'entendis raconter, un des pirates lui porta en secret un panier de genièvre et le plaça à sa portée pour consoler ses dernières heures. Le dénouement se trouva ainsi brusqué. Dès le lendemain, Gallego était mort et les six bouteilles vides. Son cadavre, privé de sépulture, resta, d'après le même arrêt, enchaîné à l'arbre, où les oiseaux de proie et des myriades d'insectes l'eurent bientôt réduit au squelette.

CHAPITRE VI.

Je quitte enfin l'île et suis consigné par don Rafaël au signor Carlo Cibo, marchand de pâtes italiennes à Regla. — Etudes gastronomiques. — Je deviens le pourvoyeur de poisson d'un bon père qui prétend m'enseigner l'espagnol. — Destinée de don Rafaël. — Les négriers de la Havane. — Je m'embarque pour l'Afrique sur l'*Aérostas*. — Description de son équipage. — Arrivée sur le Rio-Pongo. — Mutinerie à bord. — Ma première nuit africaine.

Peu de jours après, don Rafaël, de retour de Cuba, me dit que le temps de ma libération était enfin arrivé et qu'il tenait à remplir sa promesse. « Prenez cet argent, ajouta-t-il en me donnant cent vingt-cinq dollars, c'est votre part dans les bénéfices de notre pêche légitime. Oui, prenez cet argent, jeune homme, avec une parfaite confiance. Il n'est pas taché de sang. »

Mes préparatifs de départ furent bientôt terminés ; Bachicha m'attendait dans la crique avec son clipper pour m'emmener à Cuba. Je dis de grand cœur adieu à toute la bande, Rafaël excepté, car je ne pouvais me séparer de lui sans me souvenir qu'il m'avait sauvé la vie et qu'il avait poussé le respect de la mémoire de mon oncle jusqu'à ne pas vouloir que son neveu prît part aux expéditions des pirates. Il me donna de bons conseils encore au moment de notre séparation, et faisant contraster le brillant avenir qui me restait ouvert, avec son existence à jamais flétrie et condamnée aux remords, il me tira des larmes des yeux.

« Je vous ai recommandé, poursuivit-il, à un ami qui habite Regla, de l'autre côté de la Havane. Il aura soin de vous. L'argent que je vous ai remis et qui est le produit de la pêche à laquelle nous nous sommes livrés depuis quelque temps, vous aidera provisoirement à paraître

d'une manière convenable dans la capitale de Cuba, car vous savez le proverbe : il est difficile à un sac vide de se tenir debout ; j'en ai fait la triste épreuve. Avec l'aide de Bachicha et de notre compatriote de Regla, vous vous tirerez honorablement d'affaire. Puissiez-vous être heureux. *Adio ! para siempre !* »

Ce fut ainsi que nous nous quittâmes, et c'était bien un éternel adieu. Jamais nous ne devions nous revoir ; mais j'entendis plus tard reparler de don Rafaël et de sa destinée. La nouvelle association avec le bateau-pilote fut d'abord couronnée d'un plein succès et le butin s'accumula dans l'île jusqu'au jour où des croisières sérieusement organisées détruisirent les nids de pirates qui infestaient la côte de Cuba. Don Rafaël échappa de près aux nœuds coulants et aux grandes vergues, et quoiqu'il parût dans sa destinée d'être pendu comme la plupart de ses anciens compagnons, il se fit non pas précisément ermite mais ranchero, et mourut propriétaire d'une grande et belle ferme, située à l'intérieur des terres dans la reine des Antilles.

Les légères brises de l'été nous conduisirent en treize jours au-delà du château Moro et des batteries menaçantes de Cabanas. Nous jetâmes l'ancre près de Regla, dans la magnifique rade de la Havane. Jamais je n'oublierai l'impression que me fit ce délicieux panorama, lorsqu'il se déroula à mes yeux, au lever du soleil, dans la délicieuse fraîcheur du matin. Le vaste amphithéâtre des collines s'abaissait en pente douce vers la mer calme et plane comme un miroir ; les rivages étaient couverts d'un véritable tapis de velours vert et d'une riche dentelle de châteaux et de villas, jusqu'à l'endroit où les deux pointes qui embrassaient la rade se terminaient à gauche par la brillante cité, à droite par une imposante masse de batteries.

Cette première impression fut rapide comme la pensée

et un premier coup d'œil, car dès cette époque de mon existence, je m'occupais beaucoup plus de l'homme que de la nature, et rarement j'oubliais les intérêts humains pour jouir d'une scène pittoresque. Je me hâtai donc de gagner Regla avec ma lettre d'introduction pour le marchand de denrées coloniales ou l'épicier italien auquel j'étais recommandé par don Rafaël. Bachicha se chargea de l'interpréter. Il signor Carlo Cibo était un homme illettré, mais de bon cœur, qui avait aussi couru une grande aventure en quittant l'Italie pour venir vendre à la Havane les pâtes nationales. La Havane, à ce qu'il paraît, y avait pris goût, car le dit Carlo passait pour être fort à son aise et faisait bonne figure quoique étranger. Il me reçut avec la plus grande affabilité, me dit que j'étais le bien-venu sous son toit célibataire, s'excusa de ne pouvoir m'offrir qu'une incomplète et monotone hospitalité; mais toute sa maison était à mon service.

J'acceptai pour quelques jours cette hospitalité empressée et j'en profitai pour parcourir la ville, les collines et les paseos; mais il n'entraît pas dans mon caractère de manger le pain de l'oisiveté et de la commisération, si bien déguisée qu'elle fût. Mon nouvel ami Carlo était l'homme le plus discret et le moins curieux du monde. Jamais il ne me fit une question sur mes antécédents, mais comme il n'amenait jamais non plus la conversation sur mes affaires actuelles, je pris la liberté de lui demander un jour, s'il n'y avait pas dans le port un navire en charge pour l'océan Pacifique ou le Mexique, sur lequel mon protecteur pût me faire trouver un emploi subalterne ou même gagner simplement mon passage comme matelot.

L'honnête et bienveillant Carlo Cibo comprit tout de suite mon véritable motif, lequel était de n'être à charge à personne. Il m'en estima davantage; mais il fit tous ses efforts pour me dissuader de partir. Mon séjour chez lui,

loin d'être un embarras, était, disait-il, une distraction difficile à remplacer. Ses frais de maison ne se trouvaient augmentés en rien. Quand il y en avait pour cinq, il y en avait pour six. Mon idée d'aller au Mexique ou dans toute autre partie continentale de l'Amérique espagnole, dans l'espoir d'y faire fortune, ne pouvait non plus avoir son approbation. Je me faisais à cet égard une illusion que beaucoup d'autres gens s'étaient faite, et que sa propre expérience lui enjoignait de combattre.

« Jamais les Espagnols, ajoutait Carlo, ne surmonteront leur jalousie contre les étrangers. Vous vivez avec eux des années et vous vous imaginez être dans l'intimité la plus fraternelle ; erreur ! un jour ou l'autre, il surviendra quelque chose qui vous signalera de nouveau comme étranger et qui rallumera contre vous leur esprit de nationalité exclusif. Croyez-moi, don Théodore, restez où vous êtes. Etudiez l'espagnol à fond ; attrapez de votre mieux les usages de Cuba, et, sur mon âme, vous ne serez pas longtemps sans avoir la main pleine d'atouts. Le succès du jeu dépendra de vous seul. »

Je me rangeai provisoirement à son avis, et je fus présenté par lui à un vieux et corpulent padre, qui s'offrit à m'enseigner le castillan dans les règles. Cinq leçons suffirent pour me démontrer l'ignorance complète de mon professeur ; mais comme c'était l'un des plus joyeux compères de Carlo et l'oracle de l'endroit, je crus d'une bonne politique de rester son élève en apparence et de m'instruire moi-même en réalité. Le padre était un bon vivant, grand gastronome, très-friand de poisson. Or je m'entendais à la pêche, et l'on avait mis un canot à ma disposition. Je devins donc son pourvoyeur habituel, et comme il avait un cuisinier qui s'entendait à merveille à préparer l'excellent poisson que je prenais, nous avions de délicieuses petites réunions, surtout les jours de jeûne et de maigre. Carlo apportait pour payer son écot une

bouteille de bon vin qu'on buvait au dessert, et je faisais bavarder de mon mieux l'amphytrion, ce qui est toujours la meilleure leçon pratique, quand on étudie une langue étrangère.

Nos destinées sont le plus souvent décidées par les moindres circonstances. En flânant sur la rade dans mon canot, mes yeux s'arrêtaient parfois sur le grément coquet, la svelte coque des navires négriers dont la Havane était alors le rendez-vous. Je me laissai insensiblement charmer par l'élégance de leur construction. Un beau navire a toujours produit sur moi un effet analogue à celui de la vue d'une belle femme sur la plupart des hommes. Ces navires négriers avaient ce je ne sais quoi qui séduit, à part leur fine taille et leur mâture dégagée. Tous les jours, je leur trouvais des charmes nouveaux que je me plaisais à proclamer. Le signor Carlo m'écoutait en silence avec un sourire approbateur, et faisait un signe de tête affirmatif quand j'avais fini, se contentant de dire : « bueno. »

Je continuais depuis un mois mes pérégrinations à la voile autour de la rade, quand mon excellent hôte m'invita à l'accompagner à bord d'un navire dans la propriété duquel il avait, disait-il, deux actions. Ce navire avait pour destination l'Afrique ; c'était l'un des magnifiques clippers qui m'avaient ensorcelé. J'eus véritablement la fièvre et mon esprit fut sens dessus dessous, quand le dit clipper descendit lentement et majestueusement la baie, tandis que nous prenions part à un excellent déjeuner et que nous sablions le meilleur champagne. Après un dernier toast au succès de l'entreprise, au moment où nous passions devant le château Moro, nous sautâmes dans notre canot et trois fois nous criâmes, de tout notre cœur, adieu aux voyageurs qui nous avaient si bien traités. Le signor Carlo Cibo était un négrier ou spéculait du moins sur la chair noire !

Maintenant que je le savais membre de la confrérie, j'avais mille questions à lui faire. Il répondit à toutes avec son habituelle amabilité. Cette nuit-là, je rêvai que j'étais à bord d'un négrier auquel John Bull donnait la chasse : la médaille avait son revers. Mais à l'âge dont j'étais alors, avec une nature ardente comme la mienne, s'inquiète-t-on du revers de la médaille ? Le Mexique, le Pérou, l'Amérique du Sud et son indépendance, les patriotes, etc., furent abandonnés aux brises du golfe et bientôt balayés de mon souvenir. Aussitôt mon réveil, j'annonçai au signor Carlo que, moi aussi, je voulais partir pour l'Afrique.

Peu de jours après, il m'annonça que mes désirs seraient probablement satisfaits avant peu. On allait mettre en vente un vaisseau des Canaries bon voilier, et il avait résolu de l'acheter avec un ami, si on ne mettait pas trop d'enchères.

En effet, le *Globo* se vendit et leur fut adjugé pour trois mille dollars. Après un complet radoub à la Casa-Bianca de la Havane, il fut introduit dans le port comme un respectable bateau-pilote de quarante tonneaux. Son nom, en raison de ses rares qualités voilières supposées, se changea en celui de : *El Aerostatico*, l'Aérostat. Une couleuvrine fut placée au centre du navire, et l'on fit à bord tous les aménagements nécessaires pour une cargaison d'esclaves. Quinze matelots, rebut de la presse ou tristes oiseaux de geôle, composèrent l'équipage, qui fut abondamment pourvu d'armes et de munitions. Enfin quatre caisses lestées de numéraire et destinées à l'achat des noirs furent transportées à bord.

Le 2 septembre 1826, après un charmant déjeuner, je dis adieu à mon ami Carlo sur le pont de l'*Aérostat*, partant pour les îles du cap Vert, s'il fallait en croire ses papiers de bord, mais en réalité pour le Rio-Pongo. Notre équipage se composait d'un ramas de vagabonds de tous

les pays, Espagnols, Portugais, Français et Métis. Le capitaine, né à Majorque, était lui-même un bien singulier personnage pour qu'on lui confiât le commandement de l'entreprise. Nulle part ailleurs qu'à la Havane, à cette époque, on ne l'eût élevé à de pareilles fonctions. Il connaissait un peu la théorie du métier, mais il n'était pas du tout marin. Jamais homme n'eut plus peur de son ombre, moins de confiance dans son propre jugement. Il écoutait tout le monde et tournait comme la girouette à tout vent, sans essayer même de défendre ses opinions personnelles. Le premier lieutenant, Catalan de naissance et cousin du capitaine, n'avait pas plus de prétention que lui à l'expérience nautique, mais il était bon mathématicien. Je me rappelle encore le soin qu'il prenait de ses petites mains blanches et nos plaisanteries sur ses manières, sa voix, sa conversation, qui étaient celles d'une jeune fille. Le contre-maître m'assura qu'il arrivait rarement à ce damoiseau de donner un ordre sans le fredonner sur un air d'opéra favori.

Dans ce groupe fantastique, je remplissais les fonctions d'officier-surnuméraire et d'interprète. Accoutumé, comme je l'étais, à l'habileté maritime et à la discipline américaine, je tremblai en voyant l'ignorance pusillanime du capitaine et le peu de fond qu'il y avait à faire sur l'équipage. C'était le cas de redoubler de vigilance, et tenu sur un éternel qui-vive, je regrettai parfois de ne plus être à Regla ou sur le paseo. Le dixième jour du voyage, un vent de nord-ouest commença à souffler, d'abord assez faiblement, mais il fraîchit à mesure que la mer montait avec lui, et finit par se changer en ouragan. On avait diminué les voiles du schooner, mais quand je fus relevé de quart par le premier lieutenant, je dis au capitaine que l'on ferait bien de mettre au plus tôt en panne. Nous courions depuis quelques heures devant la tempête avec une voile de misainé, dont tous les ris étaient

pris, et je craignais que si nous ne ramenions pas le schooner au vent immédiatement, nous ne finissions par être submergés, surtout quand nous tenterions la manœuvre avec de plus fortes lames. Le capitaine, avec sa déférence ordinaire pour l'opinion de ceux qui avaient tort, préféra suivre l'avis du timonnier, qui se trouvait être plus vieux que moi, et on laissa le schooner courir à travers ou plutôt par-dessus la mer avec la fougue et l'intrépidité d'un cheval de course.

A chaque instant le gaillard d'avant plongeait sous l'eau ; l'équipage se tenait sur l'arrière pour être le moins mouillé possible. Officiers et matelots étaient entassés pêle-mêle, et avec notre habituel relâchement de discipline, tout le monde donnait son avis. Avant le coucher du soleil, je conseillai de nouveau de mettre le schooner en panne ; mais la tâche était devenue beaucoup plus difficile, et les hommes, redoutant surtout le mal qu'elle leur donnerait, assuraient au capitaine que le vent ne pouvait manquer de tomber au lever de la lune. Quand l'orbe de l'astre nocturne en son plein parut, au contraire, au-dessus des vagues écumantes, le vent augmenta. La lune ne fit qu'éclairer en partie la plus lugubre scène. Notre coquille de noix était le jouet d'une mer furieuse. Les lames bondissaient par-dessus nous, mais le noble esquif, montant à son tour sur leur dos, fendait leurs crêtes de sa proue tranchante comme un rasoir. Il était trop tard pour essayer de ramener le schooner dans le lit du vent, et cependant il fallait se hâter de faire quelque chose, si nous ne voulions être submergés par les avalanches d'eau qui venaient fondre en grondant sur nous.

L'embarras de notre irrésolu capitaine et du dandy qu'il avait pour second se conçoit aisément. Tout le monde émettait son opinion, et c'était à qui serait le plus absurde. A la fin quelqu'un proposa de couper la voile

de misaine et d'essayer de ramener le schooner au vent à mâts et à cordes.

Je commandais au timonnier quand ce beau projet fut imaginé, et, craignant de le voir adopter par le capitaine, je m'élançai sur le panneau de l'écoutille, après avoir dit au contre-mâitre de prendre ma place. Je haranguai l'équipage, je lui exposai que si on coupait la voile, on perdrait le commandement du navire et que sa force d'impulsion se trouvant ainsi diminuée, la première lame enverrait sa quille au ciel et le pont aux poissons. Mon avis était d'activer encore sa marche au lieu de l'arrêter. Je ne voyais qu'un seul moyen de salut, c'était de diminuer promptement l'effet de cette voile en coupant les garcettes de ris. J'ajoutai que j'avais vu un navire sauvé de la même manière et dans le même cas précisément. Les poltrons, quand la mort les tient à la gorge, se laissent aisément convaincre par un homme de sang-froid et de cœur. Je mis à profit le silence soudain qui suivit ma proposition, et sans laisser au capitaine le temps de parler ni de penser, je sautai sur la vergue avec mon couteau et je coupai lentement et avec soin les dites garcettes, de manière à ce que la voile de misaine ne pût être gonflée ni déchirée par une seule bouffée de vent. L'augmentation de la toile nous fit marcher plus vite encore ; mais les lames ne venaient plus nous assaillir d'une manière si dangereuse. Nous continuâmes de courir ainsi jusqu'à la fin de l'ouragan, qui finit par s'apaiser. Le lendemain au coucher du soleil, nous nous reposions sur une mer calme et immobile comme un lac, réparant nos avaries et nous enorgueillissant des périls surmontés. Notre capitaine majorcain surtout était triomphant. Jamais navigateur, à l'entendre, n'avait accompli pareil exploit. Nul autre que lui n'eût été capable de gouverner le schooner à travers une pareille tempête et surtout de s'aviser de l'expédient de dériver sous le vent au lieu



Bien placé debout à la lame notre navire résista.

d'arrêter complètement la marche du navire. Il se croyait de bonne foi le héros de l'aventure. Majorque, sous le rapport de la hâblerie, n'est pas en arrière de l'Espagne continentale.

A dater de ce jour, tout semblant de discipline disparut. Les matelots auxquels on avait permis, dans la tourmente, de fouler familièrement le gaillard d'arrière et d'émettre à l'envi leur opinion, n'étaient pas gens à renoncer à ce privilège. D'un autre côté, leur amour-propre souffrait de l'idée que le plus jeune à bord, un surnuméraire, se fût montré le plus habile. Comme je ne me mêlais pas d'habitude avec eux, ils me trouvaient arrogant. Chaque jour on obéissait à mes ordres dans l'humble sphère de mes fonctions avec un redoublement de négligence. Ma situation, en un mot, devenait fort déplaisante.

Quarante et un jours de traversée nous conduisirent au terme de notre voyage, l'embouchure du Rio-Pongo. Personne ne connaissant la rivière, le capitaine et quatre hommes allèrent à terre pour chercher un pilote qui arriva à bord dans l'après-midi, tandis que le capitaine lui-même remontait le courant jusqu'aux factoreries d'esclaves. Le vent et la marée étaient favorables; nous entrâmes à quatre heures dans le Rio-Pongo, et au coucher du soleil, le schooner atteignait son ancrage.

Tout en admirant la gigantesque et luxuriante végétation de l'Afrique, qui déployait ses splendeurs sur les bords de la rivière, j'entrai en conversation avec le pilote noir. Il avait été au service des États-Unis et parlait assez bien l'anglais. Il me demanda si personne autre à bord ne comprenait cette langue, et sur ma réponse qu'un mousse seul l'entendait, il me dit à l'oreille qu'il aurait quelque chose d'important à me communiquer, si je lui promettais le secret.

Je l'encourageai à parler et ne fus guère surpris d'ap-

prendre qu'un des quatre hommes emmenés par le capitaine dans le canot, avait attenté à la vie du dit capitaine avec une des carabines dont ils étaient armés. Un jeune garçon qui les avait suivis sur le rivage avait raconté cette scène muette au pilote. Le capitaine ne s'était douté de rien, car c'était par derrière qu'on le visait et le coup avait raté; l'amorce n'avait pas même brûlé. Ce n'était pas tout : dans le trajet pour venir au schooner, le plus grand des matelots lui avait fait à lui-même des questions qui semblaient indiquer l'existence d'un complot pour s'emparer du navire.

Le récit du pilote confirmait plusieurs données que j'avais reçues du cuisinier durant le voyage. Il était temps de pourvoir à ma sûreté et à celle du schooner. En examinant les carabines revenues de terre que j'avais jetées à la hâte dans le coffre aux armes sur le pont, je trouvai que la serrure avait été forcée et qu'on avait enlevé plusieurs pistolets et coutelas.

Des préparatifs se faisaient donc pour une révolte. Elle pouvait avoir lieu cette nuit-là même. J'étais assez tenté de le croire, car il régnait un silence inaccoutumé à bord. Les chansons habituelles et l'inévitable guitare ne s'étaient pas fait entendre dans la soirée. J'examinai avec soin le navire et je ne trouvai sur le pont que deux hommes en apparence endormis.

Je n'avais aucune confiance dans le sang-froid et le jugement du premier lieutenant. Cependant je crus de mon devoir de lui raconter ce que j'avais appris et de l'informer aussi de la disparition des armes. Je l'appelai donc ainsi que le contre-mâitre et le cuisinier le plus secrètement possible dans la cabine, après avoir placé notre mousse anglais en sentinelle. Puis je leur fis part du danger et je réclamai leur assistance pour frapper le premier coup. Mon plan était de fermer le passage aux mutins et de leur livrer bataille. Le premier lieutenant, ainsi

que je l'avais prévu, recula comme une femme et refusa de prendre aucun parti avant le retour du capitaine. Le contre-maître et le cuisinier se rangèrent à mon avis, et nous conseillâmes à notre timide compagnon de se bien enfermer sous le pont et de nous laisser la responsabilité et les périls de l'entreprise.

Peut-être était-ce agir témérairement, mais j'avais résolu de commencer par tuer comme un chien, d'un coup de feu, le misérable qui avait attenté aux jours du capitaine et qui était un échappé des prisons de Cuba. Sa mort, en frappant les mutins de terreur, pourrait rendre l'échauffourée moins sanglante. Je pris une paire de pistolets d'arçon sous l'oreiller du capitaine, et après avoir examiné la charge et l'amorce, j'ordonnai au contre-maître et au cuisinier de me suivre sur le pont. Cependant le premier lieutenant, mourant de peur, se cramponnait à moi et refusait de lâcher prise; il me suppliait de renoncer à mon dessein et de ne pas commettre un meurtre. Dans mes efforts pour me débarrasser de lui, un des pistolets partit. Il ne blessa personne, mais la détonation se fit entendre au loin; presque au même instant notre vigilante sentinelle cria du côté de tribord : « Garde à vous ! » Me précipitant alors au milieu de l'obscurité rendue plus épaisse par le contraste de la cabine éclairée, je distinguai la grande effigie du chef du complot qui brandissait un coutelas et marchait sur moi. Je fis feu. Nous tombâmes tous les deux, lui avec une balle de deux onces dans le ventre, moi par le recul du pistolet trop chargé.

J'avais la figure coupée et l'œil meurtri par la contusion. Ni l'un ni l'autre nous ne perdîmes connaissance, et nous fûmes bientôt sur pieds tous les deux. Le misérable tenait son ventre à deux mains, et s'écriait qu'il était mort; mais au moment où il rejoignait ses complices dans la cabine d'avant, le contre-maître lui porta dans l'o-

moplate un si violent coup de baïonnette, qu'il retira son arme avec peine.

Je m'étais relevé à l'instant même, et, tâtant mon visage, j'avais senti ma joue couverte de sang; je l'entourai d'un mouchoir au-dessous des yeux. Je me précipitais ensuite vers le coffre d'armes, quand la détonation d'un pistolet et un cri poussé par une voix enfantine m'avertirent que mon pauvre mousse venait d'être blessé à mes côtés. Je le couchai contre l'écoutille d'arrière, et je retournai au combat, presque fou de colère, ne me rendant guère plus compte des événements auxquels je prenais une si grande part, et dont le cuisinier et le contre-maître me firent ensuite le récit.

J'étais debout, me dirent-ils, auprès de la caisse aux armes, comme un homme enraciné à sa place par un sortilège. Je regardais l'avant, et, chaque fois qu'une tête se montrait au-dessus de l'écoutille, je faisais feu, déchargeant carabine après carabine. Tout ce qui bougeait tombait, car je visais juste. Dès qu'une arme avait fait son office, j'en saisis une autre, et le coffre était vide, aucun mutin ne se montrait plus, que je demandais encore des carabines ou des pistolets chargés à mes compagnons.

Lorsque la fumée se fut éclaircie, l'avant du schooner parut désert. Nous trouvâmes pourtant deux cadavres sur le pont et un blessé à l'agonie. Le chef du complot et un autre mutin étaient prêts à rendre l'âme dans la cabine de l'avant. On avait tiré force coups de pistolet sur nous, mais une seule balle avait porté et atteint mon mousse anglais à la cuisse.

Ma première question, en rentrant dans mon assiette ordinaire, fut de demander où était le contre-maître. Surpris sans armes sur l'avant au moment de l'action, il n'avait vu chance d'échapper à mes carabines meurtrières qu'en cherchant un refuge sous les bossoirs. Toute ma

sollicitude se porta ensuite sur le mousse, dont on pansa avec soin la blessure peu dangereuse.

Telle fut ma première nuit en Afrique.

CHAPITRE VII.

Le lendemain de la révolte. — Les morts et les blessés. — Je figure parmi ces derniers. — Jack Ormond, autrement dit Mongo John. — Singulier traitement de mon œil malade par un docteur nègre, aidé d'une nourrice. — Je dine avec le Mongo et mets son harem en révolution. — Duplicité du capitaine. — M. Ormond me prend pour premier commis. — Départ d'*El Aerostatico*. — Je préside à l'arrimage de sa cargaison humaine. — Mes adieux au mousse anglais. — Son histoire.

La tragédie que je viens de raconter paraîtra peut-être invraisemblable à certains lecteurs; ils ne comprendront pas ma soudaine métamorphose. Je venais de m'émanciper par un acte de sanglante énergie, justifié, du reste, par les circonstances. Les circonstances, comme on l'a fort bien dit, ne changent pas les hommes, elles les font paraître tels qu'ils sont. D'un bond j'étais allé loin, et pourtant je n'étais pas naturellement cruel. Un sentiment exagéré peut-être du droit, une horreur invincible de la trahison, m'avaient fait agir de la sorte, plus encore que l'imminence du péril. Je ne me vanterai pas d'être un homme de courage, car le courage ne dépend pas plus de nous que la force physique; il nous est donné par le hasard. J'avais quelque chose de plus rare: le mélange d'une froide résolution à une nature ardente. Jusqu'ici, habitué à obéir, je m'étais courbé sous la discipline, ne secouant son frein qu'en deux ou trois conjonctures gra-

ves pour le salut de tous. Je me sentais maintenant appelé à être mon maître, à me protéger moi-même.

Jetons un voile néanmoins sur la triste scène qu'offraient nos ponts, lorsque le brillant soleil d'Afrique darda ses premiers rayons sur le schooner à travers la magnifique végétation du rivage. Cinq cadavres furent jetés à la rivière, et les traces de la lutte effacées. Le premier lieutenant, qui s'était plongé, comme on l'a vu, dans la cabine au bruit du premier coup de pistolet, reparut avec des yeux hagards, le corps tout frissonnant encore, et protesta de nouveau qu'il n'avait pas trempé dans ce qu'il appelait un meurtre. Le cuisinier, le contre-maître, le pilote africain racontèrent tout ce qui s'était passé au capitaine, lequel consigna les faits dans le livre de lok, qu'il me fit signer avec les témoins. La blessure du mousse n'avait aucune gravité. La mienne, au contraire, me faisait beaucoup souffrir, et mettait un de mes yeux en danger : le chien du pistolet m'avait fait trois entailles à la joue juste au-dessous de cet œil.

Personne ne se sentit grand appétit, ce jour-là, au déjeuner. Ce qui restait de l'équipage se mit tristement à l'œuvre ; on démarra le navire, et on le conduisit lentement, comme un corbillard, jusqu'à son ancrage, au haut de la rivière, en face de Bangalang, résidence et factorerie de M. Ormond, plus connu dans le pays sous le nom de Mongo John, c'est-à-dire John le Chef. Ce personnage vint à bord dans la matinée même, et, en nous quittant l'après-midi, il me promit de m'envoyer un docteur indigène pour guérir mon œil et la jambe du mousse anglais. Il m'engagea, en outre, à lui rendre visite dès que mes devoirs à bord me le permettraient. Dans la soirée on débarqua les espèces, et le schooner fut laissé à ma charge par le capitaine, avec ordre d'y faire faire toutes les réparations et les dispositions nécessaires pour le retour. Avant la nuit, Mongo John tint sa promesse.

Le médecin indigène arriva, et m'ordonna de baigner toutes les demi-heures mon œil avec du lait trait tout exprès et tout chaud. Une forte négresse, avec son poupon, avait été choisie et envoyée par Mongo John pour fournir le lait prescrit. Je ne sais ce qui me guérit, la nature ou le remède, mais ma joue se cicatrisa bientôt, tout symptôme d'inflammation de l'œil disparut.

Il fallut dix jours pour adapter *El Aerostatico* à sa destination et l'approvisionner de bois et d'eau. Nous avons apporté de la Havane des provisions en suffisante quantité pour le retour. L'important était de les rendre accessibles, tout en faisant de la place. Notre schooner était extrêmement petit; nous n'avions pas de pont à esclaves. On étendit des paillassons sur le bois à brûler qui remplissait les intervalles entre les barriques d'eau, afin d'obtenir une surface plane, ou à peu près, pour la cargaison vivante.

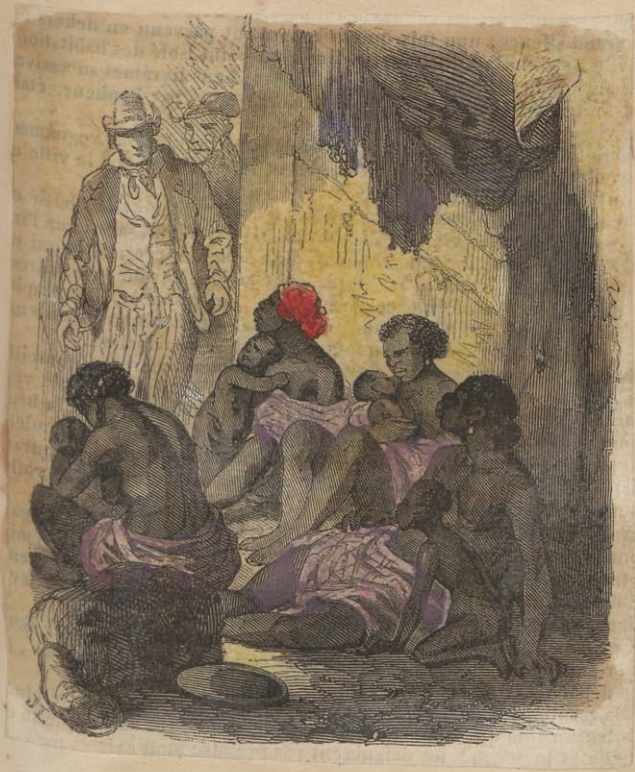
Cette ennuyeuse tâche achevée, j'allai à terre, presque pour la première fois, rendre compte au capitaine de la marche du travail, mais il n'était pas encore prêt à embarquer sa marchandise. Quoique nous eussions offert un prix fort au-dessus du tarif habituel pour une cargaison de jeunes nègres, nous fûmes retenus vingt jours de plus que les prévisions de notre contrat avant d'obtenir livraison.

J'avais promis à Mongo John de visiter sa résidence. Il m'accueillit avec la politesse la plus parfaite. Non-seulement il me montra sa maison même, ses « baracouns, » ou baraques à esclaves, ses magasins, mais, comme marque spéciale d'honneur, il voulut encore me faire pénétrer dans son harem. Cette exploration terminée, je dînai avec lui, et une couple de bouteilles d'excellent vin furent bientôt vides. Ormond avait été marin comme moi. Nous nous mîmes à parler des terres et des mers que nous avons parcourues, des scènes et des aventures que

nous avions rencontrées. Une troisième bouteille nous rafraîchit la mémoire, et, comme ce ne fut pas la dernière, nous avons fait le tour du monde, et notre intimité avait atteint son apogée avant le coucher du soleil.

Tandis que le fluide rosé opérait sur le Mongo comme un calmant, le collait sur sa chaise et lui faisait faire un somme réparateur, le même fluide produisait un effet tout contraire sur mes nerfs agacés. Je gagnai la veranda pour respirer l'air frais de la rivière, et, poussé par je ne sais quel diable, je m'aventurai, l'obscurité aidant, dans l'enceinte sacrée où Mongo John renfermait la troupe bigarrée de ses femmes noires, mulâtresses et quarteronnes. J'arrivai, sans être aperçu, jusqu'au centre à peu près du sanctuaire. Le première de ces dames qui me vit était une piquante mulâtresse coiffée d'un madras en turban, et que je sus plus tard occuper la seconde place dans les affections de mon hôte. En un instant l'éveil fut donné par elle; la cour retentit du caquetage de ses compagnes, aussi bruyant et aussi intelligible pour moi que celui d'une troupe de perroquets. Ma renommée m'avait précédé; car ma nourrice négresse était une des servantes du harem; sa visite au schooner, jointe au bruit qu'avait fait la tragédie du bord, devenait une mine de récits fantastiques pour le reste de sa vie. Non-seulement ces dames étaient curieuses de voir le héros de l'aventure; elles voulaient encore toucher la peau du blanc, et, à peine l'avaient-elles touchée, qu'elles s'enfuyaient en grimaçant comme des guenons, pour revenir aussitôt me faire des questions auxquelles je n'entendais rien. Mon ignorance de leur langue semblait leur inspirer une grande commisération, ou les contrarier fort.

Enfin, la plupart des odalisques africaines, après s'être amusées à mes dépens, songèrent à me procurer à mon tour quelque distraction. Un grand feu fut allumé au milieu de la cour, et, à la clarté des flammes, elles se



1-84

mirent à danser en rond au son monotone du tam-tam.

De temps en temps le cercle se rompait, et chacune d'elles dansait un pas seul au gré de son caprice. Bien des années se sont passées depuis lors. Je me rappelle d'autant plus confusément ce ballet improvisé, que le bordeaux et le champagne fermentaient dans mon cerveau. Tout-à-coup l'idée me vint de me mêler à la danse et de montrer à mon tour mon talent chorégraphique.

Je descendis du hamac où je me balançais mollement depuis que la représentation avait commencé, et, débutant par un balancé et un avant-deux, je terminai mes prouesses dans l'art de Terpsichore par un entrechat quatre pyramidal. On ne saurait imaginer mon succès; c'étaient des éclats de rire à se démettre les côtes, des éclats de rire africain. Dans l'enivrement du triomphe, j'enlevai la plus jolie du groupe par sa svelte ceinture, et je la fis valser avec moi, pirouetter, tourbillonner, jusqu'à ce qu'elle tombât hors d'haleine; puis j'en pris une autre et une autre encore. J'aurais fait valser tout le sérail si le spectre de Mongo John n'était apparu soudain.

Cette apparition me rendit enfin ma raison. Une quarteronne, favorite du sultan, que j'avais déjà fait assez tourner et retourner pour l'amener au plus fashionable état d'étourdissement, tomba de mes bras dans ceux de Mongo John; et tout ce que je trouvai à dire pour expliquer à celui-ci une scène si ébouriffante et si imprévue, fut que son esprit et son vin m'avaient ensorcelé.

« Ah! dit le Mongo, je vous reconnais bien là, vous autres Italiens. Vous êtes tous piqués de la tarentule dès que vous entendez le son du violon ou même celui du tam-tam. Par Jupiter! vous êtes sur la piste d'un cotillon plus vite qu'un limier sur celle d'un nègre fugitif! Mais il n'y a pas grand mal à valser, don Théodore, surtout à

votre âge. Seulement soyez moins bruyant une autre fois. Nous sommes habitués en Afrique à faire une sieste après dîner. Je vous conseille de mettre en panne et d'essayer de l'effet d'une autre bouteille.

Le bordeaux de Mongo John, les souvenirs de jeunesse aidant, m'endormit cette fois tout de bon.

Le lendemain, le capitaine me prit à part pour me dire en confidence, que M. Ormond, enchanté de ma société, manifestait le désir de me garder à Bangalang et de faire de moi son factotum. Or, c'était un devoir pour lui, capitaine, de me donner, quoiqu'à regret, un conseil d'ami à ce sujet. « Peut-être y va-t-il de votre avenir, don Théodore. Il n'y a pas de plus riche trafiquant sur toute la côte d'Afrique que Mongo John. D'autres considérations me font douter qu'il soit bon pour vous de retourner à la Havane, du moins pour le moment; car enfin, amigo mio, on pourra dire que c'est vous qui avez commencé la lutte à bord du schooner, lutte dans laquelle cinq hommes ont été tués. Je vous en remercie pour ma part, car c'étaient de grands coquins, mais je n'en serais pas moins forcé de faire mon rapport exact aux autorités. Vous aurez pour vous les armateurs, cela est vrai; on dira, je dirai que vous avez sauvé le navire, la cargaison, les espèces et notre vie. Rien n'est plus positif, hijo mio, mais vous savez ce que c'est que la justice, surtout à la Havane. On commencera par s'assurer de votre personne, par vous soumettre aux plus rigoureux interrogatoires, et j'appréhende fort qu'on ne vous tienne en prison jusqu'à l'issue de l'enquête et du procès. Ce sera long, très-long. On ne peut prévoir le terme de leurs procédures. Si vous avez des amis, on les saignera à blanc; si vous n'en avez pas, qui se souciera de votre mise en liberté? Supposez qu'enfin vous revoyiez le jour, les amis des morts, et ils en auront, car tous les coquins se tiennent, s'attacheront à vos pas et rendront le séjour

de la Havane fort peu sûr et fort tracassant pour vous. Je n'hésite donc pas à vous conseiller de rester ici et d'accepter les doublons de Mongo John. Cette séparation me causera bien des regrets, mais votre avenir et vos intérêts avant tout. »

Je n'étais pas dupe de cette homélie. Le capitaine voulait tout simplement se débarrasser de moi pour réintégrer son favori, le premier lieutenant, dans une situation que ma présence à bord lui interdisait désormais. Ma résolution, du reste, était déjà prise. Je lui répondis qu'il n'avait pas besoin de prendre de détours avec moi, ni de masquer une lâche ingratitude par un hypocrite souci de mon avenir. Sans en dire davantage, tandis qu'il se hâtait de cacher dans la cabine sa figure allongée d'une aune, je jetai dans un canot mon coffre, mes literies, mes armes, et je confiai au sol africain ma destinée dont un instant venait de décider.

M. Ormond m'accueillit avec la plus grande cordialité et m'installa immédiatement dans mes nouvelles fonctions. Il me promit une maison à part, une place à sa table et un nègre par mois, ou sa valeur, à raison de quarante dollars.

Lorsque les coureurs et courtiers revinrent de l'intérieur avec le nombre d'esclaves nécessaire pour parfaire la cargaison d'*El Aerostatico*, je crus de mon devoir envers le signor Carlo de Regla d'aider à l'expédition du schooner. Je retournai à bord surveiller l'emballement de cent huit jeunes garçons et jeunes filles, dont le plus âgé ne dépassait pas quinze ans. En descendant dans l'entre-pont, je ne pouvais m'imaginer comment cette petite armée pourrait être encaquée et respirer dans un emplacement qui n'avait que vingt-deux pouces de hauteur. L'expérience fut bientôt faite, car il fallait au moins enfermer les nègres entre deux ponts, en descendant la rivière, pour les empêcher de sauter par-dessus bord et de

gagner la rive à la nage. Cependant je reconnus l'impossibilité de les faire tous asseoir séparément : il fallut les placer entre les genoux les uns des autres et les entasser comme des sardines. *El Aerostatico* n'en fit pas moins une traversée des plus heureuses. Trois de ses passagers d'entre-pont payèrent seuls la dette de la nature.

Je quittai le schooner à quelques milles au-delà de la barre sans un regret, ni un adieu, excepté pour le mousse anglais dont je confiai le destin à ces stupides Majorcaïns. L'enfant m'appartenait presque, car je puis dire qu'il avait dû la vie à mon intervention.

Avant de quitter la Havane, tandis que nous recrutions un équipage, notre schooner était à l'ancre près du quai, entre deux navires marchands français et un navire marchand anglais. Un certain après-midi, j'entendis un grand cri partir du navire anglais et je vis un enfant se précipiter hors de la cabine, le visage couvert de sang. Il était poursuivi par un robuste matelot qui le criblait de coups. Je criai à cette brute d'arrêter, mais mon intervention, loin de calmer sa fureur, l'exalta à un tel degré qu'il saisit un levier pour assommer sa victime. Je conseillai alors à l'enfant de sauter par-dessus bord, et je fis descendre le canot pour le recueillir. En quelques minutes, il fut sur le schooner où il me remercia de l'avoir sauvé. Cependant la brute, qui était ivre, voyant sa proie lui échapper, exhalait sa rage dans les termes les plus outrageants. Si son canot n'avait été à terre, il m'aurait indubitablement rendu une visite qui aurait abouti à un assaut de pugilat. Fort heureusement tel n'était pas le cas; j'eus le temps de bander le visage meurtri, une côte à demi-brisée de l'enfant, et de le cacher dans la maison d'un créole espagnol, qui, soit dit en passant, guérissait par des charmes les maladies des matelots crédules.

À la tombée de la nuit, le patron du navire anglais

vint à bord réclamer son mousse. Comme il y mettait de la mauvaise humeur et le prenait sur un ton insolent, je me montai de mon côté et refusai de rendre l'enfant tant que je n'aurais pas de promesse écrite, avec serment, de le mieux traiter à l'avenir. La brute exigeait la remise du fugitif sans condition. Pour en finir, je lui ordonnai de quitter le schooner, ce qu'il fit en pestant et menaçant.

John Bull ne se laisse pas ainsi dépouiller de son droit et de sa propriété. On invoqua le consul, et le consul fit appel au capitaine du port. Ce fonctionnaire m'ordonna de comparaître devant lui, et écouta mon récit qui faisait peu d'honneur à la marine de Sa Majesté Britannique. Dans ma dernière entrevue avec le mousse, le pauvre enfant m'avait supplié, avec des larmes et des sanglots, de ne pas le rendre. Lors donc que le capitaine du port décida que malgré la conduite indigne des marins anglais, on ne pouvait leur enlever leur mousse, je me déclarai dans la plus complète ignorance de ce qu'il pouvait être devenu. En prévision de ce résultat, et pour ne pas faire un faux serment, j'avais dit à la personne qui lui donnait asile de le cacher où elle pourrait et de me laisser ignorer le lieu de sa retraite.

Force fut bien au navire grand-breton de mettre à la voile sans le souffre-douleur de l'équipage, et quelques jours après son départ, le mousse anglais, sorti de sa cachette, fut installé à bord de notre schooner en la même qualité.

Mon attachement pour l'enfant m'a fait raconter ce petit épisode; c'est le seul sujet anglais que j'aie vu servir sur un navire négrier.

Je priai les armateurs d'*El Aerostatico* de récompenser libéralement ses bons services à son retour à la Havane, et j'appris avec plaisir l'année suivante qu'on avait satisfait à ma requête et renvoyé celui qui en était l'objet à ses parents à Liverpool.

CHAPITRE VIII.

J'entre en possession. — Ma maison et son ameublement. — Histoire de M. Ormond. — Unga-Golah, le cerbère du harem. — Fureurs où la jette le refus d'une clé. — Visites nocturnes. — Esther la quarteronné. — Scène sentimentale. — Description du séraïl d'un facteur africain. — Grandeur et décadence du Mongo. — Intrigues de ses femmes, leurs jalousies, leurs batailles. — Duels d'un nouveau genre entre les galants.

De retour à Bangalang, mon premier soin fut de prendre possession du logis qui m'était assigné par Mongo John, et de m'installer le plus confortablement possible dans un pays où l'on a surtout besoin d'abri et d'ombre. Ma maison construite en cannes, plâtrée d'argile, se composait de deux chambres sans autre plancher que le sol et d'une large verandah ou galerie couverte extérieure. La toiture en chaume semblait avoir plus d'une voie d'eau; mon mobilier se composait de deux coffres à dossier en bois garnis de nattes, d'une table également en bois, d'une chaise en bambou et d'un petit vase d'étain rempli d'huile de palme en guise de lampe, sans oublier un petit miroir allemand encadré de papier. J'ajoutai à tous ces comforts une malle, un matelas, un hamac, une paire de draps. Somme toute, ma demeure était assez mal garnie.

Il est temps de faire connaître au lecteur le personnage auquel je devais ma situation nouvelle, et qui était jusqu'à un certain point un type de sa catégorie en Afrique.

M. Ormond, fils d'un opulent négrier de Liverpool, devait la naissance à la fille d'un chef indigène du Rio-Pongo. Son père semblait avoir fait quelque cas de sa progéniture mulâtre, puisqu'il l'avait envoyée en Angleterre pour y recevoir de l'éducation; mais maître John avait

fait peu de progrès dans les belles-lettres, quand la nouvelle de la mort du marchand parvint à son correspondant anglais, et lui fit refuser par celui-ci tout nouveau subside.

On conçoit l'embarras de maître John abandonné à lui-même dans un pays où la philanthropie était loin d'être comme aujourd'hui, à l'ordre du jour et à la mode, en ce qui concerne au moins les noirs. Forcé de se tirer d'affaire par lui-même, il s'embarqua sur un navire marchand, où la presse s'empara bientôt de lui malgré la couleur de sa peau. Entré de force au service de Sa Majesté Britannique, il parcourut cinq ans les mers et visita successivement la plupart des stations des Indes Occidentales et de la Méditerranée.

A la fin de cette croisière prolongée, maître John, congédié du service, résolut immédiatement d'employer sa solde accumulée à faire un voyage en Afrique pour y réclamer la succession de son père. Par bonheur pour lui, sa mère vivait encore. Elle le reconnut tout de suite pour son premier né.

Le lecteur ne doit pas perdre de vue que ceci se passait sur la côte occidentale d'Afrique, dans la première partie du siècle actuel. Les droits de propriété et les intérêts commerciaux étaient exclusivement réglés par les coutumes locales. Tous les frères, toutes les sœurs d'Ormond, ses oncles et ses tantes, dont beaucoup s'étaient déjà mis en possession des esclaves de son père et de leurs rejetons, furent convoqués à un grand « palaver » ou assemblée de famille. La mère africaine affirma l'identité et soutint les droits de son fils aîné ; finalement tous les biens de l'ancien marchand, ses maisons, ses terres, ses esclaves furent restitués à l'héritier légitime.

Le jeune mulâtre, parvenu soudain à tous les comforts de la vie, sinon à l'opulence, dans le pays où il était né, résolut d'étendre son patrimoine en faisant le métier qu'a-

vait fait son père; mais la contrée toute entière était alors désolée par une guerre civile, due à des rivalités de familles comme la plupart de ces guerres; le commerce ne pouvait être fructueusement rétabli, tant qu'il n'y serait pas mis un terme.

Ormond se consacra pendant une année à cette œuvre de pacification. Ses efforts furent heureusement secondés par la mort d'un des chefs belligérants. Un faible opposant, frère de la mère d'Ormond, se laissa gagner par un présent sans importance, et bientôt l'ex-matelot congédié du service de Sa Majesté Britannique, concentra en sa personne l'influence dont avait joui sa famille entière et se proclama le Mongo ou chef de la rivière.

Bangaland était depuis longtemps une des factoreries les plus en renom parmi les marchands anglais. La guerre terminée, Ormond y fixa sa résidence. Il envoya ses coureurs à Sierra-Leone et à Gorée, annonçant partout qu'on trouverait chez lui les plus amples cargaisons de noirs. La traite avait été si longtemps interrompue sur ce point, que les esclaves affluaient en effet de l'intérieur. Des navires de Gorée et de Sierra-Leone répondirent bientôt à l'invitation du Mongo. Ses magasins se remplirent de marchandises françaises, anglaises, américaines; les peaux, la cire, l'huile de palme, l'ivoire, l'or et les esclaves étaient les produits indigènes contre lesquels les Espagnols et les Portugais échangeaient à l'envi leurs doublons.

Un petit nombre d'années suffirent pour faire de John Ormond, non-seulement un très-riche marchand, mais un Mongo très-populaire parmi les grandes tribus de l'intérieur, les Foulahs et les Mandingos. Les chefs dont le territoire avoisinait la mer chatouillaient sa vanité du titre de roi, et connaissant ses goûts, se chargeaient de peupler son harem, comme la plus grande marque d'amitié et de courtoisie.

Dès que je fus appelé aux fonctions de premier commis ou de premier ministre de ce singulier roi, je compris tout de suite que je ferais bien non-seulement de me mettre au courant de ma besogne, mais de dresser un inventaire exact des propriétés que j'allais administrer. Les habitudes de paresse du Mongo prouvaient assez ou qu'il n'était pas dès le principe un homme d'affaires ou qu'il avait singulièrement dégénéré, sous l'influence énervante de la richesse et d'une vie molle et voluptueuse. Je commençai cet inventaire, et surveillant d'un œil vigilant les magasins, je ne permis plus à personne d'y entrer sans moi. L'inventaire achevé, soit dit en passant, il accusait un large déficit, le Mongo le reçut avec la plus grande insouciance, me priant de ne pas l'ennuyer à l'avenir avec des comptes. Le ton dont il me parla indiquait même une impatience mêlée de dépit qui me fit augurer assez mal de l'ensemble de ses affaires.

Je rentrais dans les magasins après cette mortifiante entrevue, lorsque je fus accosté par une vieille harpie, le cerbère du harem du Mongo. Elle me fit comprendre par signes qu'elle voulait la clé de l'armoire aux étoffes, et l'ayant obtenue, elle s'adjudgea immédiatement plusieurs brasses de cotonnade bleue. La vieille sorcière ne savait pas un mot d'anglais et je ne comprenais pas le dialecte sossou ; ce n'était pas le cas d'argumenter sur l'inconvenance de sa conduite ; mais prenant un crayon et un morceau de papier, je lui fis signe d'aller à l'avenir demander au Mongo un ordre écrit, quand elle voudrait quelque chose, et je la reconduisis jusqu'à la porte. Il n'en fallait pas plus pour allumer la colère de la gardienne du harem. Sa hideuse figure prit cet air de férocité diabolique que perd en majeure partie la race africaine en passant sur le nouveau continent. Sous le gouvernement de mes prédécesseurs, il paraît qu'on avait laissé à cette mégère la libre disposition de la clé. Je ne pouvais naturellement com-

prendre ce qu'elle disait, mais la violence de ses gestes, ses spasmes nerveux, ses yeux flamboyants, ses cris presque sauvages, son incroyable volubilité prouvaient assez l'excès de sa rage, qu'augmentaient encore mon sang-froid imperturbable et les baisers ironiques que je lui envoyais du bout des doigts.

A dîner, je crus devoir informer M. Ormond de la conduite de sa négresse ; mais accueillant cette communication avec le même rire insouciant que l'inventaire, il ne me répondit rien quant à la marche à suivre.

Dans la même soirée, je m'étendais à peine sur ma couche, repassant dans mon esprit les difficultés de ma position et regrettant presque de m'être décidé à rester en Afrique, lorsque mon domestique frappa doucement à la porte de la chambre et m'annonça que quelqu'un demandait à me parler, en y mettant une condition, celle qu'on éteindrait d'abord la lumière. J'étais dans un pays où l'on ne saurait trop prendre ses précautions. Avant de faire entrer, je m'assurai donc de la présence de mes pistolets. Il faisait, grâce à Dieu, un beau clair de lune. Après avoir entrebâillé la porte pour jeter un regard au dehors et rester maître d'ouvrir ou de ne pas ouvrir, j'aperçus une effigie de femme, enveloppée de la tête aux pieds, dans une pagne ou pièce de coton, le visage excepté. Je reconnus tout de suite la belle quarteronne que je faisais si bien valser au moment de l'apparition du Mongo. Elle dégagea ses deux mains des plis de sa longue et blanche enveloppe, posa l'une sur mon bras, porta l'autre sur ses lèvres, regarda d'un air inquiet derrière elle et se glissa dans mon appartement.

Cette pauvre fille, enfant d'une mère mulâtre et d'un père blanc, était née dans la colonie de Sierra-Leone, où elle avait appris à parler l'anglais avec une facilité rare parmi sa race. Son père, à ce qu'on assurait, venu en Afrique en qualité d'agent des missions anglaises, avait

abandonné cette profession pour le commerce beaucoup plus lucratif des esclaves. Après avoir fait fortune, il était parti pour l'Amérique, laissant pour tout souvenir à sa fille abandonnée le nom biblique d'Esther.

Je conduisis ma belle visiteuse à l'un des canapés de bois et la faisant asseoir près de moi, je lui demandai ce qui pouvait me procurer la faveur d'une pareille visite, à l'heure où je la croyais enfermée dans le harem. Mes soupçons étaient éveillés. Bien que novice encore en Afrique, je connaissais assez la sévère discipline maintenue dans les factoreries pour ne pas laisser mon imagination se prendre à l'idée d'un intrigue purement romanesque.

Les manières des quarteronnes, que la nuance de leur teint distingue faiblement de notre race, sont en général d'une grâce extrême. Esther, dont j'entendais le cœur battre, me demanda timidement pardon pour la manière dont elle venait me déranger; mais je m'étais fait, dit-elle, une ennemie si implacable de la gardienne du sérail, que malgré le danger auquel elle s'exposait elle-même, elle avait voulu m'avertir de me tenir sur mes gardes. « Si vous restez le teneur de livres du Mongo, » ajouta la belle quarteronne, « vous pourrez la contrarier tous les jours, mais défiez-vous d'elle. Ou vous serez forcé de quitter le pays, ou vous trouverez la nourriture de plus en plus malsaine à Bangalang. Ne mangez jamais ce qu'un Mandingo vous offre; prenez toujours vos repas à la table du Mongo, dont le cuisinier connaît tous les poisons, car elle ne se ferait aucun scrupule de se débarrasser de vous. Il lui faut la clé. »

Cela dit, Esther se leva pour me quitter en me priant de garder le silence sur sa visite et de croire que si elle n'était qu'une pauvre esclave, elle n'en savait pas moins apprécier la sincère bonté d'un blanc et s'exposer à tout pour le sauver d'un grand péril.

« J'aurais été en proie à la plus violente irritation, que ces douces paroles, mélodieusement murmurées à mon oreille, auraient suffi pour me calmer à l'instant. Pour la première fois depuis bien des années je sentais tomber sur mon cœur la fraîche rosée d'une sympathie féminine. Me blâmera-t-on d'avoir arrêté quelques instants Esther sur le seuil de mon logis, retenu sa petite main dans la mienne, contemplé les sveltes et gracieux contours de sa personne, sa chevelure plus noire que l'aile du corbeau, ses larges et humides prunelles au regard profond, et déposé enfin sur ses lèvres de corail, toujours au clair de la lune, un baiser plus plein de reconnaissance que de tout autre sentiment.

Aujourd'hui que le mormonisme essaie de greffer la théorie des « femmes célestes » sur la civilisation du XIX^e siècle, une sorte de polygamie patriarcale sur la monogamie chrétienne, il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler à la mémoire ces gynécées africains qui formaient un appendice si considérable de l'établissement des princes-marchands de la côte de Guinée. On aurait grand tort de s'imaginer que le voluptueux harem de la Turquie ou de l'Égypte s'y trouvât transplanté, avec ses hautes murailles et ses portes massives gardées par une troupe d'eunuques noirs. Le gynécée de Mongo John était un simple enclos formé par un groupe quadrangulaire de cassines bâties en cannes et en terre. L'entrée de la cour n'était surveillée que la nuit. Unga-Golah, la hargneuse haridelle qui s'était querellée avec moi, était chargée du maintien de la police et de la distribution des présents de son maître, distribution où son propre caprice entraînait pour le moins autant que la faveur du Mongo. Comme elle avait pris un grand pied sur lui en ce qui concernait le gouvernement de ses femmes, celles-ci la cajolaient et cherchaient à la gagner.

Dans son bel âge et sa grande prospérité, Mongo John,

solidement bâti, carré d'épaules, épais d'encolure, gouvernait lui-même et tranchait du sultan. Mais avec les années et les revers, sa vigueur morale et sa vigueur physique déclinèrent; les excès de boisson, l'emploi des stimulants hâtèrent cette décadence. A l'époque où je fis sa connaissance, sa physionomie et tout son extérieur portaient l'empreinte d'une vieillesse prématurée et de l'abus des plaisirs. Son harem n'était plus pour lui qu'une affaire de mode et d'amour-propre. Ses femmes mêmes le tournaient en ridicule et cherchaient ailleurs des distractions. Je sus plus tard par Esther que presque toutes avaient une intrigue amoureuse avec quelque beau de Bangaland et que leur cerbère se taisait et fermait les yeux, pour peu que les galants fussent généreux. Quant au Mongo, il n'y voyait goutte, dès qu'il avait caressé la bouteille.

On serait tenté de supposer que dans un sérail ainsi constitué et avec un pareil sultan, il n'y avait guère matière à jalousie, mais si l'on réfléchit qu'on ne trouverait pas aisément, même dans les pays les plus chrétiens, deux femmes qui ne se portent pas ombrage sous un rapport quelconque, on comprendra aisément les rivalités féminines dont l'établissement du Mongo était le théâtre. Les querelles éclataient surtout lorsque le seigneur et maître distribuait ses largesses, consistant en cotonnade, en grains de verroterie, en tabac, en pipes et en miroirs. La moindre préférence, la moindre inégalité dans la répartition, jetait la discorde parmi ces dames. Tout était bientôt en révolution. L'influence de Unga-Golah elle-même descendait au-dessous de zéro, et ses efforts violents pour reconquérir son autorité, ajoutant encore au tohu-bohu général, Bangalang devenait un véritable pandemonium.

Une de ces scènes de fureurs jalouses me revient en mémoire au moment où j'écris ces lignes. J'étais dans le magasin avec le Mongo, quand une des odalisques, qui

n'était attrayante ni par sa beauté, ni par sa jeunesse, ni par son parfum, entra soudain dans la salle, et s'avancant d'un air courroucé jusqu'à son maître, brisa à ses pieds un miroir allemand. Il lui en fallait un plus grand, disait-elle, car celui-là était d'un demi-pouce plus petit que celui donné aux autres femmes.

L'orgueil et l'insouciance du Mongo lui donnaient à jeun un certain sang-froid. Il ne se laissait pas alors émouvoir par des criaileries de ce genre. Aussi se borna-t-il à faire signe à la furibonde dame d'aller se plaindre ailleurs.

L'odalisque outragée était loin d'entendre de cette oreille. Rugissante comme une lionne à laquelle on aurait enlevé ses petits, elle déchira le mouchoir noué en turban autour de sa tête; une des manches de sa robe eut le même sort et bientôt l'autre. « Voilà ! » s'écriait-elle en déchirant sa garde-robe, « voilà ! » et elle lançait dans un coin une de ses pantoufles; « voilà ! » et la seconde pantoufle volait dans un autre coin. Bientôt aussi nue que Vénus sortant de l'onde, elle se mit à frapper sa tête laineuse, son front, ses joues, sa poitrine, ses bras et à demander à l'ingrat ce qui manquait à ses charmes pour qu'elle fût l'objet d'une si criante injustice, pour qu'on lui fit tort d'un demi-pouce sur la dimension d'un miroir !

Le Mongo persistait dans son silence; elle en appela à mon jugement; mais effarouché par cette scène et l'exhibition qui l'avait suivie, je décampai au plus vite, laissant mon patron se tirer d'affaire comme il pourrait.

Je me rappelle encore que quelques années plus tard, une malheureuse Ethiopienne jeta son enfant dans le feu parce que le père, un blanc, préférait l'enfant d'une autre femme. Je m'estimais fort heureux de n'être pas assujéti par ma situation à Bangaland et par le maintien de ma dignité, à un établissement matrimonial monté sur un pareil pied.

Les explosions de jalousie n'avaient pas toujours pour cause l'inégale distribution des présents du sultan. Les femmes du Mongo profitaient de son insouciance et de sa paresse pour entretenir des intrigues hors du harem, et parfois la préférence de ces dames tombait sur le même objet. Ce n'était plus pour un miroir qu'on se disputait, mais pour un galant. En pareil cas, la querelle se vidait d'ordinaire entre les rivales, et ces gladiateurs femelles se maltrahaient le plus possible sans que cela eût, en général, des suites graves. D'autres fois, les amants se faisaient les champions des belles, et la lutte entre ces Othellos prenait un caractère plus sérieux.

A l'heure marquée, ils arrivaient sur le terrain, accompagnés de ceux de leurs amis qui voulaient être témoins de leur victoire ou de leur défaite; chacun des combattants entraît dans l'arène armé d'un fouet de cuir de bœuf aux triples et minces lanières. On tirait au sort pour savoir celui qui recevrait la première flagellation. Le perdant prenait aussitôt la posture résignée d'un martyr et recevait le nombre de coups fixé. Puis venait le tour du bourreau qui, avec une égale constance, prêtait son dos à la loi du talion, et ces flagellants de nouvelle espèce alternaient ainsi jusqu'à ce que l'un d'eux déclarât qu'il en avait assez, ce qui était s'avouer vaincu, ou jusqu'à ce que les assistants décernassent eux-mêmes la victoire à celui qui avait traversé l'épreuve sans sourcilier. Le dos plus ou moins malade des deux champions était ensuite exhibé en témoignage de leur bravoure, et leurs dulcinées n'avaient naturellement pas de baume, d'onguent trop précieux pour guérir des blessures reçues pour elles.

CHAPITRE IX.

Ennuis de la saison pluvieuse. — Arrivée d'une caravane à la côte. — Inventaire de ce qu'elle amenait. — Almah de Bellah, fils de l'Ali-Mami de Foutah-Yallo. — Manière de traiter avec les caravanes. — Don royal d'une autruche. — Almah de Bellah entreprend de me convertir à l'islamisme. — Je m'engage à visiter le royaume de son père. — Échange d'un koran contre un fusil.

Mon goût naturel pour les affaires et mon dévouement systématique aux intérêts du Mongo, me rendirent bientôt familières les principales opérations du commerce du pays ; mais comme j'ignorais la langue indigène, Ormond qui entrait rarement dans les magasins, et ne s'entretenait pas volontiers d'objets sérieux, me munit d'un habile interprète, chargé surtout de m'aider dans les détails de l'échange des marchandises européennes contre le riz, l'ivoire, l'huile de palme et les approvisionnements nécessaires à la maison. Le Mongo ne se réservait que l'achat des esclaves et de l'or, me croyant encore trop novice pour me confier une responsabilité si délicate. Quelle lugubre lenteur mettaient à couler les jours et les nuits de la saison pluvieuse ! A la ville comme à la campagne, à terre comme en mer, la pluie est assez désagréable en soi pour attrister ceux-là même dont l'activité intellectuelle est stimulée, ou au moins distraite par la multiplicité des relations et des occupations de la vie civilisée ; mais comment peindre l'insupportable lassitude, l'abattement, le dégoût de toutes choses où languit le résident africain, lorsqu'étendu sur son canapé de bois couvert d'une natte, il écoute l'incessant déluge qui durant des jours, des semaines, des mois, tombe de son toit souvent délabré ?

Enfin la saison des pluies se passa, et fit place à la saison sèche. C'était l'époque de l'arrivée des caravanes de

l'intérieur. Nous ne fûmes donc pas surpris quand nos coureurs nous apportèrent la nouvelle qu'Almah de Bellah, fils d'un célèbre chef Foulah, s'apprêtait à visiter le Rio-Pongo avec une imposante suite et un nombreux assortiment de marchandises.

Les seuls moyens de communication qui existent encore avec l'intérieur de l'Afrique sont les rivières pour des distances généralement trop courtes et les sentiers ou «trails» qui conduisent à travers d'épaisses forêts et des collines plus ou moins élevées, aux diverses villes ou grands villages, dont cette terre féconde est semée. Jusqu'ici les disciples de Stephenson et de M^c Adam, n'ont pas songé à l'Afrique. Les routes ferrées n'y sont pas moins inconnues que les chemins de fer. Lorsque les trafiquants de la côte occidentale apprennent qu'une caravane s'achemine vers eux, ils font tous les préparatifs convenables pour la réception des chefs; ils envoient à leur rencontre des messagers chargés de les féliciter et de leur faire des présents de tabac et de poudre. Ces messagers, assez bien désignés en anglais par le sobriquet de «barkers» aboyeurs, ont généralement la faconde voulue pour un pareil métier et la conscience large. Ils font le plus pompeux éloge de leurs patrons, amplifient leurs ressources, et centuplent l'importance de leurs affaires. Sous plus d'un rapport ils en remontreraient aux charlatans des pays civilisés, ce qui n'est pas peu dire.

Quelques jours après le départ de nos «barkers», des détonations d'armes à feu nous apprirent qu'ils avaient réussi dans leur mission, et qu'ils remorquaient la caravane. On se hâta de répondre à ce joyeux signal en tirant le canon, notre unique canon, et après une demi-heure environ de saluts répétés, Almah de Bellah et sa troupe firent leur apparition à travers la fumée. Ils étaient précédés de chanteurs qui célébraient à haute voix les louanges du jeune chef. Derrière lui marchaient les principaux

marchands et leurs esclaves, chargés de divers produits et suivis de quarante nègres captifs, et solidement garrottés.

Après ces nègres venaient soixante jeunes bœufs, un grand troupeau de moutons et de chèvres et les femmes de la caravane. Une autruche au pas majestueux fermait la marche de la procession.

Jamais je n'avais vu un pareil assemblage de bêtes et de gens. Au premier aspect j'aurais pu prendre l'avant-garde au moins pour une troupe d'orangs-outangs en campagne.

Ormond, qui, lorsqu'il s'en donnait la peine, était un des plus habiles trafiquants de la côte d'Afrique, reçut les étrangers avec le cérémonial usité en pareil cas. Il attendit Almah de Bellah et son état-major, composé des principaux marchands, sur la piazza de sa maison de réception, édifice qui ne laissait pas d'être imposant pour le pays. Il avait cent cinquante pieds de façade et il était à l'épreuve du feu; on y renfermait les plus précieuses marchandises. Chacun des nouveaux arrivées, présenté à son tour au Mongo, lui serra la main et fit claquer ses doigts en son honneur. Le moindre colporteur tenant à saluer l'homme blanc dans l'espoir que cela lui porterait bonheur, la présentation dura une demi-heure au moins.

D'après la coutume, dès que les compliments furent terminés, on déposa les marchandises de la caravane dans nos magasins, pour leur protection, d'abord, et ensuite pour nous mettre à même d'apprécier leur valeur et d'y proportionner l'accueil fait aux propriétaires. Cette précaution, peu polie, est en revanche très-bonne à prendre, car beaucoup de marchands de l'intérieur sont tous disposés à déclarer, pour l'or au moins et l'ivoire, une valeur fort au-dessus de la valeur réelle, afin d'obtenir un présent plus considérable. Les peuples les plus sauvages

ont par instinct les rubriques de nos plus roués marchands.

Après l'emmagasinement des marchandises, on donna aux nouveaux arrivés deux bœufs gras et une abondante provision de riz.

Les chefs de la caravane furent logés chez les principaux habitants; on laissa la populace se construire des huttes temporaires dans le voisinage. Quant à Almah de Bellah, rigoureux observateur de la loi mulsumane, qui était accompagné de deux de ses femmes, on avait préparé pour lui deux jolies maisons garnies de nattes neuves et élégantes (1).

Tant que les marchandises apportées par les caravanes ne sont pas payées, l'usage veut que leurs propriétaires restent à la charge des factoreries; or, c'est une fort lourde charge. Comme il nous tardait de nous en débarrasser, nous fîmes publier un matin que le moment de traiter était venu. Almah de Bellah, les principaux marchands de la caravane et le Mongo entrèrent immédiatement en né-

(1) Plus d'un lecteur pouvant être curieux de savoir la nature du commerce qui se fait sur cette côte et que l'on croit à tort consister exclusivement en esclaves, je donnerai mon inventaire des marchandises de la caravane et de leur valeur, au moment où elles furent confiées à ma surveillance. La caravane elle-même se composait de sept cents personnes; il y avait fort peu de femmes. Voici ce qu'elle avait apporté ou amené :

3,500 peaux évaluées à.	4,750 dollars.
19 grandes dents d'ivoire de choix.	1,560
Or.	2,500
600 livres de petit ivoire.	320
15 tonneaux de riz.	600
40 esclaves.	1,600
36 bœufs.	360
Moutons, chèvres, beurre, légumes.	400
90 livres de cire d'abeilles.	95

Valeur totale des marchandises de la caravane. 8,885 dollars.

gociations, et avant la chute du jour, on avait fixé la nature des présents, le prix des marchandises, et le tant pour cent à payer comme taxe indigène. Un accommodement préliminaire avec les chefs de la caravane est toujours indispensable, car il serait impossible sans leur intervention d'assouvir les avidités subalternes.

Tous les matins au point du jour, un crieur parcourait la factorerie annonçant la nature spéciale du trafic qui se ferait ce jour-là. Un jour c'étaient les peaux ; un autre jour le riz ; un troisième le bétail. Quand on eut traité de toutes ces marchandises, on fixa un jour spécial pour l'échange de l'or, de l'ivoire et des esclaves, et à l'heure convenue, Ormond, Almah de Bellah et moi-même, nous fermâmes les portes du magasin et nous trafiquâmes par une croisée, nos courtiers distribuant les marchandises que nous donnions en échange aux Africains, et se servant au besoin du fouet pour maintenir l'ordre, et faire taire les clameurs trop bruyantes. Almah de Bellah prétendait n'assister au mesurément des étoffes, de la poudre et du tabac, que pour veiller à ce que ses compatriotes eussent bien leur compte ; mais en réalité il avait surtout l'œil à l'exacte perception du tant pour cent qui lui était octroyé, en retour de la protection dont il avait couvert les marchands et leurs marchandises, durant le trajet jusqu'à la côte (4).

(4) Nous réalisions de fort beaux bénéfices sur l'ensemble de l'opération ; on en peut juger par les prix d'achat. Le riz nous coûtait un cent la livre ; les peaux dix-huit ou vingt cents ; un bœuf vingt ou trente livres de tabac ; les moutons, les chèvres et les cochons deux livres de tabac, ou une aune de cotonnade commune. Le meilleur ivoire était acheté à raison d'un dollar la livre ; les qualités inférieures ne se payaient que la moitié de ce prix. En somme nos bénéfices s'élevaient au moins à cent cinquante pour cent. Comme l'or s'échange contre les meilleures étoffes et comme on le paie à raison de seize dollars l'once, nous n'avions que soixante-dix pour cent sur cet article. Les esclaves nous étaient livrés à raison de cent bars chacun. Le bar est une monnaie de convention éva-

Le marché finit par se débarrasser de vendeurs et de marchandises. Il ne restait plus que l'autruche ; elle fut offerte au Mongo comme un présent royal de l'Ali-Mami, le vénérable père d'Almah de Bellah. L'oiseau était un simple don du cœur. Seulement on laissa à entendre au Mongo que le digne Aly avait besoin de quelques bons fusils dont son fils pourrait se charger au retour. Vingt de ces instruments de guerre furent aussitôt transportés chez Almah de Bellah. A ce prix, l'autruche était un peu chère. Chacun des marchands s'attendait à recevoir une « bagna » ou gratification de l'une ou l'autre espèce, comme preuve de bon vouloir et dans la proportion de ce qu'il avait vendu. Nous nous hâtâmes de complaire aux usages du pays pour délivrer le plus tôt possible Bangalang de ses hôtes. Dès qu'ils eurent ce qu'ils voulaient, ils décampèrent rapidement. Bientôt Almah de Bellah, ses femmes et sa suite particulière furent tout ce qui resta de sept cents Foulahs.

Almah de Bellah offrait un assez bel échantillon de ce qu'on pourrait appeler la jeune Afrique, quoiqu'il ne faille guère le classer parmi les progressistes révolutionnaires du siècle. Au physique, il était grand de taille, gracieux, imposant. Fils cadet d'un chef d'une certaine importance,

luée sur la côte à un demi-dollar, mais il a aussi pour équivalent une livre et demie de tabac, une aune de cotonnade commune, ou une livre de poudre. Un fusil ordinaire vaut douze bars. Lorsqu'on achète donc un esclave cent cinquante livres de tabac, on ne le paie en réalité que dix-huit dollars, et quand on donne cent livres de poudre, vingt dollars. Nos fusils anglais ne nous coûtaient que trois dollars pièce ; mais rarement nous achetions des nègres avec ce seul article. Si les femmes offertes en vente avaient plus de vingt-cinq ans, nous déduisions vingt pour cent du prix. Lorsqu'elles étaient bien bâties et donnaient des espérances de progéniture, on les payait autant qu'un homme bien constitué. On évaluait le même prix les jeunes gens au-dessus de quatre pieds quatre pouces ; mais on ne venait guère vendre d'enfants aux factoreries, quoique ce fût un commerce avantageux quand on le faisait avec les villes indigènes.

l'Ali-Mami ou roi de Foutah-Yallo, il s'était trouvé dès son enfance exempt des travaux manuels, qui dans ces climats, effacent bientôt toute originalité intellectuelle. Sa physionomie appartenait à un type très-supérieur aux types ordinaires de l'Afrique. Il avait le front large et élevé, le nez droit; ses lèvres n'avaient point l'épaisseur qui donne à ses compatriotes une expression de sensualité grossière et repoussante. Ses manières envers les étrangers étaient pleines d'une élégance et d'une courtoisie remarquables, mais pour la plèbe de la côte, pour ses inférieurs, il avait le ton dur et despotique, l'humeur impérieuse, trop commune parmi les indigènes.

Pour la première fois son père lui accordait le privilège envié de conduire une caravane à la côte, en l'honneur de son avènement à l'âge de discrétion, « vingt saisons pluvieuses. » Ce privilège toutefois n'était pas concédé sans l'arrière-pensée du profit à tirer de l'entreprise, car l'Ali-Mami ne laissait jamais partir ni son fils aîné, ni l'un de ses parents pour une expédition semblable, sans la promesse formelle du partage des bénéfices.

La formation d'une caravane, quand le roi l'a autorisée, est une œuvre qui exige du temps et de l'habileté.

A l'expiration de la saison pluvieuse, le chef privilégié part avec plein pouvoir de vie et de mort sur ceux qui le suivent ou le suivront; il va camper sur un des sentiers les plus fréquentés qui conduisent à la mer, tandis qu'il envoie de petites bandes de ses hommes les plus résolus sur les *trails* du voisinage, pour bloquer les autres chemins de la côte. Ce blocus est rigoureusement maintenu, durant un mois et plus s'il est nécessaire, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant de marchands se prennent au piège et composent une caravane assez nombreuse pour donner à son chef du relief et du bénéfice. Sans perdre de vue le but principal, on met à profit l'occasion pour lever les tributs en retard chez les petites peuplades récal-

citantes, pour arrêter les malfaiteurs et les débiteurs en fuite. Les biens meubles que l'on peut saisir en la possession de ces derniers sont mis sous le séquestre pour payer les créanciers, mais si leur valeur n'est pas égale à la dette, le débiteur est vendu comme esclave, lorsqu'il est païen; il en est quitte pour une bastonnade, s'il peut prouver son orthodoxie mahométane.

Les petits marchands de l'intérieur cherchent naturellement à échapper à cette presse d'un nouveau genre. Non-seulement elle les soumet pour toute la route à un vasselage despotique, mais elle les détourne souvent du point de la côte où ils veulent aller et les force à traiter avec d'autres factoreries. Les délais mis au départ, jusqu'à ce que la caravane se complète au gré du chef, leur font d'un autre côté consommer leurs provisions et diminuent d'autant leurs faibles profits. Pour tout ce qui concerne les droits de transit et de suzeraineté, les nègres d'Afrique en sont encore au moyen âge.

Pendant le séjour prolongé d'Almah de Bellah à Bangalang, je lui rendais visite tous les jours, et j'écoutais volontiers son intéressant babil que me traduisait un interprète. Souvent je lui racontais en retour les aventures de ma vie maritime. Elles semblaient avoir un charme tout particulier pour cet enfant des déserts africains, qui voyait l'Océan pour la première fois. Entre autres choses j'essayai de le convaincre de la rondeur de la terre; mais il souriait toujours d'un air d'incrédulité, et résumait la discussion en me défiant de lui prouver cela par le Koran. A ces désaccords d'opinion près, il avait pour moi toute l'estime due à un grand voyageur et à un homme qui avait lu beaucoup de livres; mais après avoir médité, comme lui, Almah de Bellah, tous les textes de Mahomet, on ne se laissait pas prendre aux fantaisies de l'imagination humaine. Si la terre était ronde, pourquoi le prophète ne l'avait-il pas dit? Almah de Bellah entreprit de

faire luire à mes yeux la lumière du Koran ; il m'exposa dans plusieurs longs discours la doctrine de Mahomet toute entière, et comme je lui prêtais une oreille attentive et polie, il finit par se persuader qu'il m'avait converti.

Cette apparente victoire redoubla son zèle et augmenta l'intimité de nos rapports. Souvent il me rendait mes visites du soir et venait même me trouver au magasin aux heures d'affaires, afin de multiplier les conférences. Pour me débarrasser de lui à ces heures-là, je lui dis un jour que j'étais parfaitement éclairé, prêt à suivre la loi du prophète et à entrer dans le bercail, à une seule condition, celle d'être exempt d'un certain préliminaire du baptême.

Almah de Bellah prit la plaisanterie du bon côté, et rit d'autant meilleur cœur, qu'il me crut décidé à me faire musulman, si l'on me dispensait de la formalité en question. En attendant il me donna par écrit une de ses prières arabes favorites, et me recommanda, comme guide spirituel, d'apprendre cette prière par cœur, afin de l'avoir toujours à ma disposition. Un ou deux jours après, m'examinant sur le rituel et me trouvant en défaut, dès la première sentence, il me reprocha pathétiquement ma négligence, et m'exhorta au repentir, à la grande édification de notre interprète qui n'était, lui, ni chrétien ni musulman.

Mais la visite du jeune chef, dont la traite avait été le début, et qui aboutissait à la conversion des infidèles, tirait à sa fin. Almah de Bellah commençait ses préparatifs de retour. A mesure que le jour du départ approchait, je pouvais de plus en plus me convaincre que ma plaisanterie avait été prise au sérieux par le jeune Foulah, et qu'il comptait faire de moi un renégat du christianisme. Au dernier moment, et à l'improviste, il produisit le saint livre, et me requit de sceller notre amitié par le serment de n'abandonner jamais ma foi nouvelle. J'élu dai le

piège avec une certaine adresse, en lui disant que mahométan futur, grâce à lui, je voulais acquérir une connaissance plus profonde encore du Koran, avant de prêter un serment aussi solennel.

Sur les quarante esclaves amenés par la caravane, le Mongo en avait rejeté huit. Après quelque altercation, Almah de Bellah consentit à en reprendre sept; mais il insista pour l'embarquement du huitième qu'il ne pouvait, disait-il, ni tuer, ni reconduire à Foutah-Yallo.

J'étais curieux de connaître le crime qu'avait commis le vieux nègre, car il était vieux; crime assez odieux pour nécessiter son perpétuel exil, sans entraîner pourtant la peine capitale. Almah de Bellah m'apprit que le misérable avait tué son propre fils. Comme il n'y avait pas de châtement prévu par le Koran pour un pareil crime, les juges indigènes l'avaient condamné à être vendu comme esclave aux chrétiens, pénalité qui leur semblait pire que la mort.

La vente des nègres de la caravane m'avait fait connaître un autre trait singulier des lois africaines. Je remarquai une couple de femmes qui avaient la corde au cou, tandis qu'on laissait une entière liberté de mouvements aux autres esclaves de leur sexe. Ces femmes, au dire du jeune chef, auraient été brûlées comme sorcières dans le royaume de son père, si l'Ali-Mami, à court de poudre, n'avait réfléchi que leur vente aux chrétiens lui serait beaucoup plus profitable que leur mort.

Ce manque de poudre était confirmé par tous les marchands de la caravane. Ils lui attribuaient le petit nombre d'esclaves amenés à la factorerie. Le jeune chef promit que les choses iraient mieux à l'avenir, et que les barracous du Mongo se rempliraient du produit de leurs victoires. A l'approche de la saison pluvieuse, l'Ali-Mami, son père, avait dessein de faire la guerre à diverses petites tribus, dont la vente lui permettrait de remplacer les

troupeaux de bétail qu'une épidémie soudaine avait enlevés deux années auparavant.

Le jeune chef m'apprit encore que les juges mahométans de son pays ne condamnaient jamais à l'esclavage les gens de leur profession de foi. En revanche, ils ne manquaient jamais l'occasion d'appliquer cette pénalité aux Africains restés dans les ténèbres du paganisme. Le moindre délit pour ces malheureux devenait un crime capital, et l'on convertissait la peine de mort en celle de l'esclavage, peine plus lucrative, pour ceux qui l'appliquaient. Il n'était pas difficile, toujours au dire d'Almah de Bellah, pour un pays de vrais croyants, d'acquérir une multitude d'esclaves. Ils détestaient bien l'institution de l'esclavage dans leur caste et leur profession de foi, mais elle leur semblait parfaitement légitime appliquée aux non-orthodoxes. Le Koran n'ordonnait-il pas de soumettre le monde au joug de la vraie foi, et n'était-ce pas obéir encore au précepte du prophète que de se servir de la cupidité des blancs pour châtier par l'esclavage les incrédules obstinés ? Mon désir de m'instruire m'engagea alors à lui demander si les guerres saintes, ordonnées par le Koran, n'étaient pas un peu stimulées de nos jours par les bénéfices qu'on en retirait, et si le puissant chef de Foutah-Yallo s'amuserait à prendre d'assaut un village cafre, c'est-à-dire païen, sans l'espoir du butin à faire en esclaves.

Almah de Bellah garda un moment le silence ; puis l'expression habituellement grave de ses traits fit place à un sourire ironique, et il me dit qu'en résumé les mahométans n'étaient pas pires que les chrétiens. Si les élus blancs du ciel, qui savaient fabriquer la poudre et les fusils, ne tentaient pas les noirs par cet appât, le commandement d'Allah ne recevrait pas tant d'extension.

Plus d'une fois j'avais remarqué dans les conversations du jeune prince nègre un fond d'esprit satirique sans

méchanceté. D'après la coutume de son pays, nous échangeâmes nos noms en nous quittant; et, tandis qu'il glissait dans ma poche un exemplaire maintes fois feuilleté du Koran, je jetais sur ses épaules un fusil à deux coups. Nous marchâmes à côté l'un de l'autre durant deux milles environ à travers la forêt, et, après avoir fait claquer nos doigts en signe d'adieu, je lui promis la main sur le cœur qu'à la prochaine saison des sécheresses je rendrais visite à son vénérable père, l'Ali-Mami, dans son royaume de Foutah-Yallo.

CHAPITRE X.

Achat des esclaves dans les factoreries. — Maquignonnage africain. — La poudre à fusil et le jus de citron. — Je deviens le factotum du Mongo. — Réconciliation avec Unga-Golah. — Esther, la belle quarteronne. — La fièvre africaine. — Ma garde-malade. — Les médecins et les sorciers. — Les ventouses scarifiées et les sudorifiques. — Hydrothérapie. — Je trouve un ami. — M. Edward-Joseph. — Je quitte le Mongo.

J'observais de près Mongo John, lorsqu'il achetait des esclaves. A mesure qu'on lui présentait un noir de l'un ou de l'autre sexe, il l'examinait de la tête aux pieds, et s'assurait par une minutieuse inspection anatomique de la santé de l'individu. La bouche était surtout regardée de très-près comme celle des chevaux par les maquignons. Une dent de moins pouvait amener une réduction dans le prix. Les yeux, la voix, les poumons, les doigts des mains et des pieds n'étaient pas oubliés dans la revue générale, et lorsqu'un nègre avait passé par les mains du Mongo, sans être l'objet d'aucune censure, la meilleure

compagnie d'assurance sur la vie aurait pu l'accepter les yeux fermés pour un de ses clients.

Un jour, à mon grand étonnement, je vis un noir d'une constitution très-robuste en apparence refusé par le Mongo, comme n'étant bon à rien. Ses muscles bien fournis, sa peau lisse et luisante annonçaient pour mon œil inexpérimenté la meilleure santé, mais j'appris qu'on l'avait drogué pour le marché, et qu'une décoction de poudre et de jus de citron avait communiqué à sa peau, par la transpiration, le lustre voulu. Le Mongo me fit observer à cette occasion que les marchands d'esclaves de la côte d'Afrique n'étaient pas moins rusés que les maquignons des pays les plus chrétiens. Il me dit de tâter le pouls du nègre, et, à la rapidité fiévreuse des pulsations, je vis tout de suite qu'il était malade. Peu de jours après, le pauvre diable, frappé de paralysie et abandonné par celui qui l'avait amené, gisait dans la hutte d'un nègre libre de Bangalang qui lui avait donné asile.

Dès qu'un esclave devient inutile à son maître dans l'intérieur du pays ou que sa constitution donne des signes de décadance, on se hâte de le vendre aux coureurs ou courtiers. Ceux-ci appellent à leur aide un empirique indigène, qui, au moyen de certains secrets, remet la marchandise à neuf au point de tromper aisément les novices ; mais les marchands experts reconnaissent bientôt la supercherie à l'œil jaune, à la langue enflée, à la peau brûlante du nègre ou de la négresse en vente.

Après quelques leçons de ce genre, le Mongo me crut suffisamment au courant pour me confier la direction entière de son commerce, ce qui lui permit de se livrer plus à son aise à sa passion croissante pour les liqueurs fortes. Sa vanité cependant était trop agréablement chatouillée par le titre de « roi » qu'on lui donnait dans les alentours pour ne pas présider les « palavers » ou

espèces d'assises tenues par les résidents de la côte. Ses décisions, il faut le dire, ne manquaient jamais de bon sens et d'impartialité.

Après trois mois de séjour et d'occupations multiples à Bangalang et dans son voisinage, je compris assez la langue pour me passer de mon interprète. C'était l'un des agents confidentiels du Mongo. En me quittant pour entreprendre un long voyage, il me conseilla de faire ma paix avec Unga-Golah, le cerbère du harem, car elle soupçonnait, disait-il, mes relations avec Esther et ne manquerait pas de la dénoncer au Mongo, si je n'achetais son silence.

Depuis la nuit où la belle quarteronne était venue m'avertir de me garder du poison, j'avais trouvé moyen de la revoir, et nos entrevues étaient la seule distraction de ma solitude. Au milieu des passions brutales et sauvages qui s'agitaient autour de moi à Bangalang, Esther était le seul anneau qui me rattachât à l'humanité et à la civilisation lointaine, dont elle était en partie la fille, par son père le missionnaire anglais.

Depuis mon arrivée sur la côte, mon esprit n'était plus excité par l'attrait d'une vie d'aventures et l'ardeur de m'enrichir ne m'absorba jamais tout entier. Durant bien des nuits d'insomnie, mon âme se détournait avec dégoût des brutes égoïstes au milieu desquelles je vivais, pour s'élancer vers mon pays natal. Je ne pouvais accuser la destinée, car de mon plein gré j'étais venu sur la côte d'Afrique; de mon plein gré, j'y étais resté. Esther, la pauvre paria, devint ma petite et unique étoile. De peur de la voir s'éteindre à son tour, je me hâtai de désarmer Unga-Golah. La vieille furie était femme; elle était coquette; un collier de brillant corail nous rendit les meilleurs amis du monde.

Quelques mois déjà passés en Afrique sans maladie, malgré mon habitude de sortir la nuit et de me baigner

dans la rivière durant la chaleur du jour, m'avaient fait croire que j'étais à l'abri de la malaria; mais de violentes douleurs de reins, accompagnées d'étourdissements, m'avertirent que la fièvre africaine avait jeté son grappin sur moi. Le second jour, je tombai dans le délire. Le Mongo vint me voir; mais je ne le reconnus pas, et je continuai d'appeler Esther en prodiguant à la belle quateronne absente toutes les expressions de tendresse. Cette invocation imprévue n'excita pas moins la surprise que la jalousie du Mongo. Il accabla, à ce que j'appris plus tard, la gardienne du sérail d'un torrent d'injures, mais Unga-Golah ne trahit pas notre secret. Le collier de corail avait scellé ses lèvres; lorsqu'elle se décida à les ouvrir, ce fut, avec l'adresse particulière à son sexe en général, et portée à sa plus haute puissance par les femmes de sa couleur, pour fabriquer une histoire qui calma le Mongo et ajouta un nouveau lustre à la vertu d'Esther.

Le vieillard crédule, trouvant Unga-Golah si bien disposée pour son vigilant commis, ne crut pouvoir mieux faire que de lui confier en mon absence et de mon consentement la clé des magasins. Pour me témoigner sa gratitude, elle ménagea si bien les choses qu'Esther devint ma véritable garde-malade.

La fièvre et le délire continuant, un médecin indigène d'un grand renom fut appelé. Il ordonna de me ventouser à la mode africaine, c'est-à-dire de me scarifier le dos et l'estomac avec un fer chaud et d'appliquer des feuilles de plantain sur les blessures. L'opération ralentit mon pouls durant quelques heures, mais la fièvre revint avec une nouvelle violence. Il fallut ouvrir les yeux au Mongo sur l'imminent danger où il était de perdre un excellent commis. Au lieu d'accourir lui-même, le Mongo se contenta d'envoyer un jeune homme, nommé Joseph-Edward, qui, autrefois employé par lui, s'était établi pour son propre compte.

Joseph, je lui donnerai désormais ce nom familier, se conduisit en bon Samaritain. Dès qu'il osa me faire transporter, il me prit chez lui, dans son établissement à Kambie, et il appela un autre médecin, sorcier mandingo, auquel il avait foi. Mais tous les charmes, tous les fétiches ne servirent à rien ; je restai dans un état complet de prostration et d'apparente insensibilité jusqu'au lendemain matin. Au point du jour, ma fidèle Esther apparut de nouveau à mon chevet, et, cette fois, elle insista pour qu'on mît à l'épreuve sa propre panacée, sous la forme d'une vieille femme en cheveux blancs, réputée la plus grande sorcière de la côte. Un esclave payé d'avance était le prix mis à ma guérison, d'ailleurs infaillible.

Je fis ce qu'Esther voulait. Il n'y avait pas de temps à perdre. Une petite et basse hutte en boue fut chauffée à un degré intense et jonchée de feuilles mouillées de citronnier, sur lesquelles on étendit un drap pour me servir de couche. Dès que tout fut prêt, on me porta dans la hutte, où je pris un véritable bain de vapeur, tandis que mon conseil médical m'administrait une demi-douzaine de verres d'un jus verdâtre extrait de diverses herbes. La même opération fut répétée cinq jours consécutifs, et à leur expiration, la fièvre s'en était allée. En revanche, ma convalescence fut lente. Durant bien des jours, j'errai çà et là, spectre impuissant, chancelant, frissonnant, affligé, en outre, d'un vorace appétit. A la fin, un médecin français rétablit complètement ma santé en me faisant prendre des bains froids dans les crises mêmes de la fièvre nouvelle qui me minait.

Après mon rétablissement, Mongo John désira me voir reprendre mon emploi chez lui ; mais, durant ma maladie, Unga-Golah, à ce que j'appris par Esther, avait si bien profité de la clé, que je devais m'attendre à trouver dans les magasins un terrible déficit, dont elle ne man-

querait pas de rejeter la responsabilité sur moi, si jamais elle me redevenait hostile. Il me parut plus prudent de décliner mes anciennes fonctions et de prier le Mongo, de l'égoïsme duquel j'étais d'ailleurs fondé à me plaindre, de récompenser, comme il le jugerait juste et convenable, mes services passés. L'indolent personnage ne voulut pas entendre de cette oreille, et nous nous séparâmes avec froideur. Force me fut de chercher ailleurs fortune.

Dans les colonies lointaines et les grands établissements des nations européennes aux Indes-Occidentales et en Afrique, un étranger trouve généralement une hospitalité bienveillante. Je n'hésitai pas à retourner chez Joseph, qui, commis d'Ormond avant moi, avait eu aussi à se plaindre des pillages de la matrone.

Joseph, à ce que j'avais entendu dire, était né sur le continent et venu à Sierra-Leone avec le gouverneur Turner. A la mort ou au départ de cet officier, ma mémoire est en défaut sur ce point, le jeune aventurier resta dans la colonie, où il remplit quelque temps les fonctions de maître de port. Sa première visite au Rio-Pongo eut lieu plus tard en qualité de subrécargue d'un petit navire caboteur chargé de marchandises de prix. Joseph réussit à les placer ; il fut moins heureux quand il s'agit d'en recevoir la valeur. Peut-être eut-il tort comme subrécargue ; mais il n'osa faire face à ses créanciers avec une balance de compte en souffrance, et, renonçant pour jamais à Sierra-Leone, il entra au service du Mongo.

Après une année d'exercice dans ses nouvelles fonctions, se croyant assez au fait du commerce et de la langue, il écrivit à ses créanciers de Sierra-Leone pour leur dire qu'il ne doutait pas d'être promptement en mesure de les payer intégralement, s'ils voulaient lui avancer le petit capital nécessaire pour établir une factorerie indépendante. La proposition fut acceptée par un opulent

israélite, et bientôt Edward-Joseph prit rang parmi les trafiquants heureux du Rio-Pongo.

Comme je n'avais rien de mieux à faire que de soigner ma santé et de me distraire en bavardant, j'appris bientôt à fond la langue indigène. Le sosou est un dialecte du Mandingo. Les mots qui finissent presque tous par des voyelles le rendent aussi coulant, aussi doux, aussi musical que l'italien. Je finis par le parler avec la même facilité que ma langue maternelle.

CHAPITRE XI.

1827. — Époque importante dans ma vie. — Ma première consignation. — La *Fortuna*. — Une cargaison de cigares à échanger contre une cargaison de noirs. — Comment je m'en tire. — Débours, rentrées et bénéfices d'une seule expédition. — Détails sur l'embarquement et le traitement des esclaves à bord des négriers. — Régime, hygiène et ventilation. — Musique et danses. Considérations générales sur la traite. — Effets du traité de l'Angleterre avec l'Espagne pour son abolition.

Le quinze mars 1827 fait époque dans ma vie. Quelques semaines encore d'indolence et je me serais vu contraint de retourner en Europe ou en Amérique; ce jour-là en décida autrement: il fixa ma résidence en Afrique, et la traite des noirs devint mon métier définitif.

Au lever de l'aube, un navire descendit la rade. A mesure qu'il approchait de la côte, les initiés le reconnurent aisément pour un négrier espagnol; mais quel fut l'étonnement des magnats de la rivière lorsque le capitaine, descendu à terre, me consigna la cargaison.

La *Fortuna*, dont le principal propriétaire était mon

vieil ami de Regla, le signor Carlo, le marchand de pâtes italiennes, qui, comme on l'a vu, était aussi un marchand de chair humaine, succédait à l'*Aerostatico*, qu'il surpassait en tonnage et sous tous les rapports. Le capitaine était chargé de me payer mes appointements complets pour mon premier voyage et de me remettre en outre une bourse de trente doublons, en témoignage de la satisfaction des armateurs pour la manière dont j'avais défendu leur propriété durant la terrible nuit de notre arrivée. La *Fortuna* était confiée à mes soins ; je devais, en échange de deux cent mille cigares et de cinq cents onces d'or mexicain, lui procurer une cargaison assortie d'esclaves, sur laquelle on m'allouait dix pour cent de commission. On me promettait, en outre, le commandement d'un navire dès qu'il me plairait de quitter la côte d'Afrique.

Élevé à l'improviste à la dignité de facteur et n'ayant encore ni factorerie, ni baraques à esclaves ou « barracouns, » je crus ne pouvoir mieux faire que de convoquer tous mes confrères du Rio-Pongo à bord du schooner pour leur offrir de leur partager la cargaison, s'ils voulaient s'engager à me fournir dans les trente jours le nombre d'esclaves demandé. La promptitude de l'opération importait tellement aux armateurs que je consentais à donner cinquante dollars pour chaque esclave bien conditionné.

Après quelques discussions, mon offre fut acceptée et la cargaison divisée entre les résidents. Toutefois, ils refusèrent de prendre les cigares, insistant pour que la valeur leur en fût comptée en or.

Cette opération était un début pour moi ; je ne savais comment convertir mes inutiles cigares en bons doublons. Dans mon embarras j'eus recours à Joseph. Jusqu'ici ce dernier n'avait fait que le commerce des produits du pays, mais, ne pouvant résister à l'appât de l'or, il venait de s'engager à fournir sa part d'esclaves. Dès que je lui

expliquai la difficulté, il me proposa d'envoyer les « purs havanes » à son correspondant hébreu de Sierra-Leone où il serait très-aisé, il n'en doutait pas, de les échanger contre des marchandises de Manchester.

Le soir même un canot fut dépêché à la colonie anglaise avec les cigares, et, dix jours après, l'actif israélite apparaissait lui-même dans le Rio-Pongo avec un cutter chargé jusqu'au pont de marchandises de fabrication anglaise. La rumeur de l'arrivée des cinq cents doublons troublait son sommeil à Sierra-Leone. Tant d'or ne pouvait languir dans les mains des indigènes, lorsque Birmingham et Manchester étaient si dignement représentés dans la colonie. En conséquence, il côtoyait les brisans le plus rapidement possible pour me donner un bénéfice de quatre dollars le mille sur les cigares et prendre sa part dans le partage des doublons. Par cet heureux concours, je me trouvai à même de payer la balance du prix des esclaves et de liquider les dépenses du schooner pendant son séjour dans la rivière. Je fus d'autant plus joyeux et plus fier de ce résultat que l'envoi des cigares était, à ce que j'appris ensuite, un tour qu'avait voulu me jouer le capitaine de l'*Aerostatico*, aux dépens des armateurs, en apprenant que la *Fortuna* allait m'être consignée.

Au jour marqué, le schooner mit à la voile, emportant dans sa coque deux cent vingt êtres humains. Trois mois plus tard, je reçus l'avis qu'il en était débarqué deux cent dix-sept, sains et saufs, dans la baie de Matanzas et que leur vente avait donné sur l'ensemble du voyage un bénéfice net de quarante-un mille quatre cent trente-huit dollars (1).

Me voilà donc complètement embarqué dans la traite qui devait absorber un si grand nombre des années les

(1) Un bénéfice si considérable étonnera peut-être le lecteur. Voici le tableau exact de l'opération :

plus vigoureuses de mon existence. Mes lecteurs seront naturellement impatients de savoir par mon expérience ce qu'il faut croire des cruautés du métier, et tout d'abord ils me demanderont comment on procède à l'embarquement et comment on traite à bord les esclaves pendant le terrible trajet.

Un facteur africain de bon renom, et qui tient à le

1° *Dépenses à l'aller.*

Achat de la <i>Fortuna</i> , schooner de cinquante tonneaux.	3,700 00	dollars.
Réparations, grément, voilure, comptes du charpentier et du tonnelier.	2,500 00	
Provisions pour l'équipage et les esclaves,	1,415 00	
Avances à dix-huit hommes avant le départ.	900 00	
Avances au capitaine, au second, au contre-maître, au commis aux vivres et au cuisinier.	440 00	
Deux cent mille cigares et cinq cents doublons, cargaison.	10,900 00	
Droit de port et gratifications à divers.	200 00	
	<hr/>	
	49,755 00	dollars.
Commission à 5 0/0.	987	
	<hr/>	
Dépenses complètes à l'aller.	20,742 00	

2° *Dépenses au retour.*

Capitaine, prime de 8 dollars par tête de noir.	1,746 00	
Premier lieutenant, prime de 4 dollars, <i>id.</i>	873 00	
Deuxième lieutenant et contre-maître, chacun 2 dollars, <i>id.</i>	873 00	
Appointements du capitaine.	219 78	
<i>Id.</i> du premier lieutenant.	475 56	
<i>Id.</i> du deuxième lieutenant et du contre-maître.	307 42	
<i>Id.</i> du cuisinier et du commis aux vivres.	264 00	
Salaire de dix-huit matelots.	4,972 00	
	<hr/>	
	27,472 46	dollars.

conserver, choisit sa cargaison humaine avec une extrême prudence. Il s'agit non-seulement de fournir à ses correspondants des hommes athlétiques, mais d'éviter tout germe de maladie qui pourrait se développer parmi les esclaves dans le trajet à Cuba ou vers d'autres points des Indes-Occidentales. Deux jours avant l'embarquement, on rase complètement tous les nègres des deux sexes, et si la cargaison appartient à différents propriétaires, on imprime leur marque respective sur les esclaves. Cette opération se fait avec des morceaux de fils d'argent ou de fer, auxquels on a donné la forme des initiales du propriétaire, et qu'on fait suffisamment rougir pour scarifier la peau sans brûlure sérieuse. Quand la

3° Dépenses à la Havane.

Aux officiers du gouvernement, 8 dollars par tête d'esclave.	4,736 00
Ma commission sur deux cent dix-sept esclaves, en dehors des dépenses.	5,565 00
Commission des consignataires.	3,873 00
Habillement de deux cent dix-sept esclaves, à raison de 2 dollars chacun.	634 00
Dépenses extraordinaires de toute espèce.	1,000 00
	<hr/>
Total des dépenses.	39,980 46 dollars.

Rentrées.

Valeur du navire en vente publique.	3,950 00
Produit de la vente de deux cent dix-sept esclaves.	77,469 00
	<hr/>
Total des rentrées.	81,419 00 dollars.

Résumé.

Total des rentrées.	81,419 00
A déduire. . . Dépenses.	39,980 46
	<hr/>
Bénéfice net.	41,438 54 dollars.

cargaison appartient à une seule personne, on se dispense de marquer les noirs.

Au jour indiqué pour l'embarquement, le barracoun est dans la joie, car une nourriture plus abondante signale les dernières heures des esclaves sur le sol natal. Le gala terminé, on les conduit au navire sur des canots, et au moment où ils touchent le pont, on les dépouille de leur vêtement, en sorte qu'hommes et femmes sortent de la terre d'Afrique nus comme ils y sont entrés : c'est là, du reste, une précaution hygiénique indispensable. La plus complète nudité, durant tout le voyage, est le seul moyen d'assurer la propreté et la santé des captifs. On les fait immédiatement descendre, les hommes dans la cale, les femmes dans la grande cabine ; les jeunes garçons et les jeunes filles restent parfois sur le pont, où leur seule protection contre les éléments est une voile dans le beau temps, une épaisse toile goudronnée dans le mauvais.

A l'heure des repas, on les fait généralement manger dix ensemble. Il y a trente ans, lorsque la traite était permise aux Espagnols, les capitaines y mettaient un peu plus de cérémonie qu'aujourd'hui sous le rapport religieux. Ils avaient l'habitude de faire dire le *Benedicite* avant le repas et les Grâces après. De nos jours, on se contente d'un « Viva la Habana ! » ou « Hourah pour la Havane ! » accompagné d'un battement de mains.

D'abord, on place un baquet d'eau salée devant chaque escouade pour l'ablution des mains ; ensuite une bouillie de riz, de farine, de yam ou de fèves, selon la nation à laquelle appartiennent les noirs, et le repas commence. Pour empêcher les voraces de faire tort à leurs commensaux, la manœuvre s'accomplit au signal d'une espèce de moniteur chargé d'indiquer, par ses mouvements, quand il faut plonger la cuiller dans la marmite, et quand il faut avaler.

Dès qu'un esclave refuse de manger, le gardien doit immédiatement faire son rapport au capitaine, pour qu'on sache si cette abstinence est le résultat d'un parti pris ou d'une indisposition. On a souvent vu des nègres essayer de se laisser mourir de faim dans le trajet. Si l'on croit l'appétit volontairement perdu, on force le prétendu malade à le retrouver par l'habituel moyen de coercion, « le chat » (1); mais si la maladie est sérieuse, on met aussitôt à l'esclave, qui en est atteint, une sorte de collier pour le distinguer des autres, et on l'envoie à l'infirmier sur l'avant.

Il y a deux repas par jour, à dix heures du matin et à quatre heures de l'après-midi; tous les deux se terminent par des ablutions. Trois fois par jour on donne aux noirs une demi-pinte d'eau. Les pipes et le tabac circulent prudemment et économiquement parmi les deux sexes; mais comme on ne peut accorder à chaque esclave la jouissance d'une pipe à lui tout seul, des enfants parcourent le pont avec des pipes, et laissent chacun fumer, à son tour, quelques bouffées. A jour fixe, et trois fois la semaine au moins, on lave la bouche des nègres avec du vinaigre, et presque tous les matins on leur fait boire une goutte d'eau-de-vie, comme un antidote contre le scorbut.

Bien qu'il soit nécessaire de tenir les deux sexes séparés, on les laisse converser librement dans le jour lorsqu'ils montent sur le pont. On n'inflige aucun châtement corporel sans l'ordre exprès d'un officier, et sans qu'on fasse comprendre au délinquant pourquoi il est condamné. Tel est du moins l'usage ordinaire. Une fois par semaine le barbier du navire racle les mentons sans recourir au savon, et le même jour on coupe les ongles de très-près, pour empêcher qu'ils en fassent usage

(1) Le fouet.

dans les luttes nocturnes entre voisins, car ils en sont parfois réduits à se disputer un pouce du plancher. Durant l'après-midi, si le temps est beau, on leur permet de se réunir, hommes et femmes, jeunes garçons et jeunes filles, sur le pont pour chanter des mélodies africaines, qu'ils accompagnent toujours du son d'un tam-tam improvisé, c'est-à-dire en battant la mesure sur le fond d'une marmite ou d'une cuvette.

Ces quelques détails suffisent pour montrer au lecteur qu'en général on prend de la santé des nègres le soin compatible avec la sûreté du navire. La question d'intérêt domine ici sans doute la question d'humanité, mais elles sont d'accord. Sur un navire bien administré, le capitaine, les officiers et l'équipage sont toujours sur le qui-vive en ce qui regarde le bon état de la cargaison. Le contre-maître préside aux ablutions; il fait des rondes incessantes : on n'épargne pas non plus les substances désinfectantes. Le pont supérieur est nettoyé et lavé tous les jours; le pont à esclaves râclé et frotté avec la pierre-ponce. A neuf heures du matin, le capitaine inspecte lui-même toutes les parties du bâtiment, en sorte qu'aucun navire, à l'exception des vaisseaux de guerre, ne peut être comparé à un navire négrier pour l'ordre et la propreté. Il n'est pas à ma connaissance que le typhus maritime qui sévit contre les émigrants d'Europe et les décime trop souvent, ait jamais régné sur les navires qui font la traite.

Au coucher du soleil, on commence à arrimer la cargaison pour la nuit. Le deuxième lieutenant et le contre-maître descendent dans la cale le fouet à la main, et font ranger les esclaves à leur place habituelle. Ceux qui sont rangés à la droite du navire font face à l'avant, et sont assis entre les jambes les uns des autres; ceux qui sont rangés à gauche tournent le visage du côté de la poupe. De cette manière, chaque nègre dort la nuit sur le côté

droit, ce qu'on croit préférable pour l'action du cœur. On fait attention à la taille des esclaves en assignant les places. Les plus grands sont casés dans la plus grande largeur du navire ; les plus petits et les plus jeunes vers l'avant. Quand la cargaison est considérable et la cale complètement encombrée, on place les surnuméraires sur le pont, qu'on recouvre de planches pour les protéger contre l'humidité. La plus rigoureuse discipline préside naturellement à l'arrimage nocturne, sans cela chaque nègre s'arrangerait à sa manière, et chercherait à prendre ses aises aux dépens de ses voisins, ainsi qu'il se pratique entre passagers ordinaires.

Comme il importe de maintenir un complet silence et le plus grand ordre, toute la nuit, un esclave sur dix, est chargé de faire la police, et on l'arme d'un fouet pendant son temps de garde. En récompense de ses services et durant ses fonctions qu'il remplit parfois avec trop de conscience, surtout lorsque « le chat » est mis en réquisition, on lui fournit une vieille chemise et un pantalon goudronné. Quelquefois on distribue des petits billots de bois aux dormeurs ; mais avant de leur accorder ce luxe, il faut être bien certain de leur bon caractère, car souvent des esclaves ont tenté de se mutiner en s'armant de ces durs oreillers.

Beaucoup de nos lecteurs trouveront probablement très-cruel de faire coucher les nègres tout nus sur un plancher non moins dur ; mais les indigènes de l'Afrique ne sont rien moins qu'accoutumés aux lits de plumes, voire même aux matelas de crin ou de laine. Les hommes libres et doués d'une certaine aisance se donnent seuls le luxe d'une peau brute ou d'une natte pour se coucher. Chez les chefs mandingos eux-mêmes, les plus industriels et les plus civilisés des Africains, les lits, les divans, les sofas sont tout bonnement des bancs de terre recouverts de peaux brutes, et munis pour tout coussin

de bûches de bois. Les esclaves émigrants ne peuvent donc trouver grand inconvénient à coucher sur des planches.

Il serait à désirer qu'on prît dans toutes les agglomérations d'individus le même soin de la ventilation. Les écouteilles et les cloisons intérieures des navires négriers sont toujours grillées, et les ponts percés d'ouvertures supplémentaires pour la circulation de l'air. Des ventilateurs maintiennent un courant constant dans la cale, sauf en cas de chasse ; car toute autre considération cède alors à celle du salut du navire. Durant les calmes ou les vents contraires, lorsque l'atmosphère stagnante et suffoquante des tropiques rend la ventilation impossible, on enlève même les grillages, et on laisse une partie des esclaves dormir sur le pont, sous la surveillance de quelques matelots armés.

Il est très-rare qu'on ait recours aux menottes. L'usage est de s'assurer des esclaves dans les barracouns en les enchaînant dix par dix, et c'est ainsi qu'on les embarque ; mais comme cette organisation par peletons offrirait beaucoup d'inconvénients en mer, on leur ôte immédiatement les menottes, et on les remplace par des fers qui les attachent deux ensemble par les pieds. Jamais, du reste, on ne met de fers qu'aux hommes faits ; les femmes et les enfants, une fois à bord, ont la liberté de tous leurs mouvements. Il arrive souvent que la conduite des hommes faits dispense de cette précaution : on les débarasse alors de tout lien longtemps avant l'arrivée. Sur beaucoup de négriers brésiliens, il n'est pas même question de fers, car les esclaves d'Anjuda, de Benin et d'Angola sont d'un naturel très pacifique, aussi peu enclins à révolte, que ceux qu'on va chercher à l'orient du Cap ou au nord de la Côte-d'Or. Jamais on n'emploie les fers sans nécessité ; plus un esclave reste longtemps aux fers, plus il se détériore, or le grand

point dans ce terrible trafic, est de débarquer la cargaison saine et vigoureuse. L'intérêt pécuniaire d'accord, nous le répétons, avec l'humanité, est la meilleure des garanties pour la dernière, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres. Mon objet, il va sans dire, n'est point de justifier la traite en elle-même ni ceux qui y prennent part, mais de rectifier simplement les récits exagérés et par trop mélodramatiques des horreurs du trajet à bord d'un négrier, et de montrer, au moins, que l'exception n'est pas la règle. Il en est, à mon avis, de la cause de l'humanité comme de toute autre cause ; elle ne gagne rien à être plaidée par des avocats ampoulés. Si les effrayants tableaux tracés par les philanthropes et les pamphlétaires anglais sont vrais, ils doivent se rapporter à une époque antérieure à mon séjour sur la côte d'Afrique. Peut-être toutes ces scènes atroces se passaient-elles à bord des navires anglais eux-mêmes, quand les sujets de Sa Majesté regardaient la traite comme une industrie très-légitime, et se montraient très-désireux d'en monopoliser les bénéfices (1).

(1) Le fameux traité conclu par l'Angleterre avec l'Espagne, dans le but de mettre un terme à la traite, a manqué complètement son but.

Tout commerce lucratif, contrebande, piraterie ou tout ce qu'on voudra, trouvera pour le faire des hommes avides et hardis aussi longtemps que la tentation existera. Seulement, plus on impose de difficultés, plus le sort de la cargaison vivante empire. La Grande-Bretagne elle-même s'est chargée de démontrer l'impuissance d'un appel à l'humanité contre l'appât du gain, par son audacieuse violation des lois de la Chine qui défendaient l'importation de l'opium et la guerre qu'elle a faite au Céleste-Empire sous la sanction de la reine et du parlement, guerre dont l'unique prétexte était d'indemniser les commerçants anglais de leurs pertes sur un article de contrebande. Notons encore quelques points en passant :

1° Le traité avec l'Espagne fut mis en vigueur quatre bons mois avant d'avoir été convenablement promulgué ou notifié, en sorte que les croiseurs britanniques saisirent plus de quatre-vingts navires, dont un tiers au moins n'étaient pas destinés à la traite.

2° Le traité condamnant tous les navires négriers à être détruits, on s'attacha plus à augmenter leurs qualités voilières pour échapper aux croiseurs qu'à pourvoir au bien-être de la cargaison.

3° Les négriers espagnols eurent recours aux pavillons brésiliens et portugais pour couvrir leur marchandise, et comme on ne pouvait armer de négriers à Cuba, d'autres nations envoyèrent des navires tout équipés en Afrique et sous le nez des croiseurs. Les Sardes, les Américains, les Français cédaient ensuite ces navires aux trafiquants de chair noire, tandis que les capitaines et les équipages s'en retournaient d'où ils étaient venus sur des navires marchands parfaitement en règle.

4° Comme le traité créait de plus grands risques, ou eut recours à tous les moyens pour y échapper, et l'entassement des esclaves devint une conséquence des dimensions nouvelles des navires et de leur moindre tonnage. Il fallut diminuer aussi les approvisionnements d'eau et de vivres.

5° On affirme, d'un autre côté, que les nouveaux règlements n'améliorèrent pas, dans le principe au moins, la moralité des croiseurs anglais eux-mêmes. Comme les vaisseaux devaient être détruits et comme les capteurs se trouvaient ainsi privés de leur droit habituel sur la vente des prises, on leur alloua tant par tonneau sur tout navire capturé. A dater de ce jour, le pied anglais, dit-on, perdit deux pouces et parfois davantage. On assure même que des négriers furent purement et simplement coulés lorsque leur tonnage officiel n'atteignait pas un chiffre satisfaisant. Le rapport du charpentier du bord était seul envoyé dans ce cas à l'amirauté. C'était, on en conviendra, une justice par trop sommaire.

CHAPITRE XII.

Débarquement d'une cargaison de nègres à Cuba. — *Gratificaciones*. — Premier enchantement des nègres à la vue d'une plantation et à la manière dont ils sont hébergés. — Comment la fumée de tabac peut aveugler un fonctionnaire public. — Retour au Rio-Pongo. — Ma popularité grandit. — Déclin d'Ormond. — Les rois du pays recherchent mon alliance. — Je persiste dans le célibat, mais mon associé accepte. — Négociations matrimoniales. — Célébration des noces. — La princesse Comba.

Dans l'ancien temps, avant que les traités eussent as-

similé la traite des noirs à la piraterie, le débarquement d'une cargaison humaine s'exécutait aussi commodément que celle d'une cargaison de farine. Aujourd'hui la même opération exige du secret et ne laisse pas d'être périlleuse. Une partie inhabitée et plus ou moins sauvage de la côte, où il se trouve une petite baie ou un petit coin abrité, est d'ordinaire choisie pour le débarquement du navire par le capitaine, et les « complices » chargés de guetter son arrivée. Le négrier jette l'ancre le plus près possible du rivage, et au même instant ses canots se remplissent d'esclaves, tandis qu'une partie de l'équipage se hâte de démâter le navire de crainte qu'il ne soit aperçu du rivage ou de la mer. Les embarcations vont et viennent rapidement, jusqu'à ce que la cargaison entière soit transportée à terre, et sans perdre de temps le capitaine la conduit avec une escorte armée jusqu'à la plantation la plus voisine. On élude ainsi la rapacité de la magistrature locale, qui, à l'occasion, ne manque jamais d'imiter l'autorité supérieure en exigeant une prime.

Dans l'intervalle, un courrier a été expédié aux armateurs à la Havane, à Matanzas ou à Santiago de Cuba. Ils se hâtent d'accourir avec des vêtements pour les esclaves et de l'argent pour les matelots. Des courtiers intelligents ont bientôt fait les préparatifs nécessaires pour la vente des noirs. Si le navire est petit, on le déguise, pour justifier son retour dans un port ouvert à l'entrée et à la sortie, en caboteur chargé de sucre et de mélasse; si le navire est grand, il n'est pas toujours facile de le faire rentrer à la Havane, à Saint-Thomas, à Curaçao ou à Saint-Domingue, comme navire « en détresse, » et l'on juge parfois plus prudent de le couler ou de le brûler.

Lorsque l'indigène africain arrive pour la première fois dans une plantation, il s'imagine entrer dans un paradis. Il ne comprend rien à la manière dont on lui prodigue les vivres frais et les fruits. Ses vêtements neufs,

son bonnet rouge, et la couverture qu'on lui donne pour se coucher, le rendent muet d'étonnement. Dans sa joie sauvage, non-seulement il oublie son pays et ses anciennes relations de famille et d'amitié, mais il gambade comme un singe, et met plus d'une fois ses vêtements de travers. L'arrivée d'une voiture ou d'un chariot cause un prodigieux étonnement aux nouveaux arrivés, car ils ne conçoivent pas qu'on puisse faire travailler ainsi les bêtes. Sous ce rapport, la civilisation leur prépare bien des surprises et des désappointements; mais leur enthousiasme ne connaît plus de bornes quand ce type du burlesque, un postillon de Cuba, de leur propre race, avec son habit bleu de ciel, son chapeau galonné d'argent, ses culottes blanches, ses grandes bottes luisantes, ses éperons retentissants, saute à bas de son fringant quadrupède et leur souhaite la bien-venue dans leur langue maternelle. Tous les Africains s'empressent de venir claquer des doigts avec ce compatriote équestre qui, par l'ordre de son maître, leur fait un édifiant sermon sur le bonheur qu'il y a à être esclave d'un homme blanc. A la fin de chaque phrase, il ne manque pas de faire claquer aussi son fouet en guise d'amorce.

Si la cargaison appartient à plusieurs propriétaires, chacun d'eux emmène ses nègres dans sa plantation; quand c'est une simple spéculation, les nègres se vendent au plus offrant et dernier enchérisseur dans le lieu de leur premier dépôt. La vente se fait avec la plus grande célérité pour prévenir autant que possible l'intervention des représentants de la Grande-Bretagne près du capitaine-général. La plupart des gouverneurs espagnols de Cuba respectent les traités ou promettent du moins d'appliquer les lois. Des escadrons de dragons et de lanciers parquent durant les pourparlers, et on finit par les faire galoper vers les plantations désignées par les représentants de l'Angleterre; mais lorsque les chasseurs arrivent, le gibier est

généralement délogé. La médisance veut que, tandis que les courtiers vendent les noirs, il arrive assez souvent que leur propriétaire ou son agent vienne frapper de grand matin à la porte du capitaine-général. On dit encore que ce fonctionnaire est parfois présent lui-même, et qu'après une causerie familière sur l'heureux débarquement de la contrebande, nom donné entre amis à la traite, les rouleaux d'or d'usage se glissent tout seuls dans les tiroirs du pupitre, à la faveur d'un nuage d'odorants cigarillos. Ces rouleaux, d'après les us et coutumes, à ce qu'on assure, appartiennent au capitaine-général; mais son factotum profite du moment où il reconduit le propriétaire des nègres à la porte, pour lui dire qu'il aurait un pressant besoin d'un petit noir pour son service domestique. Le lendemain le petit noir ne paraît pas, mais comme on sait le faible des fonctionnaires espagnols pour un vil métal, on envoie audit secrétaire l'équivalent en espèces sonnantes.

La rapidité avec laquelle j'expédiai le schooner *Fortuna*, fit naître des idées nouvelles parmi les trafiquants du Rio-Pongo. Ma méthode, consistant à partager la cargaison entre les différents facteurs, parut généralement la plus avantageuse. Non-seulement elle était plus prompte, mais elle empêchait le monopole et donnait à tout le monde une chance égale. Dans un grand « palaver » ou meeting des marchands de la rivière, il fut résolu qu'à l'avenir on adopterait ce système. Tous les facteurs, Ormond excepté, se trouvaient présents et donnèrent leur assentiment; mais on apprit que les gens du Mongo l'avaient à grand'peine empêché d'envoyer un parti armé pour interrompre les délibérations et disperser l'assemblée. Ce coup d'état eût été tout-à-fait dans ses allures. Dès qu'on lui connut des sentiments si hostiles, il régna contre lui dans toute la station et les établissements du voisinage une grande irritation. Mon plan et mes principes furent adop-

tés par les indigènes aussi bien que par les étrangers; et l'on avertit le Mongo que si le moindre mal arrivait aux « Furtidee, » c'est-à-dire « aux enfants blancs, » Joseph et Théodore, on userait de promptes représailles. Notre suzerain indigène Ali-Ninpha, Foulah d'origine, lui dit hardiment, en présence de tout son monde, que les Africains commençaient à se lasser d'un Mongo maître. A compter de ce jour le pouvoir d'Ormond déclina à vue d'œil, bien qu'un semblant de respect continuât d'être accordé à son âge et au souvenir de son ancienne importance.

Durant ces altercations, *El Aerostatico* me fut de nouveau consigné. Je le réexpédiai en vingt-deux jours, avec une cargaison choisie d'hommes et de femmes de la tribu Mandingue, qui était à la mode à la Havane pour le service domestique; mais jamais on n'entendit reparler du malheureux navire. Il sombra, selon toute apparence, dans l'un des terribles coups de vent qui balayèrent l'Océan et la côte aussitôt après son départ.

J'avais acquis soudain une si grande importance parmi les indigènes, que les chefs et les rois du voisinage m'envoyaient journellement des messages d'amitié avec de légers présents que je m'empressais d'accepter pour leur faire honneur. Un de ces seigneurs des frontières, plus généreux et plus insinuant que les autres, me fit plusieurs fois connaître indirectement son vif désir d'entrer avec moi en relations aussi étroites d'amitié que de commerce, et finalement il voulut devenir mon beau-père.

J'avais toujours entendu dire en Italie que c'était quelque chose d'épouser une princesse; n'apportât-elle en dot aucune principauté, pas même un castel en ruines; mais maintenant que j'étais entouré de rois, de princes, et que l'un d'eux m'offrait sa fille, j'avoue que j'eus assez mauvais goût ou mauvais ton pour ne pas sauter de joie. La position, du reste, était délicate. On ne

pouvait faire audit prince une plus grave offense que de rejeter ses avances matrimoniales. Un pareil refus dans les us et coutumes du pays entraîne de si fâcheuses conséquences, que les indigènes de haute naissance et de grande position, pour éviter les querelles et même la guerre, acceptent le tendre présent, ne fût-ce que pour une semaine ou deux, et dès que la décence et l'étiquette le permettent, ils cèdent la belle à un ami ou à un parent. L'offre m'étant toute personnelle et directement faite par le prince, je ne savais comment l'é luder. J'essayai de diverses excuses ; il n'en voulut admettre aucune. Si j'alléguais l'extrême jeunesse de la princesse, il riait d'un rire incrédule ; si je parlais de ma faible santé et de ma tardive convalescence, il répondait que la vie régulière du mariage était le meilleur moyen de rétablir une constitution délabrée. En résumé, la paternelle sollicitude du prince pour ma santé et mes doublons, était si pressante, que j'allais peut-être me laisser sacrifier, lorsque Joseph vint à mon secours et mit son cœur et sa main à ma disposition.

Le nœud gordien se trouvait ainsi tranché. Ce qui importait au prince Yungee, ce n'était pas tant d'avoir tel ou tel gendre ; mais il voulait que ce gendre eût la peau blanche et la bourse bien garnie. Joseph ou Théodore, un Anglo-Saxon ou un Italien, c'était tout un pour lui, et dans ce cas, selon la pratique de l'Orient, on ne consultait pas même la prétendue.

Mon associé n'envisageait donc pas, bien s'en faut, le mariage en question au même point de vue que moi. Peut-être avait-il un fond de philosophie plus libéral et des idées plus larges sur la confraternité humaine. Sa résidence en Afrique lui avait donné un certain goût pour les gens du pays, leurs coutumes, leurs institutions, leurs superstitions ; il croyait à l'amalgamation future des races blanches et noires avec plus de foi et de sincérité qu'un abolitionniste. Joseph finit même par être possédé

d'une véritable monomanie africaine. Il admirait tout sur la côte d'Afrique, les femmes, la langue, la cuisine, la musique. Le tam-tam discordant le jetait dans des extases philharmoniques. J'ai même lieu de croire que les « sauvageries » africaines avaient aussi leur charme pour notre excentrique Anglais; mais il se laissait surtout séduire par le *dolce far-niente* des indigènes et l'attrait fallacieux de la polygamie orientale. Joseph avait d'ailleurs pour les beautés noires pur sang le goût un peu dépravé du gastronome pour les perdrix faisandées. Dans son enchantement, il oubliait de faire sa sieste, négligeait ses affaires, errait de maison en maison, entonnant un nouveau cantique des cantiques. Personne à la factorerie n'eut un instant de repos, tant que tout ne fût prêt pour le cérémonial de la réception. Esther, qui me servait de Mentor dans toutes les questions indigènes, me disait que l'Anglais avait tort de s'allier même avec un prince, avec un roi, comme il y en avait tant d'ailleurs en remontant la rivière. Le beau-père n'avait évidemment d'autre mobile que la cupidité. Si Joseph persistait à prendre la femme, ce devait être au moins sans « calungee, » sans fête des noces, fête ruineuse; mais mon associé était aussi obstiné qu'un taureau. « On ne se mariait pas tous les jours, » disait-il, « même en Afrique, » et il tenait essentiellement à ce que son mariage fût célébré avec toute la pompe et la splendeur accoutumées dans le grand monde africain. En un mot, Joseph était un fat.

Cette décision prise, il fallut feindre d'ignorer l'offre première partie de haut lieu et tout recommencer, comme si la princesse était depuis longtemps l'objet des vœux d'un amant éperdument épris. La mère ne devait consentir à se séparer de sa fille que sur une demande en forme, et, pour faire cette demande, Joseph choisit parmi ses relations africaines la plus respectable matrone qu'il pût trouver. Cette messagère d'amour était la favorite

d'Ali-Ninpha, notre suzerain indigène ; et comme les nègres, d'accord en cela avec les Turcs, aiment au poids, c'était aussi la plus grosse de toutes les femmes de la contrée. Plusieurs autres dames, d'un embonpoint plus ou moins remarquable, composaient la suite de l'ambassadrice, qui emportait naturellement un « dantica » digne de la circonstance. Les présents choisis étaient de quatre sortes : primò, deux dames-jeannes remplies de *rhum du commerce*, pour réjouir le cœur de l'entourage du prince Yungee. Secondò, une pièce de cotonnade bleue, un fusil, un baril de poudre, une dame-jeanne de vrai rhum pour le papa. Tertiò, une jeune vierge africaine, vêtue d'un tontongee (1), un bassin blanc, un mouton blanc et un panier de riz blanc, pour la maman, en témoignage de la pureté de sa fille. Quartò, enfin, un miroir allemand, plusieurs chapelets de verroterie, un collier de corail, une pièce de mouchoirs rouges turcs, et une pièce de toile du pays d'une éblouissante blancheur pour la fiancée, ainsi qu'une carafe en verre blanc pleine d'huile de palme, destinée à oindre ses membres d'ébène au sortir du bain, que les belles ne négligent jamais en Afrique.

Tandis que l'ambassade cheminait, l'amoureux Joseph consacra toute son activité à la construction d'un palais nuptial. Cette tâche exigea le même nombre de jours précisément que la création du monde. L'édifice fut construit avec des bambous, de la paille et de l'argile, comme les plus prosaïques demeures du pays ; et comme Joseph croyait que sous un pareil climat, rien n'est plus propice à l'amour que la fraîcheur, et plus propice à la fraîcheur que les ténèbres, il se dispensa des

(1) Un tontongee est une bande de toile de coton blanc de trois pouces de large et de quatre pied de long, l'unique vêtement des jeunes Africaines. Il est attaché à la ceinture par des chapelets de grains.

fenêtres. Rien ne manquait, du reste, aux comforts intérieurs. Un lit élastique à quatre colonnes avait été fabriqué tout exprès avec des bambous. Des pièces éclatantes de vaisselle étaient semées çà et là dans l'appartement pour la montre. Une couverture de coton recouvrait de ses plis la couche garnie de nattes; un vieux coffre servait d'armoire; et comme les négresses adorent les miroirs, le plus grand qu'on put trouver fut cloué contre la porte, seule partie éclairée de l'édifice.

Enfin tout était prêt; Joseph fit claquer ses doigts de satisfaction, quand la corpulente ambassadrice, s'avancant avec les pas comptés d'une oie ou d'un canard jusqu'à la porte, annonça d'une voix essoufflée que sa mission avait été heureuse. Si quelque doute régnait encore, il devait se dissiper; les fétiches avaient rendu leurs oracles; la fiancée serait remise à son seigneur, le dixième jour de la nouvelle lune.

A mesure que le croissant de ladite lune s'arrondissait, l'impatience de Joseph croissait avec lui; enfin la détonation des mousquets, le bruit des trompettes nègres et du tam-tam annoncèrent que la belle Comba approchait du quai. Nous nous hâtâmes, Joseph et moi, de mettre des chemises blanches, des pantalons neufs, des escarpins, et à l'ombre de nos larges sombreros et de nos parasols, nous nous portâmes à la rencontre de la princesse. Notre volumineuse amie, la matrone, Ali-Ninpha, nos domestiques, une troupe de gens du village, de badauds et de vagabonds, nous accompagnèrent jusqu'au bord de l'eau, où nous arrivâmes juste à temps pour recevoir les cinq grands canots qui portaient la fille du roi et son escorte; mais à notre grande surprise, les nouveaux débarqués se rangèrent à l'écart d'un air visiblement contrarié, et lorsque le dernier canot, tout pavoisé, qui portait la fiancée, approcha du débarcadère, le chef

de l'escorte lui fit signe d'arrêter et s'opposa formellement au débarquement.

Ce fut le signal d'un brouhaha général, tel que peuvent se l'imaginer ceux-là seulement qui ont résidé en Afrique et dont les oreilles ont été régalingées du clabaudement d'une armée de singes. Notre grosse ambassadrice et maîtresse des cérémonies semblait consternée. Joseph exprimait son déplaisir et son inquiétude avec une incroyable volubilité. Je courus de l'un à l'autre pour m'informer de la cause d'un pareil contretemps ; et après plus d'une demi-heure perdue à parlementer, j'appris enfin que le cortège de la princesse et le chef de l'escorte se trouvaient blessés : d'abord de ce que nous n'avions pas brûlé de poudre en leur honneur et pour saluer leur arrivée ; secondement, de ce que nous n'avions pas étendu, depuis le rivage jusqu'à la maison nuptiale, des nattes sur lesquelles la princesse pût mettre son pied vierge sans le souiller. Tant que ces deux formalités impérieusement requises par l'étiquette ne seraient pas remplies, Comba ne débarquerait pas.

Nous nous trouvions enfermés dans un fâcheux dilemme. Le difficile n'était pas le salut demandé ; mais où se procurer en un clin-d'œil une quantité suffisante de nattes pour en tapisser cinq cents mètres et plus, depuis la rivière jusqu'à la maison ? Je crus le mariage manqué.

De son côté, Joseph portait la crête singulièrement basse. D'abord il essaya de se disculper, en alléguant son ignorance des coutumes du pays. Il était à cent lieues de se douter que l'étiquette exigeât des nattes ; sans cela il se serait pourvu des plus riches tapis. Le maître des cérémonies n'en demeura pas moins inflexible et ne se relâcha pas d'un iota.

A la fin notre grosse ambassadrice, s'approchant à son tour du personnage et se jetant à ses pieds, essaya de

prendre sur elle toute la responsabilité du mal. Joseph profita de l'ouverture, et dit qu'il l'avait en effet chargée de faire les choses dans le plus grand style. Personne ne semblait devoir mieux savoir qu'elle ce qu'exigeait la réception d'une haute et puissante dame comme Comba. Elle seule était en faute; le châtement devait retomber sur ses épaules. Vu l'absolue impossibilité de se procurer les nattes demandées, on donnerait un esclave à titre d'amende, et la matrone porterait la fiancée sur son dos.

Un murmure d'assentiment courut dans la foule, et de nombreux battements de mains annoncèrent que la transaction était accueillie par tout le monde. C'était une rude corvée pour une espèce d'éléphant qui avait assez de mal à mouvoir sa propre masse sur le sable africain. On amena le canon, et ses détonations se joignirent à celles de la mousqueterie. Le canot royal approcha enfin du rivage; les tam-tams et les trompettes firent leur office, et notre ambassadrice présenta son large dos à la fiancée, complètement enveloppée d'un voile.

La galerie parut beaucoup s'amuser du mode de transport, et surtout des tribulations de la pauvre matrone qui enfonçait dans le sable; mais, à force de patience, la tortue arriva au but: le précieux fardeau finit par être déposé sur la couche nuptiale. Après un instant de repos pris par les deux dames, la fiancée fut ramenée sur le seuil de la maison, où l'on enleva le voile d'une blancheur de neige qui la couvrait de la tête aux pieds. Des cris d'admiration partirent aussitôt du milieu de la foule indigène qui nous suivait depuis le quai et nous entourait. Au moment où Joseph reçut la main de Comba, il paya à la matrone l'esclave convenu pour ses honoraires.

La princesse nègre n'avait certainement pas plus de seize ans; mais sous ce brûlant climat, les femmes mû-

rissent plus vite que leurs sœurs des zones tempérées, et à plus forte raison des zones froides. Comba appartenait à la tribu Sousou, quoiqu'elle descendît d'ancêtres Mandingos. Je fus particulièrement frappé de la symétrie de ses membres, de ses formes sveltes, élancées. Sa tête et les traits de son visage, bien qu'appartenant à l'Afrique, n'avaient rien de la lourdeur et de la dégradation habituelles des types de la race africaine. Le grain de sa peau luisante était aussi fin, aussi poli que l'ébène. Une langueur mélancolique voilait et approfondissait ses grands yeux, tandis que ses petites dents, très-régulières, brillaient comme l'ivoire. Sa bouche, écueil ordinaire de la beauté des négresses, était bien faite, et ses lèvres rosées. En un mot, si ses chevilles, ses pieds et sa chevelure de laine n'avaient mis hors de question sa race, Comba, fille du prince Yungee, aurait pu passer pour un chef-d'œuvre de sculpture, en marbre noir.

La légère toilette de la fiancée me permettrait d'être plus minutieux encore dans ma description, car la vérité est que, si je n'avais pas passé la revue complète de ses charmes, j'aurais tout aussi bien violé l'étiquette matrimoniale du pays qu'en n'admirant pas le trousseau d'une fiancée en Europe. Le costume de Comba tenait de l'innocence primitive; il aurait pu convenir à notre mère Ève au sortir du Paradis. Comme toutes les jeunes filles de son pays, elle portait des grains de verroterie autour de ses chevilles, de sa ceinture, de son cou, et ses bras étaient chargés de bracelets du poignet jusqu'au coude. Le « tontongee » blanc entourait aussi sa ceinture; mais le climat de la zone torride dispensait Comba d'avoir recours aux tailleuses et aux modistes, notable économie pour la fiancée et l'époux.

La cérémonie de l'enlèvement du voile achevée, on laissa à l'admiration des spectateurs quelques instants pour se calmer, et la mère de Comba, qui l'avait accom-

pagnée, la remit à notre ambassadrice, chargée de présider à son bain et de l'oindre des parfums les plus à la mode. Durant cette opération, de véritables troupeaux de dames à la peau d'ébène entraient dans la maison et secouaient en sortant la main de la mère en signe d'hommage à la pureté de la fille, et la main du prétendu en signe de félicitation.

Six jeunes négresses sortirent ensuite de la hutte où le bain avait été pris ; elles portaient la fiancée, luisante de parfums, sur un grand drap blanc, et elles la déposèrent sur le lit nuptial. La maison bâtie tout exprès, comme on l'a vu, par Joseph, et dont il avait été le seul architecte, fut alors fermée, et l'on plaça tout autour des sentinelles. La grande maîtresse des cérémonies s'approcha de notre amoureux Anglo-Saxon, et, lui remettant les rares objets de la toilette de sa fiancée, elle lui cria de sa voix la plus forte : « Homme blanc, ceci vous autorise à prendre possession de votre femme. »

Comme il est aisé de l'imaginer, Joseph, si fat qu'il fût, ne laissait pas d'être un peu embarrassé de cette exhibition publique de son bonheur, à six heures de l'après-midi, le trentième jour d'un mois de juin étouffant. Il me regarda d'un air assez confus en essayant de sourire ; tant d'yeux fixés sur lui le déconcertaient ; mais c'était le cas de se montrer à la hauteur des circonstances. Il fit donc un profond salut à l'assemblée, et, après m'avoir secoué la main à me la rompre, il disparut dans la maison. Une longue perche fut aussitôt plantée devant la porte, et une mince bande de coton blanc, de la largeur à peu près d'un tontongee, flotta au haut de ce mât comme un pavillon d'amiral en signal de sa présence à bord.

Les rites nuptiaux ne furent pas plutôt accomplis, qu'autour de la maison gardée par un cordon de sentinelles, se répandirent des essaims de femmes venues de

tous les villages voisins. C'était un concert assourdissant de voix glapissantes, de chants, de cris accompagnés du tam-tam. Dans le même temps, les hommes se divertissaient de leur côté, autour d'un énorme feu de joie. Après avoir consommé force liqueurs et provisions, ils se mirent à danser et à décharger en l'air des coups de fusil en l'honneur des mariés.

Ce charivari dura toute la nuit. Au point du jour, la corpulente matrone rentra en scène, et, apparaissant au milieu de la foule ivre encore des folies de la nuit, acheva sa mission par quelques cérémonies mystérieuses. Elle fit d'abord sortir le fiancé de l'espèce de four où il avait passé la nuit. Le pauvre Joseph ressemblait plus à un malheureux qu'on vient de sauver d'une asphyxie par l'eau ou la vapeur de charbon, qu'à un radieux époux. La fiancée sortit à son tour et fut conduite au bain par les matrones qui se chargèrent de l'oindre de la tête aux pieds d'un beurre végétal, dont l'odeur est sans doute plus agréable au nez d'un nègre qu'à celui d'un Italien. On lui fit prendre ensuite un grand bol de bouillon fait avec un jeune et tendre poulet.

Les fêtes durèrent trois jours. Après quoi, je ne décidai pas sans peine Joseph à s'occuper d'affaires sérieuses. Afin de le faire sortir de son extase, je mis sous ses yeux la carte à payer pour la noce ; elle se montait à cinq cent cinquante dollars.

Mon associé était très-positivement épris de Comba, car il paya sans mot dire.

CHAPITRE XIII.

Joseph, contraint de s'éclipser, quitte l'Afrique. — Enquête et perquisition chez moi. — Comment j'y échappe. — Visite aux Bagers. — Respect fabuleux de la propriété par les sauvages. — Mœurs patriarcales. — Pot-au-feu de bouc. — Etuvée de crocodile. — Danger du retour. — Habilitété des Kroumen. — Les nègres amphibies.

La lune de miel de mon associé, j'ai regret de le dire, devait être de courte durée, malgré la parfaite intelligence des deux époux. Joseph avait toujours des créanciers à Sierra-Leone, un entre autres qu'il n'avait pas apparemment aussi bien traité que le plus grand nombre. Ce créancier-là lui gardait rancune; il alla trouver le gouverneur de la colonie britannique et lui affirma qu'un certain Joseph William, Anglais de naissance, avait établi sur le Rio-Pongo une factorerie dans laquelle il avait pour associé un Espagnol, et que tous les deux faisaient la traite.

A cette nouvelle, le lion britannique ne manqua pas de rugir; il se promit de châtier d'une exemplaire façon cet enfant rebelle. Une expédition fut en conséquence armée, et se disposa à fondre sur notre pauvre établissement. Selon toute apparence, elle aurait eu un plein succès, si Salomon, notre ami israélite de Sierra-Leone, ne nous avait donné l'éveil en temps utile. Joseph, au reçu de la nouvelle, s'embarqua à bord d'un négrier, et empaquetant ses meubles les plus précieux, y compris soixante nègres, il s'enfuit pour toujours de l'Afrique. Sa veuve inconsolable s'en retourna chez son père.

Comme on attendait d'heure en heure la visite hostile de l'expédition anglaise, je me hâtai de changer de visage. Je fis faire de nouveaux livres en mon nom seulement, et j'arrangeai les dates de manière à pouvoir ré-

pondre à toutes les questions. Les gens de la station avaient de leur côté reçu le mot d'ordre, en sorte que lorsque le lieutenant Findlay du service naval de Sa Majesté Britannique fit son apparition en rivière avec trois bateaux armés, portant la croix de saint Georges, personne n'était moins inquiet que don Théodore, l'Espagnol.

Cependant le lieutenant exhiba des pouvoirs bien en règle du gouverneur de Sierra-Leone et de ses dépendances. Il était autorisé à brûler et détruire l'établissement du sieur Joseph, ainsi qu'à procéder à l'arrestation dudit personnage. Je regrettai de ne pouvoir lui prêter mon concours en cette circonstance : « le scélérat avait gagné le large. » Quant à ses biens, ils étaient depuis longtemps devenus ma propriété par un acte en bonne forme. A l'appui de mes assertions, je produisis cet acte et mes livres. Notre suzerain africain lui-même vint appuyer mes dires dans toutes leurs particularités ; il ne resta plus au digne lieutenant qu'à se déclarer satisfait et à accepter le dîner qu'on lui offrait. Sa conduite durant toute l'enquête fut celle d'un parfait gentleman, ce qui, je le dis à regret, n'était pas toujours le cas pour ses compatriotes de la marine.

Durant la saison pluvieuse qui commence en juin et dure jusqu'en octobre, les établissements situés sur la côte de l'Atlantique voient souvent leurs approvisionnements très-réduits. Les courants grossis par les pluies, empêchent les tribus des Foulahs et des Mandingos de l'intérieur de visiter le rivage et d'y apporter leurs produits. En ce cas, les factoreries s'approvisionnent en faisant remonter par des embarcations les petites rivières où n'entrent pas les gros navires, et que ne bloquent pas les chefs des futures caravanes.

Parmi les tribus ou clans visités par moi en pareilles saisons, je ne m'en rappelle aucune dont les relations

m'aient été plus agréables, et qui m'ait offert de plus nobles traits de caractère que celle des Bagers. Ils habitent les bords solitaires de courants d'eau peu profonds, et gagnent leur vie à raffiner du sel dans la saison sèche, et à fabriquer de l'huile de palme dans la saison pluvieuse. Je n'ai jamais rien lu nulle part sur ces dignes nègres dont la probité, la bienveillance et la politesse, peuvent soutenir la comparaison des peuples les plus civilisés.

Les Bagers vivent à l'écart des grandes tribus africaines, et maintiennent l'originalité de leur race en se mariant entre eux. Leur dialecte leur est aussi particulier et manque complètement de cette douceur italienne qui rend le dialecte sousou si musical et si agréable à l'oreille.

J'avais résolu de profiter d'une semaine ou deux de complet loisir, pour visiter un de leurs villages. Depuis quelque temps j'attendais en vain des nouvelles d'un de mes courtiers que j'avais expédié de ce côté avec des marchandises, pour les échanger contre de l'huile de palme. C'était une raison de plus pour entreprendre ce petit voyage. Je partis donc dans un canot couvert d'une banne à l'épreuve de l'eau et du soleil, et munie de provisions pour une semaine.

Une lutte prolongée de nos rames contre un dangereux ressac, le long de la côte, nous conduisit à une étroite crique, où à travers un épais et marécageux labyrinthe de palétuviers, nous fîmes glisser notre canot le plus avant possible. Même après être débarqué, il fallut encore marcher longtemps dans la vase pour atteindre la terre ferme. Le village des Bagers était situé à quelques centaines de pas plus loin sur la limite d'une savane désolée dont la solitude s'étendait aussi loin que la vue. Pour le village lui-même, il semblait désert, et j'eus quelque peine à découvrir le plus vieil habitant qu'on laisse toujours à la maison, et qui y joue jusqu'à un certain point le rôle de

chef, en l'absence au moins du chef actif. Le vénérable vieillard me fit l'accueil le plus cordial, et lorsque j'eus débité le « dantica » d'usage, ou en d'autres termes expliqué le but de ma visite, je le priai de me montrer la maison habitée par le courtier chargé de mes intérêts. Aussitôt le vieux patriarche me conduisit sous une espèce de hangar tout dilapidé, dont la misérable toiture de chaume était soutenue par quatre poteaux que ne reliait aucune espèce de muraille ou de claire-voie. Je reconnus tout de suite un grand coffre, un baril de rhum et le hamac de mon agent. Fort surpris de voir ma propriété si mal abritée, j'exprimais en termes assez violents ma colère contre le coupable; mais mon conducteur mit doucement la main sur ma manche, et me dit que j'avais tort de m'emporter contre un absent. « C'est bien ici sa maison » continua-t-il, « votre propriété y est à l'abri du soleil et de la pluie, et lorsque parmi les Bagers des marchandises sont protégées contre les éléments, elles ne courent aucun autre risque. Votre homme est allé au-delà de la plaine dans un village voisin pour chercher de l'huile; ce soir il sera de retour. Vous pouvez, en l'attendant, veiller vous-même sur ce qui vous appartient, mais soyez-en sûr, tout est en bon état et en sûreté. »

J'ouvris le coffre qui, à ma grande surprise, n'était pas fermé, et je le trouvai presque rempli encore des marchandises que j'y avais placées moi-même. Je remuai le baril, et le poids m'en parut à peine diminué; je tournai le robinet, et la liqueur jaillit à mes pieds. Près de là se trouvait une autre espèce de hangar provisoire, rempli presque jusqu'au faite, de peaux et de petits tonneaux d'huile de palme. Tout cela, au dire du patriarche, m'appartenait aussi.

Durant cette inspection, ma figure exprimait sans doute un certain degré d'étonnement, car le vieillard sou-

riaient en suivant mes divers mouvements d'un œil encore très-vif.

« Tout est en ordre, » dit-il, « tout est à sa place; n'est-ce pas? Les Baggers ne sont ni des Sousous, ni des Mandingos, ni des Foulahs, ni des hommes blancs, pour que les marchandises d'un étranger ne soient pas en sûreté dans leurs villages. Nous travaillons pour vivre; nous avons peu de besoins; les gros navires ne viennent jamais jusqu'à nous, et nous ne savons ni rien dérober à nos hôtes, ni nous faire la guerre les uns les autres pour nous vendre aux hommes blancs. »

La conversation prenait, on le voit, un ton un peu personnel; un geste impatient m'échappa et y mit un terme. Après réflexion, pourtant, je compris que j'avais tort, et secouant la main du bon noir avec une vigueur qui lui fit faire la grimace, je le priai d'accepter une pièce de toile de coton. Si Diogène avait visité l'Afrique en quête d'un homme, pensai-je en moi-même, il eût probablement éteint sa lanterne en arrivant chez les Baggers.

Il était deux heures environ après midi, lors de mon entrée au village qui, je l'ai déjà fait observer, était désert, à l'exception d'une demi-douzaine de momies d'un noir d'ébène, lesquelles se mirent à ramper au soleil en apprenant l'arrivée d'un étranger. La jeunesse était allée cueillir des noix de palmier dans un bois voisin. Une couple d'heures avant le coucher du soleil mon agent revint, et bientôt la troupe des villageois parut à son tour, riant, chantant, dansant et chargée de fruits. Dès qu'on leur eut fait part de la grande nouvelle, la hutte qui venait de m'être hospitalièrement assignée, fut entourée d'un cercle de cinq à six pieds d'épaisseur et composé d'hommes, de femmes et d'enfants. Ils me serraient de si près, que j'aurais fini par étouffer dans mon gîte. Le seul moyen de me débarrasser était de me montrer, ce que je fis. Je secouai toutes les mains; les femmes insistaient surtout pour ob-

tenir un «sumboo», c'est-à-dire, pour flairer mon visage, ce qui est le baiser indigène; toutes tenaient mon cou enlacé dans leurs longs bras noirs, au grand péril de ma chemise blanche menacée par le contact de leur corps huileux et couvert de poussière. Il y avait tant de bonhomie dans cet accueil, que je me serais fait un reproche de rester froid. J'embrassai donc à mon tour et à ma manière les plus jeunes autant que possible, et comme gage de mon bon vouloir, j'en conduisis une douzaine au moins, des plus jolies, au baril de rhum, ce qui les rendit heureuses pour toute la soirée.

Les villageois étant rentrés chez eux, le vieux chef me fit présent, avec un certain cérémonial, d'un bouc vraiment remarquable par la longueur de sa barbe et de ses cornes. Ce morceau friand devait être la base de mon souper. On envoya ensuite un crieur à travers les rues du village pour prévenir les dames qu'un blanc allait être leur hôte durant la soirée, et moins d'une demi-heure après, ma hutte était visitée par tout le beau sexe de l'endroit. L'une m'apportait une mesure de riz; une autre des racines de manioc; une troisième quelques cuillerées d'huile de palme; une quatrième une grappe de poivre; la plus vieille de toutes me fit le présent particulièrement mémorable d'une magnifique volaille. En un mot, le crieur avait à peine achevé sa tournée, que la natte sur laquelle je devais dormir, était couverte des contributions volontaires des dames Bagers, et qu'il était amplement pourvu, non-seulement à mes besoins, mais à ceux de mes huit rameurs.

Notez qu'il n'y avait rien de particulier à la circonstance dans ce magnifique élan d'hospitalité; ce n'était nullement un privilège accordé à ma peau blanche. Le plus pauvre voyageur noir aurait été traité comme moi, à ce qu'on m'assura, du moins. Je ne pus m'empêcher de réfléchir qu'on pourrait parcourir les États-Unis ou l'An-

gleterre d'un bout à l'autre, sans rencontrer rien de semblable à cet accueil des Bagers. La morale de ce petit épisode me semble être, que si les Anglais font bien d'envoyer des missionnaires en Afrique pour y répandre la Bible, les Bagers ne feraient pas mal d'en envoyer à leur tour en Angleterre pour y prêcher l'hospitalité.

Ces réflexions n'émuoussaient en rien mon appétit; j'étais dans les meilleures dispositions gastronomiques, quand le patriarche s'assit près de moi à côté d'une grande marmite. O vanité des espérances humaines ! au moment où mon impatience souleva le couvercle du vase qui contenait la bouillante étuvée, son énergique fumet n'annonça que trop la présence des débris du vénérable quadrupède dont on m'avait fait présent, et qui venait de passer si subitement de vie à trépas en mon honneur. Sans doute il était peu conforme à l'étiquette de ne pas se régaler d'un ragoût solennellement offert; mais j'aurais eu pour toute autre alternative de mourir de faim, qu'il m'eût été impossible de toucher à la chair du bouc. Je me rejetai donc sur le riz que j'assaisonnai amplement de poivre et de sel. Mon aimable hôte avait résolu de ne pas me laisser faire si maigre chère ce soir-là; il ordonna à une de ses femmes d'apporter son propre souper pour le partager avec le blanc. Le nouveau ragoût était mangeable, quoique poivré d'étrange façon. Je mangeai donc, je ne sais trop quoi, avec l'appétit d'un alderman, et deux jours après seulement, mon agent m'informa que j'avais soupé d'un entre-côte d'alligator. Fort heureusement la digestion était faite et parfaite.

Le souper fini, je m'échappai un instant de ma hutte pour prendre le frais avant de me livrer au sommeil. A peine avais-je mis la tête hors de la porte, que je respirai, c'est le mot, des essaims de moustiques qui s'élèvent à la tombée de la nuit de ces terrains plats et marécageux, et y remplissent l'air. J'en conclus qu'il ne fallait pas

songer à clore la paupière tant que je serais parmi les Baggers. En cela je me trompais encore; dès que je fis mention de l'embarras où je me trouvais au chef, il me dit tout de suite qu'une autre hutte était disposée pour abriter mon sommeil, grâce à un lit composé de roseaux odorants, espèce d'antidote contre les moustiques. Après un moment de causerie, lui-même offrit de me conduire à ce logis définitif. C'était une hutte très-basse, par l'unique ouverture de laquelle j'entrai en rampant et qu'on referma sur moi. Je pouvais me croire dans un tombeau, mais je n'en dormis pas moins d'un profond somme jusqu'au point du jour (4).

(4) Les Baggers sont remarquables par leur probité, comme j'eus l'occasion de m'en convaincre, durant mon séjour dans leur village, et par plusieurs faits que me raconta mon agent. Un jour il me conduisit près d'un citronnier et me montra suspendue à ses branches une balance en cuivre qui avait appartenu à un marchand colporteur mulâtre étranger, mort dans le village. Cette balance, ainsi qu'un coffre à demi rempli de marchandises, déposé dans la maison où se tenaient les palayers, avait été regardée comme sacrée depuis plus de douze ans. On attendait qu'un des parents ou amis du défunt vint réclamer son héritage. Les Baggers, à ce que l'on prétend, n'ont ni jus-jus, ni fétiches, ni gris-gris; ils n'adorent ni bon ni mauvais esprit; ils enterrent leurs morts sans larmes ni cérémonie, et n'aspirent après la tombe qu'à un éternel oubli; mais cette absence de croyance religieuse s'accorderait assez mal avec leurs vertus. Ce n'est pas chez ces honnêtes gens qu'on doit trouver des athées.

Les hommes sont de moyenne taille. Ils ont en général la peau fort noire et une large carrure; mais ils ne sont ni braves ni belliqueux; ils se tiennent à l'écart des autres tribus. Une loi foulah les protège contre toute violence extérieure, à cause de leur principale industrie qui est de fabriquer du sel pour leur propre consommation, et surtout pour celle des nègres de l'intérieur. Leur goût pour l'huile de palme et le peu de travail qu'ils ont à faire les rendent indolents. Leur vêtement unique est une bande de coton de quatre à cinq pouces de largeur, négligemment nouée autour du corps.

Leurs jeunes femmes sont loin d'avoir l'air svelte et gracieux des femmes mandingues et sousous. Elles fatiguent beaucoup plus

Mon retour au Rio-Pongo ne s'effectua point sans péril, mais je ne regrettai pas l'épreuve où ma force d'âme fut mise en cette circonstance, car elle me permit d'apprécier le courage et l'habileté des « Kroumen, » race de nègres véritablement amphibie, qui habite la côte, se livre à la pêche, au cabotage, et rend les plus grands services aux négriers comme aux croiseurs.

Après être resté deux jours chez les Bagers, je remontai dans mon canot, poussé par les muscles robustes de mes huit « Kroumen. » La brise fraîchit au moment où nous traversâmes la barre de la rivière, mais nous gagnâmes sans difficulté la pleine mer. Alors seulement je trouvai l'Atlantique si tourmentée par la même brise, que malgré notre banne à l'épreuve de l'eau, et notre habile manœuvre, la position ne laissait pas d'être incommode et critique. J'avais toutefois grande confiance dans la dextérité des rameurs indigènes. Souvent j'avais admiré leur agilité lorsqu'ils s'échappaient de dessous la carapace de leurs canots chavirés au milieu des brisans de notre barre, et je leur avais même donné une poignée de cowries, lorsqu'ils arrivaient sur la plage tout ruisselants d'eau et de sueur, comme s'ils venaient de faire un plongeon pour s'amuser.

À la tombée de la nuit la tempête augmenta, car c'était décidément une tempête. Les mots qu'échangeaient à voix basse mes rameurs, leurs regards soucieux, annonçaient suffisamment la gravité de la situation. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre du côté de la terre,

que les hommes, et l'huile de palme, dont elles font un grand usage intérieur et extérieur, relâche leur chair et lui donne une apparence bouffie et malade. Les deux sexes se rasent la tête, ornent leurs nez et leurs lèvres inférieures d'anneaux, et percent leurs oreilles avec des piquants de porc-épic ou des petits bâtons. Jamais ils ne se vendent et ne s'achètent les uns les autres, quoiqu'ils acquièrent parfois en échange de leurs produits, des enfants des deux sexes qui entrent alors dans leur famille par une espèce d'adoption.

je ne découvrais qu'un mur continu de rochers contre lequel la mer précipitait ses vagues furieuses. Ni mon devoir, ni la prudence ne me conseillaient de prendre la direction du canot. J'avoue cependant qu'un frisson courut dans tout mon corps, quand je vis le chef des rameurs changer soudain notre direction et gouverner sur les rochers en droite ligne. Le canot, bondissant sur les lames, allait un train de cheval de course; la mer écumait comme une cuve d'eau bouillante; rien devant nous que les rochers, un mur d'airain ! Tout-à-coup j'aperçus une étroite crevasse en grande partie masquée et comblée par les lames. Nous n'en étions plus qu'à cinquante pieds; le canot fit halte; une lame venait justement de se précipiter par la brèche; il s'agissait de la suivre et de profiter pour cela de la première lame qui nous prendrait sur son dos. Pas un mot ne fut dit; chacun était à son poste; les rames plongèrent de nouveau avec la rapidité de l'éclair; le canot porté comme une plume sur la crête de la lame, passa comme une flèche à travers la crevasse, dont j'aurais pu toucher les deux parois en étendant les mains.

Grâce à l'habileté et à l'audace des Kroumen, nous nous reposons dans les eaux comparativement calmes du rivage.

CHAPITRE XIV.

Courte digression sur l'institution de l'esclavage. — L'homme est la monnaie courante de l'Afrique. — Arrivée d'une caravane. — Mami-Yongo, oncle d'Almah de Bellah. — Le café. — Une école musulmane. — Récit du voyage de Mami à Tombouctou, avec carte géographique, de sa façon.

Lors du ralentissement des pluies, de petites caravanes commencèrent à s'acheminer lentement vers la côte.

Nouveau venu dans le pays et n'étant pas en mesure d'opérer sur une grande échelle, je n'avais qu'une petite part dans la traite. Je m'en consolais par l'espérance d'un meilleur lot, lorsque viendrait la saison des sécheresses.

Dans l'intervalle, Joseph me donna de ses nouvelles. Il était arrivé sain et sauf à Matanzas, et sachant mon désir d'avoir un actif et intelligent suppléant à Kambie pendant ma visite projetée à l'intérieur, il m'envoyait un commis muni des meilleures recommandations. Dans la prévision de cette même visite, je fis construire une grande barque, que j'expédiai à Sierra-Leone avec une cargaison d'huile de palme à échanger contre des marchandises anglaises, et j'employai mes loisirs à étudier l'origine et l'organisation de la traite, puisque la destinée m'avait jeté dans ce métier.

Pour traiter à fond la question de l'esclavage en Afrique, il faudrait bien des pages et des volumes. Que le lecteur se rassure; telle n'est pas mon intention. Un court aperçu, résumant les données que je dois à l'expérience et à la pratique, suffit à mon but. Comme institution nationale, l'esclavage a toujours existé en Afrique. Les plus anciens monuments du pays nous montrent l'image de la servitude la plus absolue, et cependant je n'hésite pas à dire que les trois quarts au moins des esclaves exportés de la côte occidentale sont le produit de guerres intestines excitées par l'appât du débouché qu'offre la traite. Nous stimulons l'avarice et la rapacité des indigènes; nous leur créons des besoins, des fantaisies qu'ils n'avaient certes pas, lorsque l'esclavage était purement une institution indigène, domestique et patriarcale. Aujourd'hui l'homme est devenu la monnaie courante du pays.

L'Angleterre, malgré toute sa philanthropie, expédie sous la bannière de saint Georges, dans les commodes et

spacieux entrepôts du commerce légitime de la côte occidentale, des fusils de Birmingham, des cotonnades de Manchester, du plomb de Liverpool, et autres produits non moins légitimement payés à Sierra-Leone, Acra et la Côte-d'Or, par de bonnes traites brésiliennes ou espagnoles sur Londres. Est-il un seul marchand anglais qui ignore la destination de ces marchandises? La France, avec toutes ses belles maximes de liberté, d'égalité, de fraternité universelle, n'en expédie pas moins de son côté ses cotonnades de Rouen, ses eaux-de-vie, et une infinie variété d'articles de clinquant à la même destination. Enfin, la philosophique Allemagne ne refuse pas sa part d'un gâteau trempé du sang et des sueurs des noirs, comme dirait un négrophile; elle envoie à la côte d'Afrique ses miroirs et ses verroteries. Les citoyens des États-Unis, à leur tour, tant ceux des États où l'esclavage est aboli que ceux des autres États, ces très-dignes citoyens des États-Unis, qui n'hésiteraient pas, disent-ils, à perdre un négrier comme pirate s'ils le prenaient sur le fait, lui fournissent indirectement du tabac, de la poudre, toutes les marchandises de leur fabrication ou de leur cru, autant de rhum yankie, autant de Bibles de la Nouvelle-Angleterre qu'ils peuvent même en désirer, pour mieux cacher leur jeu et se donner l'air de petits saints devant les croiseurs anglais. C'est la tentation de toutes ces choses, je ne parle pas des Bibles, qui alimente pourtant les guerres intérieures de l'Afrique; c'est contre la poudre, le tabac, l'eau-de-vie, les cotonnades, etc., etc., qu'on échange la chair noire. « Qu'y faire? diront ces bons apôtres. La traite des noirs est l'abomination des abominations, mais l'or ne sent pas d'où il vient. Les traites sont en règle et payées recta. »

Ce que je dis là moi-même, je le dis en passant et pour constater un fait de nature à faire tomber bien des déclamations. Mon intention n'est nullement de débiter une

homélie semblable à celles que je ne saurais prendre au sérieux dans certaines bouches.

Je veux bien avouer encore, que si toute espèce de commerce et de relations était interdite avec la côte africaine, l'esclavage n'en subsisterait pas moins, mais à un degré bien mitigé, bien restreint. C'est là une coutume aussi vieille à peu près que le monde et malaisée à déraciner chez les peuples les plus civilisés ; l'histoire du passé et l'histoire contemporaine l'attestent également. De vieilles rancunes de familles, des rivalités de tribus amèneront toujours des conflits analogues aux razias de la féodalité, et les captifs seront longtemps encore réduits en esclavage en Afrique, comme les prisonniers de guerre dans le monde romain, *servi quia sunt servati*. Les tuer serait pis encore.

D'un autre côté, le génie financier de l'Afrique est peu fécond en ressources. Au lieu d'imaginer des banques, un système de circulation monnayée, ou d'employer même les métaux précieux dans ce but, on y regarde, depuis un temps immémorial, l'homme même comme le véritable représentant, la personnification en chair et en os, le type vivant de toutes les valeurs. Un esclave est un billet au porteur qui s'escompte et peut se donner en gage ; une lettre de change qui se porte elle-même à sa destination ; une taxe qui rentre sur ses pieds dans le trésor du chef. Sans la traite même qu'on entrave, mais qu'on ne supprime pas, les nègres ne songeraient pas de longtemps à abolir l'esclavage. Ils continueraient d'envoyer aux barracouns de la côte les criminels et les produits de leurs guerres, qui sont le plus souvent une véritable chasse à l'homme ; ils réduiraient, comme par le passé, à la servitude domestique les orphelins des criminels, les enfants que leurs parents ne peuvent gouverner, les joueurs, les vagabonds, les estropiés, les dé-

biteurs insolubles, les muets, les femmes stériles ou infidèles.

Pour faciliter la vente de ces diverses catégories d'infortunés, il existe parmi les Africains une classe nombreuse de courtiers aussi roués que les maquignons des pays les plus civilisés. Ils parcourent le pays en quête de la marchandise qui convient à leurs patrons; ils recrutent des soldats pour les gardes-du-corps des princes; ils leur fournissent des esclaves de certaines tribus recherchées pour la domesticité; ils procurent aussi des laboureurs pour les fermes; les harems leur doivent également plus d'une acquisition. Parfois, chargés du recouvrement de vieilles dettes, ils se transforment en recors pour saisir un débiteur insoluble ou ses enfants mêmes en gage. Un chef, un roi indigène manque-t-il de cotonnade, d'armes, de poudre, de balles, de tabac, de rhum ou de sel, et le même chef n'est-il pas en relations personnelles de trafic avec les factoreries de la côte, il emploie ces habiles agents de négoce; et c'est ainsi que les cotonnades anglaises et le rhum yankie remontent les rivières après avoir passé dans de secondes mains, tandis que les esclaves descendent les mêmes rivières, et que la chair noire devient la base des lettres de change qui soldent les dites marchandises. Le courtier perçoit naturellement sa commission en nature, et ne s'en fait pas plus scrupule qu'un citoyen américain du sud, à qui l'envie prend de troquer son cheval contre une quarteronne, ou sa quarteronne contre un cheval, quoique la dite quarteronne soit teinte de sa propre couleur.

Sous ce rapport, l'Amérique civilisée n'a rien à reprocher à l'Afrique barbare.

Le mois de décembre 1827 amenait enfin la saison tant désirée des sécheresses. Bientôt il m'arriva un message du chef d'une caravane annonçant qu'à la pleine-lune, il ferait halte dans mon village, avec tous les produits

qu'il avait pu réunir. Le courrier m'apprit, en outre, que son maître, Mami-Yongo, était porteur d'une lettre de son bien-aimé neveu, Almah de Bellah, et que s'il avait un peu tardé en route, c'était pour grossir d'autant sa caravane au profit de mon coffre-fort.

Je ne laissai pas la journée s'écouler sans envoyer de mon côté, à mon futur hôte, un interprète chargé des présents usités ; et je profitai de l'intervalle qui me séparait encore de son arrivée pour lui bâtir un joli cottage ; car jamais Foulah mahométan ne consentit à vivre sous le même toit qu'un infidèle. Je garnis, selon le goût africain, ce logement improvisé de peaux brutes et de nattes neuves.

Fidèle à sa parole, Mami-Yongo me fit connaître son arrivée dans mon voisinage le jour même où la lune apparut dans son plein. Dès que le pieux musulman, du sommet des hautes collines situées derrière la factorerie, découvrit la rivière serpentant vers la mer, il se tourna du côté de l'orient, et, élevant d'abord les deux bras au ciel, il les étendit ensuite vers la Mecque, pour remercier Allah de son arrivée à bon port. Après force genuflexions, durant lesquelles il touchait la terre du front, il se releva, prit le sentier qui conduisait à Kambie, et entonna, en l'honneur du prophète, une longue psalmodie à laquelle toute la procession prit part.

C'était un spectacle imposant que le défilé de cette longue caravane, plaçant ainsi ses intérêts terrestres sous la protection du ciel : notre suzerain indigène avait grossi le cortège en marchant à sa rencontre. Dès que la caravane approcha de mon établissement, je fis décharger fusil sur fusil en son honneur ; n'ayant aucune autre musique à ma disposition pour fêter l'arrivée du Foulah, je ne lui épargnai pas celle-là.

Je devais une réception solennelle à la première caravane importante, au grand chef de sang royal qui vi-

sitaient ma factorerie. Ma belle piazza était couverte de nattes dans toute sa longueur ; une espèce de garde-du-corps se tenait rangée derrière moi ; la façade de la maison était pavoisée de drapeaux de fantaisie, et, en face de l'endroit où je devais m'asseoir, j'avais fait étendre, pour mon hôte, une peau de mouton de la plus fine laine. Le moment venu, je me tins d'abord debout et découvrit sur le seuil, tandis que le noble Foulah s'approchait et me remettait une boîte à tabac en corne de gazelle garnie d'argent. Cette boîte, don d'Almah de Bellah, lui tenait lieu de lettres de crédit et certifiait sa mission. Je reçus ce gage d'amitié avec un profond « salaam » ; je le portai avec respect à mon front et je le passai à Ali-Ninpha, qui remplissait en cette circonstance les fonctions de maître des cérémonies. Nous primes chacun par une main le noble Foulah, et, après l'avoir conduit jusqu'à la peau de mouton qui lui était destinée, je revins m'asseoir sur mon tabouret.

D'après l'usage du pays, Mami-Yongo commença alors le « dantica » ou l'exposé du but de son voyage, et d'abord il prit Allah à témoin de sa sincérité. « Non-seulement, dit-il, je suis porteur des félicitations de mon cher neveu Almah de Bellah, mais je suis aussi l'envoyé et le représentant de mon royal maître, l'Ali-Mami de Foutah-Yallo, qui, à la demande de son fils, m'envoie vers vous avec une escorte pour vous conduire à Timbo où vous avez promis de venir. Durant votre absence, mon seigneur m'a ordonné de rester à votre place à Kambie, pour mettre vos propriétés à l'abri des attaques du Mongo mulâtre de Bangalang, dont la malignité contre votre personne est connue même sur nos lointaines collines. »

J'avoue que la dernière partie de ce message me surprit un peu. Mes relations avec Mongo John étaient loin d'être d'une nature amicale, mais je n'aurais jamais cru

que l'histoire de notre rupture fût allée si loin et excitât tant de sympathie pour moi.

Lorsque Mami-Yongo eut achevé son discours, je m'approchai de lui, je le remerciai de l'intérêt que son maître prenait à ce qui me concernait, et, plaçant dans ses mains le Koran d'Almah de Bellah, enveloppé d'une serviette blanche, comme gage de l'amitié de son neveu pour moi, je me replaçai de nouveau sur mon tabouret. Dès que le saint livre sortit des plis de la serviette, Mami-Yongo exhala un profond soupir d'étonnement, et, se frappant la poitrine, tomba à genoux le front contre terre, attitude dans laquelle il resta dévotement pendant plusieurs minutes. Lorsqu'il se releva le front souillé de poussière et les yeux brillants de larmes, il ouvrit le volume et me montra, ainsi qu'aux gens de sa suite, une inscription tracée de sa propre main. Elle disait que Mami-Yongo avait fait présent du livre de Dieu à Almah de Bellah, son parent. En entendant lire cette inscription, qui me fut aussitôt traduite, tous les compagnons du Foulah s'écrièrent : « Gloire à Allah et à Mahomet, son prophète. » Alors je m'approchai de lui et, posant la main sur le Koran, je fis serment, avec l'aide de Dieu, d'accepter l'invitation du grand roi de Foutah-Yallo.

Les cérémonies de la première réception se trouvant ainsi terminées, je me hâtai de conduire Mami-Yongo dans son logis particulier, où je lui fis don d'une bouilloire toute neuve et toute brillante et d'un encrier ; je l'assurai en même temps de mon vif désir de pourvoir de la manière la plus satisfaisante à ses besoins et à ceux de toute la caravane.

Le lendemain de grand matin, me rappelant la joie du neveu Almah de Bellah, lorsque je l'avais pour la première fois régala de café, je résolus d'offrir à l'oncle, dès qu'il aurait terminé ses ablutions, une tasse de l'odorant breuvage. Je n'aurais rien pu imaginer de plus agréable au

palais du vieillard. Trente années auparavant, il en avait bu, me dit-il, à Tombouctou où les gens de Moïse, c'est ainsi qu'il appelait les Juifs, avaient accoutumé d'en prendre avec du lait et du miel. Avant qu'il eût approché la tasse de ses lèvres, le délicieux arôme de la fève d'Arabie lui avait rappelé ce souvenir.

Longtemps avant l'arrivée de Mami-Yongo, sa renommée d'homme versé dans les livres et de grand voyageur l'avait précédé à la côte. Dès qu'il me parla de Tombouctou, je le priai de me donner quelques détails sur cette capitale des capitales, comme l'appellent les Africains. Le messenger royal promit de complaire à mon désir dès qu'il aurait donné la leçon du matin aux enfants de la caravane. Son logis était plein d'une douzaine au moins de jeunes Foulahs ou Mandingos, accroupis autour du feu, tandis que le prince nègre lui-même, exerçant les fonctions de maître d'école, était placé dans un coin avec son encrier, ses roseaux taillés et une pile de vieux manuscrits. Ali-Ninpha, mahométan de parade, affectait d'écouter le plus dévotement du monde les principes de Mami et les versets du Koran. Scrupuleux observateur de la loi en présence des vrais croyants, personne n'était plus disposé à faire honneur, en la compagnie des infidèles, à un succulent quartier de porc et ne manifestait plus d'horreur pour l'eau pure. Mais pourquoi révéler les faiblesses du pauvre Ali? Ne nous étions-nous pas chargés, Joseph et moi, de le civiliser à notre façon?

Mami-Yongo me pria de l'excuser s'il accomplissait en ma présence sa tâche journalière. La leçon commença donc. Les écoliers écrivaient sur des planchettes de bois avec des roseaux et une encre faite avec de la poudre dissoute dans l'eau.

Pauvres écoliers que ces enfants de l'Afrique! Le Koran est l'unique base de l'enseignement, et quand ils écrivent ou reçoivent une lettre, son interprétation exige

bien des heures de torture intellectuelle. Mami-Yongo, cependant, était très-supérieur à la plupart de ses compatriotes, et, je dois le signaler en passant, comme l'Africain le plus érudit qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Exact à tenir sa promesse, dès que l'école fut finie, Mamí vint me ~~mener~~ sur ma piazza. Couchés de la manière la plus amicale sur nos nattes et nos peaux de moutons, avec une ample provision de pipes et de tabac, nous formions un des petits cercles les plus agréables qui se fussent de longtemps peut-être réunis sur les bords du Rio-Pongo. Ali-Ninpha nous servait d'interprète. Il s'était préparé à remplir ses longues fonctions par une courte visite à mon armoire à liqueurs, hors de la vue, bien entendu, du futur narrateur.

Après avoir invoqué le nom d'Allah, selon la pratique musulmane, Mami-Yongo tira une longue bouffée de sa pipe, et, recevant des mains d'un domestique un petit sac rempli de sable fin, il étendit et aplanit ce sable avec ses mains, laissant à peu près à la couche entière un quart de pouce d'épaisseur. C'était le tableau sur lequel il allait tracer la carte de son voyage. A l'extrémité occidentale de son sable, il fit un petit trou avec son doigt pour le point de départ, la ville de Timbo. Et à mesure qu'avançaient son récit et son voyage à travers l'Afrique vers la grande capitale, il traçait les contours des principaux territoires et indiquait par d'autres points les villes les plus remarquables. Une ligne plus ou moins épaisse, plus ou moins tortueuse, représentait les grandes rivières et les petits courants d'eau qui interceptaient la route, tandis que, par un mouvement rapide de la main, il élevait le sable en petits tas pour figurer les montagnes, ou lui donnait un niveau parfait pour figurer les vastes prairies et les savanes. Arrivait-il à une épaisse forêt, sa tabatière était mise en réquisition; une ou deux pincées de tabac suppléaient à l'absence des géants de la végétation africaine.



27. Guinée Française. — École Musulmane

Comme tous les conteurs orientaux, Mami avait par malheur le défaut de la prolixité; son récit semblait presque aussi long que son voyage. Il tenait à décrire la bonne ou la mauvaise réception qu'on lui avait faite dans chaque village. Il n'omettait aucun des obstacles qu'il avait rencontrés, des dangers qu'il avait courus en jetant des ponts sur les rivières ou en les passant en radeau ou à gué. Il comptait aussi les heures perdues à attendre la diminution de leurs crues. Il n'avait garde d'oublier les diverses espèces de poissons dont ces mêmes rivières étaient peuplées, et dès qu'il entra dans les forêts, c'était une interminable série d'aventures et de rencontres périlleuses avec les alligators, les éléphants, les anacondas et des serpents dont la morsure était mortelle. Les loups, les sangliers, les ânes sauvages, les zèbres, les hyènes, les aigles, etc., n'étaient pas omis dans sa narration.

Toute la matinée s'écoula rapidement dans ces préliminaires topographiques et zoologiques, et l'heure des ablutions et de la prière était revenue que nous semblions être aussi loin que jamais de Tombouctou. Trop bon musulman pour ne pas suspendre son récit, Mami me pria d'excuser cette interruption involontaire et mit un esclave en sentinelle auprès de sa carte pour que rien n'y fût dérangé.

Le noble Foulah, ses dévotions faites, trouva une collation préparée par mes soins près de sa carte géographique, ce qui lui permit de réparer ses forces avant de se remettre en chemin. Le voyant prêt à partir de plus belle, je hasardai cependant quelques réflexions sur la valeur du temps dans cette courte vie; je lui adressai entre parenthèses deux ou trois questions sur la capitale des capitales, afin de lui indiquer l'impatience où j'étais d'entrer à Tombouctou. Mami-Yongo, homme de sens et de tact, autant que de bon caractère, sourit à cette insinua-

tion, et, après quelques mots d'apologie pour la lenteur naturelle à tous les vieux conteurs et à tous les vieux voyageurs, il franchit un degré ou deux de désert, et enfonça le côté pointu de sa tabatière en corne de buffle à l'extrémité orientale du sable pour indiquer qu'il était arrivé.

Mami-Yongo avait visité un trop grand nombre de colonies européennes et de royaumes maures ou arabes de la côte septentrionale d'Afrique, pour n'être pas riche en termes de comparaison, et se trouver réduit comme ses compatriotes, par la plus complète ignorance, à proclamer Tombouctou un mélange de Paris et du paradis qu'ils n'ont pas plus vus l'un que l'autre. Mami-Yongo n'allait pas même jusqu'à préférer Tombouctou aux établissements du Sénégal et de Sierra-Leone. Il avouait que le palais du roi n'était qu'un vaste enclos de murs de boue, bâti sans goût et sans symétrie, un véritable labyrinthe où se trouvaient entassées les cassines destinées au logement des femmes, des enfants et des parents du souverain. On pouvait juger par ce palais royal des habitations des nobles et des simples citoyens. Les rues n'étaient que des sentiers; des hangars tenaient lieu de boutiques; le faubourg d'une colonie européenne éclipsait Tombouctou sous ce rapport, mais l'importance de ses marchés lui donnait une juste célébrité. Toutes les semaines, ils se remplissaient de marchands de toute espèce qui venaient des royaumes voisins et même à certaines époques des contrées les plus lointaines. Les Maures et les juifs du Nord-Est étaient les plus opulents de ces trafiquants; Mami rangeait parmi eux une classe de marchands qui portaient une espèce de turban particulière, et qu'il appelait le peuple de Joseph; selon toute apparence, des Arméniens.

Mami-Yongo n'avait pas de secret à garder relativement au gouvernement de ce puissant royaume. Les



165

A Demar

MEYER

L'AFRIQUE OCCIDENTALE. — Tombouctou.

étrangers y étaient surveillés de près, disait-il, et rudement taxés. En résumé, Tombouctou lui semblait être le grand centre d'échanges entre les populations africaines, mais les caravanes y venaient bien moins pour chercher le sel minéral qui abonde dans le voisinage que pour y troquer leurs esclaves contre des marchandises.

Je demandai au chef Foulah pourquoi les Africains préféraient les marchés de Tombouctou aux magasins infiniment mieux approvisionnés des établissements européens de la côte, où il était plus aisé de se rendre que de parvenir au cœur de l'Afrique. « Oh ! me répondit Mami-Yongo, aucun marché n'est bon pour un véritable Africain, lorsqu'il ne peut échanger ouvertement ses esclaves pour toute espèce de marchandises sans avoir rien à craindre et sans passer par plusieurs mains. Les esclaves, don Théodore, c'est notre monnaie. »

Cette réponse résolvait pour moi l'un des grands problèmes politiques que soulève la question de la civilisation africaine. J'aurai probablement l'occasion d'y revenir avant la conclusion de ce récit.

CHAPITRE XV.

Je pars pour Timbo, où l'Ali-Mami de Foutah-Yallo, père d'Almah de Bellah, m'attend. — Manière de voyager à travers les forêts de l'Afrique. — Passeport musulman. — Arrivée à Kya, ville Mandingo. — Ibrahim Ali. — Joyeux souper suivi d'un mal de tête. — Ali-Ninpha demande un jour de halte pour recouvrer son assiette. — La fièvre supposée. — Traitement homéopathique et par petites doses du Koran. — Guérison complète.

Après avoir terminé les opérations mercantiles de la caravane et pris mes arrangements personnels pour une absence prolongée, j'installai le noble Foulah à la tête de

ma factorerie, et j'ordonnai à tous mes commis, courtiers, ouvriers et domestiques de regarder Mami-Yongo comme un autre moi-même. Je crus, toutefois, bien faire avant de me plonger dans les déserts de l'Afrique et d'abandonner tous mes biens terrestres, toutes mes espérances de fortune entre les mains d'un musulman, de descendre en canot jusqu'à Bangalang pour dire un mot d'adieu à Mongo John et sonder, avec toute la diplomatie dont j'étais capable, les sentiments et les projets de ce vétéran de la traite. Ormond parut fort embarrassé de ma visite et fort intrigué de son objet. Il eût voulu me voir partir dans l'espoir d'être débarrassé de moi, si je périsais en route victime de quelque trahison; mais, d'un autre côté, je pouvais revenir, après avoir pénétré au cœur de l'Afrique et contracté des alliances qui renverseraient pour jamais son ancien monopole. Ces deux idées étaient visiblement en lutte dans son esprit pendant notre entretien plein d'une froide politesse. En partant, je dis au Mongo que j'étais sans crainte sur la sécurité et la prospérité de mon établissement durant mon absence, attendu que l'Ali-Mami de Foutah-Yallo lui-même avait envoyé un de ses lieutenants pour occuper Kambie durant mon voyage avec une troupe de guerriers choisis. Le mulâtre bondit de surprise en apprenant cette nouvelle et quitta brusquement la salle sans dire un mot.

Je dormis parfaitement cette nuit-là, malgré le déplaisir du Mongo; ma confiance dans le Foulah était complète. Si bizarre que fût l'occurrence, j'avais une foi instinctive dans sa bonne administration de mes biens et la sécurité de ma personne à travers le désert.

Au point du jour j'étais sur pied. Il faisait une fraîche et splendide matinée. Au moment où la nature s'éveillait dans ce monde primitif, le rideau de brouillards qui couvrait la surface de l'eau se dissipa à l'aspect du soleil levant, et dès qu'il eut dardé ses premiers rayons à tra-

vers les masses de végétation humides de rosée, des milliers d'oiseaux se mirent à chanter, comme pour saluer ma bien venue dans des sentiers inconnus et périlleux.

Après un bon déjeuner, je laissai à mon commis espagnol mes instructions par écrit pour le détail des affaires, et le moment du départ arrivé, je présentai le chef Foulah à tout mon monde, comme le maître temporaire auquel ils devraient une obéissance absolue, en retour de la protection la plus généreuse et la plus efficace. A dix heures, notre caravane était en marche; elle se composait de trente personnes, envoyées par Almah de Bellah, et avait pour capitaine un de ses parents. Dix de mes propres serviteurs étaient chargés de porter les bagages, les marchandises, les provisions. Ali-Ninpha m'accompagnait en outre, ainsi que deux interprètes, une espèce de valet de chambre et un chasseur. Nous étions en tout quarante-cinq personnes. Comme on allait se mettre en marche, Mami-Yongo s'approcha de moi pour claquer des doigts et mit dans mes mains ce verset du Koran de l'écriture de son maître : « L'hospitalité accordée au voyageur fatigué est le chemin du ciel. » Ce verset devait être un passeport tout-puissant pour moi chez les bons musulmans. Je n'aurais pas manqué de remarquer, si j'en avais eu le temps, combien cette formule était plus chrétienne que tous les papiers officiels dont nous munissent « le foreign-office » ou les ministères des affaires étrangères, quand nous avons à parcourir des pays civilisés; mais avant que cette réflexion me vînt, le Foulah se baissa à terre, et remplissant ses deux mains de poussière, la sema sur nos têtes en signe d'un voyage prospère; puis, se prosternant de nouveau le front contre le sol, il nous dit adieu.

Je crois avoir déjà fait observer que les meilleures routes de l'Afrique ne valent guère mieux que des sentiers frayés par des moutons ou des chèvres et livrent à

peine passage dans les endroits boisés à un voyageur à la fois ; nous marchions donc sur une seule file. Deux hommes, le coutelas à la main et armés en outre de fusils chargés, nous précédaient à une certaine distance, non-seulement pour éclairer le chemin et nous avertir du danger, mais pour couper les branches et les ronces qui, sur cette terre féconde, repoussent en peu de jours sur un sentier abandonné. Ils se tenaient à portée de voix de la caravane et nous avertissaient par leurs cris, chaque fois que nous approchions de nids de frelons, d'arbres à ruches, de fourmilières, et qu'ils apercevaient des serpents ou d'autres périls inconnus même aux forêts vierges de nos climats. Derrière ces deux pionniers marchaient les porteurs des provisions et des bagages. Le centre de la caravane était occupé par les femmes, les enfants, les gardes et la suite. Nous formions enfin l'arrière-garde, le capitaine, Ali-Ninpha et moi, le fouet à la main, car il était parfois nécessaire de stimuler les traînants. Quand nous passions par les villages sous-sous voisins, l'imposant cortège était salué d'une décharge de mousqueterie ; une foule de femmes et d'enfants suivaient le « cupy » ou l'homme blanc pour lui dire adieu sur les limites desdits villages.

Durant les deux premiers jours, nous traversâmes un pays ondulé, entremêlé de forêts, de territoires cultivés et de villages africains, où nous recevions de la générosité des chefs des « bugnees » ou légers présents en gage d'amitié. Accoutumé, comme tous les Européens établis sur la côte, à faire peu d'exercice et à borner mes migrations ordinaires à aller de ma maison au bord de la rivière, et *vice versa*, j'eus d'abord quelque peine à m'habituer à la marche ; cependant peu à peu je vainquis la mollesse de mes plantes de pied et de mes muscles locomoteurs, et je ne tombai plus le soir de lassitude et d'accablement dans mon hamac, comme le premier jour du voyage. A



30. Campement dans la brousse

mesure que nous nous habituions mieux les uns aux autres et à la vie de forêt si nouvelle pour moi, notre troupe s'égayait. Le bavardage, les plaisanteries, les chants, les invocations à Allah animaient les ombrages généralement silencieux, car les oiseaux ne chantaient qu'à leurs heures. Les esclaves même se laissaient aller à une familiarité qu'on ne leur eût pas permise dans les villages et les établissements de la côte. Il arrivait parfois aux maîtres de soulager momentanément les porteurs de leurs fardeaux en s'en chargeant eux-mêmes. Loin des agglomérations d'hommes, l'humanité semble reprendre ses droits. La nuit venue, on faisait halte; les femmes cherchaient et trouvaient de l'eau, cuisaient les aliments et distribuaient les rations.

Après quatre jours d'un voyage qui commençait à me plaire, notre poudreuse caravane fit halte au coucher du soleil devant la porte bel et bien close d'un grand village fortifié, résidence d'Ibrahim Ali, chef Mandingo.

Un certain temps s'écoula avant que nos clameurs et nos coups redoublés contre la porte décidassent le gardien à nous répondre. C'était l'heure des prières; Ibrahim faisait ses dévotions. Enfin, l'impatience me gagna, je lâchai les deux coups de mon fusil de chasse, dont la détonation, j'en étais certain, arriverait plus vite qu'aucun message aux oreilles du pieux musulman. A peine l'écho de ces deux coups mourait-il, que le grand tambour de guerre de la ville commença à battre et qu'une voix sortant d'une meurtrière nous demanda ce que nous voulions. Je laissai le soin de négocier notre entrée au chef Foulah. Il répondit que la caravane d'Ali-Mami, chargée de marchandises, demandait l'hospitalité. Ali-Ninpha, de son côté, informa le même questionneur que don Théodore, « l'homme blanc de Kambie, » réclamait l'honneur d'être admis en la présence du vaillant Ibrahim.

Bientôt le guichet cria ; Ibrahim allongea la tête pour souhaiter la bien-venue aux étrangers qui furent admis un à un dans la place. Il nous fit, à moi et à Ali-Ninpha, la réception la plus cordiale, mais il n'eut pour le chef Foulah qu'un accueil froidement cérémonieux, car les Mandingos déguisent mal leur antipathie connue pour leurs rivaux.

Ali-Ninpha avait été le compagnon des jeux d'Ibrahim avant d'émigrer à la côte. Leur attachement conservait encore toute sa sincérité primitive, et la plus haute ambition du chef Mandingo était d'honorer le compagnon, l'hôte de son ami. En conséquence, l'essaim de ses femmes fut mis en réquisition pour me pourvoir de tous les comforts. On choisit pour me loger la meilleure maison ; on étendit des nattes sur le sol ; on couvrit de peaux les couches construites en adobé ; on alluma du feu pour purifier l'atmosphère. Des pipes furent distribuées à mes compagnons, et, tandis qu'on tendait un hamac pour que je m'y reposasse en attendant le souper, un des hommes du service de la bouche fut envoyé à la recherche du plus gras mouton de la ville, destiné à en faire les frais.

Ibrahim eut, en outre, l'attention de poser des sentinelles autour de ma hutte, pour empêcher que ma sieste ne fût interrompue. Ali-Ninpha vint seul me réveiller avec l'agréable nouvelle que les bols de riz et l'étuvée de mouton venaient d'être déposés tout fumants sur la natte dans la chambre d'Ibrahim lui-même. Ali-Ninpha, connaissant mes goûts, avait donné ses directions en conséquence au cuisinier. Souvent il lui était arrivé de tourner en plaisanterie les caprices de l'estomac de l'homme blanc, estomac qui se révoltait à la seule vue de certains ragouts favoris des Africains ; mais il avait tenu bonne note de ces mêmes caprices, en sorte que je mangeai ce jour-là, du meilleur appétit, des viandes grillées et rôties presque à l'européenne, tout en flairant la vapeur savou-

reuse d'une succulente étuvée avec une sauce à la crème. Ma foi, la tentation devint si forte, que, sans en demander la permission, je plongeai ma cuiller dans ledit plat, placé devant mes amphitryons et, selon toute apparence, exclusivement préparé pour eux. Ils m'invitèrent aussitôt à partager ce mets favori ; je le trouvai si délicieux, qu'après tant d'années écoulées, l'eau me vient encore à la bouche en songeant aux boulettes de mouton haché avec des pistaches que je dévorai cette nuit-là dans la ville Mandingo de Kya.

Mais le meilleur des repas a besoin d'être égayé par une autre liqueur que l'eau. Si fraîche et si pure qu'elle fût dans cette contrée montueuse, elle ne pouvait étancher ma soif. Je me rappelai d'ailleurs le faible de mon compagnon Ali-Ninpha pour les boissons distillées, et je supposai que son ancien camarade ne pouvait rien avoir à objecter, au moins en petit comité, à des libations de ce genre. Je parlai donc de la nécessité de certains cordiaux, mot dont le Diable s'est maintes fois servi pour tenter les chrétiens les plus tempérants, et produisant à l'improviste ma petite cantine de voyage, je l'appliquai sous le nez de mes compagnons de table.

Je n'avais pas eu le temps d'avertir ces fidèles sectateurs du prophète des risques à courir, que le bord de la bouteille glissait de leurs nez à leurs lèvres ; levant le coude et ne songeant plus à le baisser, ils me convinquirent que le breuvage était de leur goût. La bouteille y passa et notre appétit se trouva tellement ouvert qu'on fit apporter une seconde étuvée de boulettes de mouton aux pistaches, suivie à son tour d'une autre bouteille.

Peu à peu l'eau-de-vie fit son effet sur les deux dignes mahométans, un effet tout contraire ; car, tandis qu'il rendait Ali-Ninpha de plus en plus sérieux et finissait par le faire tomber à genoux, invoquant Allah et le prophète, Ibrahim n'en devenait que plus gai, plus communicatif,

plus généreux. Tout était à ma disposition, sa maison, ses terres, ses esclaves, ses femmes, dont il exaltait la beauté. Dans son enthousiasme, il prit Ali-Ninpha pour une d'elles et l'embrassa au milieu de nos grands éclats de rire, ce qui n'empêcha pas notre apostat de se montrer plus pieux que jamais et de s'éloigner en hurlant des invocations à la prière comme un mouëssin du haut d'un minaret. Au milieu de cette petite orgie, je m'esquivai moi-même vers minuit, et suivi de mon valet, je me jetai dans mon hamac.

Au point du jour, je fus réveillé par la voix du crieur de notre caravane, qui, debout sur la terrasse d'une maison, appelait les fidèles à la prière avant le départ. Je n'avais pas eu le temps de me remuer, lorsqu'Ali-Ninpha, l'œil hagard, l'air défait, la crête basse, se précipita dans ma chambre et me pria de retarder mon départ d'un jour, vu qu'il était impossible à Ali Ibrahim de se montrer dans l'état où l'avaient mis les cordiaux, les amers. Le hoquet dont les paroles d'Ali-Ninpha étaient entrecoupées, les singulières ondulations de son corps, tandis qu'il implorait mon intervention près de notre guide Foulah, montraient assez l'impossibilité où il était lui-même de se mettre en route. La caravane n'étant destinée qu'à me servir d'escorte personnelle, je n'hésitai pas à commander une prolongation de halte. J'étais d'ailleurs en partie responsable de ce qui arrivait à mon hôte. Je nouai un mouchoir autour de ma tête, je m'enveloppai d'un manteau et, m'appuyant de l'air le plus langoureux du monde sur le bord de mon hamac, je fis appeler le chef Foulah. Dès qu'il parut, je soupirai douloureusement, et je lui dis qu'une fièvre soudaine m'avait jeté dans un état complet de prostration. Je comptais donc sur son obligeance pour contremander la marche. Le digne musulman pénétra-t-il au fond de la situation ou crut-il à ma fièvre? je l'ignore; mais il consentit tout de suite à ma

requête en exprimant la plus profonde sympathie pour mes souffrances. Son premier souci fut ensuite ma guérison. Fidèle aux superstitions nouvelles de son pays, le bien-intentionné Foulah insista pour se charger de la cure et me prescrivit immédiatement une dose de Koran, à dissoudre dans l'eau ; c'était, à l'entendre, un spécifique souverain. Je souris sous cape à l'idée de ce pieux et inoffensif remède qui ne pouvait guère faire plus de mal que l'homéopathie, cette médecine essentiellement négative. Je priai donc le Foulah de m'administrer son spécifique le plus tôt possible ; il me tardait de l'avalier pour en être quitte. Le Foulah s'empressa d'aller chercher son Koran, et, après l'avoir feuilleté attentivement durant quelques minutes, il trouva enfin le verset désiré qu'il écrivit avec de la poudre délayée dans l'eau sur une planchette de bois. Puis il lava ladite planchette dans un bol d'eau claire qu'il me donna à ingurgiter. Cela fait, il laissa le remède opérer, et se retira en recommandant au domestique de ne permettre à personne de troubler mon repos.

Le Foulah, je n'en doute pas, y mettait une certaine malice. Son verset du Koran était un remède ad hoc après l'orgie de la veille, puisqu'il prêchait l'abstinence. En attendant, j'ordonnai de barricader ma porte et je dormis comme un loir jusqu'à ce qu'Ibrahim et Ali-Ninfa vinsent frapper comme un tonnerre à ma porte. Il était alors plus de midi. Tous les deux continuaient de porter la tête basse ; le repentir était écrit sur leurs fronts ; je n'hésitai pas à croire à la sincérité de la promesse qu'ils répétaient à l'envi de ne plus toucher de leur existence entière aux amers et aux cordiaux. Pour détourner les soupçons ou calmer la conscience du Foulah, on lui avait fait présent d'un magnifique bouc et de deux paniers de riz du premier choix.

En traversant la ville, avec ces deux pécheurs repen-

tants, je trouvai le soleil en train de descendre à l'ouest ; quoique la fièvre fût censée m'avoir quitté, il était trop tard pour songer à poursuivre notre route ce jour-là. Je dis donc à Ibrahim que j'avais entendu parler sur la côte d'une source mystérieuse, nommée la Fontaine du Diable, et qui devait être située près de là. Je lui demandai si nous aurions encore le temps de l'aller voir. Il me répondit que oui, et comme dans son accès de générosité de la veille, il m'avait fait l'offre d'un cheval, je réclamai ce présent sur le dos duquel je m'acheminai bientôt à la recherche du démon africain.

CHAPITRE XVI.

Chevauchée joyeuse. — Visite à la Fontaine du Diable. — La source sulfureuse et l'écho. — Mon respect pour les superstitions nationales. — Présent équestre d'Ibrahim. — Cérémonies du départ. — Un bivouac dans la forêt. — Capture imprévue. — Que faire des prisonniers ? — Parvenu Mandingo. — Châtiment de son insolence. — Pont improvisé sur le Sanghu. — Le gibier du léopard. — Le chaudron des sorcières.

Quelle joie après tant d'années de se retrouver en selle, en rase campagne, sur un noble animal plein de nerf et de feu, bondissant sous vous ! Je ne pouvais me décider à obéir à l'invitation du guide et à prendre mon rang dans la procession. Malgré moi je lâchais les rênes à ma monture ; je la laissais courir la plaine, ou sous les arcades naturelles formées par de magnifiques cotonniers. Jamais depuis que j'avais galopé de Fasco à Atares, et d'Atares à El Principe, dominant toute la baie de la Havane, et à l'horizon lointain la mer empourprée, jamais je n'avais senti mon sang courir plus joyeusement dans mes veines, jamais je ne m'étais senti électrisé au même degré. Je ne

sais en vérité quand j'aurais fini de courir les champs et les bois, si je ne m'étais trouvé soudain en face d'un grand village où mon arabe aux pieds légers, tourna bride sans me consulter, pour reprendre le sentier suivi par mes compagnons, jusqu'à ce qu'il les rencontrât.

Ils ne revenaient pas de leur étonnement en voyant les allures du cheval et du cavalier. Tous les deux pourtant parvinrent à se rafraîchir le sang, et je songeai alors à remplir l'objet de notre excursion, qui était de rendre visite au Diable de la fontaine.

A deux milles environ de Kya, s'élève une colline escarpée, haute de trois cents pieds à peu près, dont nous dûmes gravir la rampe pour atteindre un petit vallon tortueux, au milieu duquel serpente un maigre ruisseau, bordé des deux côtés par des buissons touffus. Nous traversâmes le ruisseau et nous montâmes la pente opposée jusqu'à un rocher taillé en précipice, dont un sentier étroit comme une corniche longe le talus glissant. Là je mis pied à terre et m'élançai d'un bond sous l'arcade d'une profonde caverne d'où sourdissait une source chaude et sulfureuse qui descendait lentement dans le ravin : c'était la Fontaine du Diable.

Tandis que j'examinais les rochers et tâchais de me rendre compte de leur nature, le guide me dit que le diabolique propriétaire de cette eau possédait le don des langues; selon toute probabilité, il me parlerait dans la mienne, si je lui adressais la parole le premier. « Il vous répondra qui plus est, mot pour mot, » ajouta-t-il, « vous donnant à peine le temps de traduire vos pensées en paroles. Voyons d'abord s'il est chez lui ? »

Je criai à haute voix « Kya ! » et je n'obtins aucune réponse, mais je compris tout de suite où gisait l'imposture, et sans attendre que mon guide me placât à l'endroit voulu, je me postai moi-même à celui où je supposais que les échecs devaient avoir tout leur jeu. « Main-

tenant, » lui dis-je, « je suis certain que le Diable est à la maison. Ecoutez plutôt. » Et je hurlai de toute la force de mes poumons : « Caffra fure ! noire divinité d'enfer ! » évocation qui me fut renvoyée par les rochers mugissants.

En un clin d'œil la caverne se trouva débarrassée de tous mes Africains ; je m'amusai tout à mon aise à pousser des cris sauvages, des hurlements, des lamentations, à tirer des coups de pistolets, jusqu'à ce que les indigènes, cédant à la curiosité plus forte que l'épouvante, allongeassent de nouveau le cou par l'ouverture de la caverne, pour voir ce qui se passait entre le Diable et moi, car ils ne doutaient pas que ledit Diable ne me fût apparu au milieu de la foudre et des éclairs. Je sortis pourtant la peau intacte en poussant un si joyeux éclat de rire que les Africains me saisirent à l'envi les mains en témoignage de félicitation pour la manière dont j'avais échappé au plus terrible péril. Ils n'en pouvaient croire leurs yeux ; ils me considéraient comme quelque chose de plus grand que le Diable lui-même. Je les laissai croire ce qu'ils voulaient et sautant sur mon arabe, je descendis la colline au galop.

« Ainsi donc, » dis-je à mon hôte à mon retour à Kya, « vous croyez véritablement, mon cher Ibrahim, que le Diable habite les rochers de la fontaine sulfureuse ? »

« Pourquoi pas, frère Théodore ? L'eau de cette fontaine n'est-elle pas empoisonnée ? Si vous en buvez, ne fait-elle pas sur votre estomac l'effet d'une médecine ? Quand les animaux s'y abreuvent dans la saison sèche ne meurent-ils pas par vingtaines sur ses bords ? Un homme savant comme vous dans les livres, mon frère, n'ignore pas que l'eau ne peut tuer et que lorsqu'elle tue, il faut que le Diable soit dedans. N'est-ce pas lui d'ailleurs qui parle dans la caverne ? »

« Fort bien, » répliquai-je, « mais si le Diable peut

changer l'eau en poison, je le défie bien d'en faire autant de l'eau-de-vie. » — « Ah ! » dit Ali Ibrahim, « vous autres blancs vous ne croyez à rien; vous riez de tout, » et après de grands éclats de rire, il me passa le bras autour du cou et me conduisit dans la salle du souper en ajoutant : « Défiez-vous, pourtant, don Théodore, du Diable que vous portez dans votre flacon de cuir. »

La discussion en resta là sur ce point, j'étais depuis assez longtemps en Afrique pour savoir que les blancs s'y rendent trop souvent odieux et se font des ennemis implacables en tournant en ridicule les préjugés et les superstitions du pays. Comme je ne me piquais point d'être le missionnaire d'aucune croyance religieuse, ni même de la civilisation en général, je laissais les choses où je les trouvais. Parmi les mahométans, j'étais plein de respect pour Mahomet et le Koran. Parmi les nègres encore païens, je me gardais bien de rire des grigris, des fétiches, des serpents, des iguanes, des alligators et des images de bois.

Le lendemain, avant notre départ, Ibrahim fit faire un excellent déjeuner à toute la caravane. Il se composait de riz bouilli, séché au soleil, et bouilli de nouveau avec du lait et de l'eau après avoir été pilé dans un mortier. Vu ma dignité de Mongo, on me servit une terrine à part, flanquée de bols de crème et de miel.

Lors du départ d'un hôte auquel on veut faire honneur, l'étiquette mandingo prescrit au chef de la ville de l'escorter jusqu'au premier courant d'eau, de boire de cette eau avec lui, de porter un toast à son prompt retour, de demander pour lui à Allah un voyage prospère, de lui secouer la main et de faire claquer plusieurs fois ses doigts en signe d'amitié et d'adieu. La cérémonie finie, l'hôte s'arrête au bord du sentier et les yeux fixés sur le voyageur, il demeure immobile jusqu'à ce que celui-ci soit perdu dans

les détours de la forêt ou disparu à l'horizon lointain.

Ainsi fit mon nouvel ami Ibrahim en cette circonstance, mais ce ne fut pas tout. Ces peuples encore plongés dans la barbarie, ont la singulière habitude de garder toujours la parole donnée. Je suis même assez tenté de croire que cela tient à leur peu de civilisation. Quoi qu'il en soit à cet égard, le fait n'en est pas moins frappant. A la sortie des portes de la ville, j'aperçus un esclave tenant le cheval que j'avais monté lors de ma visite à la Fontaine du Diable. Ce noble animal était tout caparaçonné, tout prêt pour un long voyage. Comme Ibrahim m'accompagnait à pied, je supposais d'abord que le cheval était destiné à lui épargner la fatigue du retour après nos adieux; mais lorsque notre petite caravane eut fait un mille au moins au-delà du ruisseau où ces adieux avaient eu lieu, je revis le même cheval, et l'esclave, s'approchant d'Ali-Ninpha, lui dit que c'était un présent de son maître, lequel espérait que la route me serait plus facile ainsi. Avant de sauter en selle, j'envoyai à mon commis à Kambie l'ordre d'adresser deux fusils, deux petits barils de poudre, deux pièces de cotonnade bleue et cent livres de tabac à Ibrahim. Je recommandai également au commis de bien cacher au fond du tabac le meilleur flacon de nos cordiaux.

Le ciel était couvert de nuages propices à la marche, mais notre caravane ne fit que vingt milles ce jour-là. En Afrique on en prend à son aise. Ni la spéculation ni l'ambition n'ont des exigences telles qu'un homme en soit réduit à se jamais presser. Je ne me souviens pas d'avoir vu un Africain dans ce cas durant mon séjour sous la zone torride. La plus courte existence est assez longue, quand elle se passe à dormir, rire et manger dans un « far-niente » absolu.

Aucun village n'étant en vue au coucher du soleil, on résolut de bivouaquer dans la forêt sur les bords d'un



Alfred Paris

charmant ruisseau où le riz, le bœuf et le thé furent bientôt bouillis et servis brûlants. Au moment où j'allais allonger par terre mes membres fatigués, mon valet de chambre me donna une autre preuve de la bonne et prévoyante hospitalité d'Ibrahim en produisant un hamac que le digne chef avait fait cacher dans mon bagage. Muni d'un hamac et d'un cheval, j'étais désormais sur du velours.

Je dormais d'un délicieux sommeil, bercé dans mon hamac entre deux magnifiques cotonniers, lorsqu'à minuit environ le chef Foulah posant la main sur mon épaule, me réveilla pour me dire qu'il fallait se préparer à combattre ou à fuir. Je sautai à terre aussitôt et trouvai toute la caravane sur pied, bien que le plus profond silence régnât dans la foule agitée. Nos vedettes avaient annoncé la présence de nombreux étrangers dans le voisinage et deux guides étaient allés immédiatement reconnaître leur force. Là se bornaient nos informations.

L'escorte indigène que m'avait envoyée Ali-Mami se tenait prête à faire son devoir. Les arcs, les flèches, les piques, les lances n'attendaient que l'ennemi. J'ordonnai de mon côté à mes hommes de préparer leurs fusils, leurs carabines et leurs pistolets. Cependant les guides revinrent avec la nouvelle que les étrangers, selon toute apparence, étaient une troupe d'esclaves fugitifs. Leur capture fut immédiatement résolue. Plusieurs des nôtres conseillaient d'attendre le point du jour, mais Ali-Ninpha était un tacticien trop expérimenté pour cela. La nuit lui paraissait d'autant plus propice à l'entreprise, que les esclaves en question avaient fait un grand feu dont les tisons, brûlant encore au milieu de leur groupe endormi, serviraient à nous guider.

Notre troupe se partagea sans plus tarder en deux escouades, l'une sous le commandement du Foulah, l'autre sous celui d'Ali-Ninpha. Le Foulah devait faire un dé-

tour d'un huitième de mille environ pour prendre les esclaves fugitifs à revers et leur couper la retraite, tandis qu'Ali-Ninpha, à un signal convenu, s'avancerait sur eux du côté de notre camp. Une demi-heure environ s'écoula avant qu'un cri d'enfant se fit entendre dans la forêt; c'était le signal convenu; le détachement commandé par Ali-Ninpha se jeta aussitôt à terre et rampa à quatre pattes au milieu des buissons dans la direction du cri. Les dormeurs ne tardèrent pas à être complètement cernés. Alors le Mandingo donna le signal; en un clin d'œil tous les esclaves fugitifs, à l'exception de deux qui parvinrent à s'échapper, se trouvèrent prisonniers et la corde au cou; nous en comptâmes quinze. Le plus vieux de la troupe nous raconta qu'ils appartenaient au chef de Tamisso, ville située sur la route de Timbo et que ce chef les avait envoyé vendre à la côte. Ils cheminaient en conséquence vers les factoreries qu'il leur tardait d'atteindre quand leur conducteur était mort. Ils étaient alors tombés dans les mains de son frère qui les avait menacés de changer leur destination et de les vendre à l'intérieur. C'était là ce qui leur avait fait prendre la résolution de s'enfuir, et comme leur maître ne manquerait pas de les tuer, si on les reconduisait à Tamisso, ils nous suppliaient à genoux et en pleurant de les envoyer partout ailleurs.

Alors nous tîmes conseil. Ali-Ninpha et le Foulah jugeant le butin très-légitimement acquis, étaient d'avis de le partager entre tous les hommes de la caravane. D'un autre côté, comme notre route passait par Tamisso, nous ne pouvions ni dans notre intérêt ni dans l'intérêt des captifs, les garder avec nous. Dans cet embarras, je vins en aide à nos Africains, en proposant d'envoyer les esclaves à ma factorerie et d'en faire venir la valeur en marchandises.

On accueillit avec empressement ma proposition,

comme la plus praticable, et nos quinze captifs furent divisés en deux bandes de sept hommes chacune. On entourra leur ceinture de cercles de bambous, leurs mains furent attachées par de fortes cordes à ces cercles au travers desquels on fit passer ensuite une longue courroie de manière à bien assujettir les sept esclaves ensemble; une seconde courroie les tenait en outre attachés par le cou. Les circonstances justifiaient ces précautions extraordinaires; nous ne pouvions guère diminuer notre nombre. Tout ce qu'on accorda à Ali-Ninpha, chargé du convoi, ce fut deux interprètes et quatre de mes hommes armés. Il ne devait, au reste, conduire les esclaves que jusqu'à Kya où on les remettrait aux mains d'Ibrahim, en le priant de les escorter jusqu'à ma factorie, tandis qu'Ali-Ninpha lui-même se hâterait de nous rejoindre sur les bords de la rivière Sanghu où nous avions l'intention de nous arrêter.

Nous cheminâmes durant trois jours dans la forêt, traversant de temps à autre le lit desséché d'un torrent et des fourrés solitaires où nous aurions pu croire pénétrer les premiers, sans le sentier mal frayé que nous suivions. Comme il nous tardait d'être réunis à nos compagnons, nous marchions le plus lentement possible, et vers la fin du troisième jour, nous n'étions pas à plus de trente milles du théâtre de la capture, quand nous atteignîmes un petit village Mandingo récemment bâti par un trafiquant parvenu, qui avec l'habituelle jalousie et l'habituel orgueil de sa race, fit la plus froide réception à notre caravane Foulah. Une seule hutte nous fut assignée à moi et au chef; l'on conçoit la rage du mahométan condamné par cette insulte à dormir sous le même toit qu'un chrétien.

J'essayai de prévenir une explosion en disant au Mandingo que j'étais l'intime ami d'Ali-Ninpha, son compatriote et son supérieur et que je le priais de permettre

au chef de notre caravane de passer la nuit dans une hutte séparée ; l'impudent parvenu ne fit que rire de nos représentations. Il ne connaissait pas même Ali-Ninpha de nom et ne faisait pas plus de cas d'un chef Foulah et d'un mendiant blanc, que d'un claquement de doigts.

Mon valet de chambre nègre était présent ; il entendit cette aigre réplique tomber des lèvres du Mandingo, et sans me laisser le temps de mettre un frein à son zèle, il lui lança à son tour la plus grossière insulte qu'un Africain puisse décocher. Le Mandingo riposta par un coup du plat de son coutelas sur les épaules du coupable ; en un clin d'œil tous les spectateurs furent prêts à en venir aux mains. Foulahs, Mandingos, Sousous accoururent sur le théâtre du tumulte avec leurs arcs, leurs lances, leurs fusils. Le chef Foulah s'empara lui-même de mon fusil à deux coups et suivit la foule. Arrivé sur le terrain et voyant encore l'endiablé Mandingo brandir son coutelas d'une manière menaçante, il le visa avec mon fusil et lâcha les deux chiens. Par bonheur, j'avais pris l'habitude, en arrivant dans une ville amie, d'enlever les capsules, de crainte d'accident, en sorte que ledit fusil resta silencieux. Avant que le Foulah qui l'avait aussitôt converti en massue eût le temps d'assommer le Mandingo d'un coup de crosse, je me jetai entre eux et je parvins à les séparer, mais je ne pus empêcher les hommes de la caravane de garrotter le brutal et de l'attacher à un poteau au centre du village, qui fut bientôt débarrassé de ses cinquante ou soixante habitants, sauvés dans les bois voisins.

Nous disposâmes alors des logis comme il nous plut et les provisions de bouche ne nous manquèrent pas. On crut mieux faire aussi d'attendre Ali-Ninpha dans ce village que de gagner les bords du Sanghu où l'on pouvait être beaucoup moins bien. Dès que Ali fut arrivé, c'est-à-dire le second jour après l'événement, il n'hésita

pas à exercer les prérogatives judiciaires que revendiquent toujours les plus forts. La procédure fut instruite avec calme et régulièrement conduite. Trois chefs d'accusation pesaient sur le prévenu. 1° Il avait violé les lois de l'hospitalité envers un étranger; 2° il avait insulté et maltraité un chef Foulah et un Mongo blanc; 3° il avait manqué au respect dû au nom et à l'autorité de son compatriote et de son supérieur, Ali-Ninpha. Sur tous ces points, le prévenu fut déclaré coupable, mais comme il n'avait ni propriété mobilière, ni esclaves dont on pût s'emparer sous forme d'amende, le tribunal le condamna à recevoir cinquante coups de fouet et à faire détruire pour ne la relever jamais, la palissade qui entourait le village.

Tel est le procédé sommaire par lequel on inculque en Afrique les vertus sociales.

Notre caravane ainsi reposée mit trois jours à atteindre les bords arides et escarpés du Sanghu, qu'il me fut impossible de faire passer à mon cheval, vu l'escarpement des rochers et les énormes blocs de pierre dont le lit de la rivière était jonché; cependant mon escorte ne permit pas qu'un si fidèle et si commode compagnon restât en arrière. Tout le monde se mit à l'œuvre du meilleur cœur; on abattit des arbres et en un jour on jeta sur le ravin un pont de troncs d'arbres assujettis avec des lianes.

J'éprouvai beaucoup de difficultés à faire traverser à ma monture cette fragile et branlante construction. A peine atteignait-elle le bord opposé et commençait-elle à se remettre de son tremblement nerveux que je fus frappé de l'anxiété avec laquelle le noble animal cherchait à rebrousser chemin par la même voie. Les guides déclarèrent à l'envi que c'était le pressentiment instinctif d'un péril imminent, l'approche des bêtes sauvages.

Nous parlions encore que deux de nos éclaireurs, char-

gés de choisir un campement pour la nuit, revinrent avec les trois quarts d'un daim et un léopard qu'ils avaient surpris et tué, tandis qu'il dévorait sa proie. Depuis cinq jours nous n'avions pas mangé de viande. Comment nous défendre d'une certaine reconnaissance pour le chasseur sauvage auquel nous étions redevables de ce gibier ?

Si la viande était rare, en revanche les villages regorgeaient de fruits et de légumes. Des ananas, des bananes, un fruit qui ressemblait singulièrement à la pêche pour la forme et la saveur, apaisaient notre soif et notre faim, en même temps, du moins la mienne; car les voraces indigènes fourrageaient partout et découvraient beaucoup d'autres choses inconnues ou du moins hors d'usage dans les pays civilisés. Ils trouvaient, par exemple, un certain agrément à l'écorce de plusieurs arbres ainsi qu'aux baies sauvages et à diverses racines dont ils dévoraient les unes crues et faisaient bouillir les autres dans l'eau qui jaillissait de toutes les collines. Les vallées et le pays découvert leur fournissaient aussi des friandises animales et végétales dont un homme blanc ne se fût pas douté. Bien des fois, affamé moi-même comme un loup, je voyais mes coquins se régaler dans un recoin de la forêt d'un ragoût qui semblait leur procurer toutes les jouissances gastronomiques d'un alderman, mais lorsque je voulais analyser l'olla podrida, je n'avais plus sous les yeux qu'un vrai chaudron de sorcières, où l'on avait jeté pêle-mêle des couleuvres, des lézards, des iguanes, des grenouilles et des tronçons de crocodiles.

CHAPITRE XVII.

Progrès du mahométisme en Afrique. — Aspect général du pays. — Splendide fécondité du sol. — Le *far-niente* tropical. — Scènes pittoresques des forêts, des rivières et des montagnes. — Arrivée à Tamisso. — Entrée triomphale. — Le bouffon de la cour. — Le palais de Mahomedou. — Scène renouvelée de Bruce. — Le bain impossible.

Un voyage dans l'intérieur de l'Afrique ne serait, après tout, qu'une longue et fatigante excursion rurale sans les périls de divers genres qui l'accompagnent et la guerre incessante que se font les tribus indigènes. On peut définir l'Africain un peuple agriculteur et pasteur, dont l'existence agricole et pastorale est trop souvent troublée par des luttes intestines. Ces luttes, nous l'avons déjà dit, ont pour origine des rivalités de familles, la soif du gain excitée par la traite et parfois aussi la soif du sang. L'Afrique occidentale, néanmoins, si en arrière qu'elle soit de la civilisation, ne peut être considérée comme absolument sauvage. L'extension du mahométisme vers le sud, à travers l'intérieur du pays, est lente, mais elle modifie essentiellement les mœurs. Le musulman africain propage encore, il est vrai, sa foi par les armes et cherche en même temps dans la guerre un profit matériel, mais les lois du prophète sont tellement supérieures, en définitive, aux traditions du paganisme, que depuis le dernier demi-siècle, l'influence civilisatrice du Koran sur les tribus africaines est admise par tous ceux qui se trouvent en contact avec elles.

La magnificence extérieure de la nature sous cette zone torride ne saurait être surpassée, non plus que sa fécondité. Là le moindre travail est récompensé au centuple; tout ce qu'il faut à l'homme, c'est un abri contre le soleil et

contre les pluies dans leur saison. L'excès de la chaleur rend impossible l'industrielle activité des pays froids ou tempérés. L'indolence est presque une loi de la nature sous les tropiques, mais elle n'exclut pas la violence des passions. Au milieu de ses forêts de palmiers et de cocotiers, de ses bosquets de citronniers, d'orangers, de grenadiers et de figuiers, dont les fruits viennent pour ainsi dire chercher ses lèvres, mollement étendu sur sa natte, le nègre cuve tout à son aise ses rancunes et ses convoitises, et le choc électrique des passions le tire seul de sa somnolente béatitude.

À part les autres genres d'intérêt que peut offrir le voyage, il est curieux de voir un peuple sortir du plus honteux paganisme et ouvrir son intelligence aux lumières d'une religion, qui, si elle n'est pas la vraie, n'en contient pas moins les semences d'une civilisation relative.

Comme je voyageais dans la saison des sécheresses, je ne rencontrais pas la plupart des périls que doit affronter le voyageur africain dans la saison des pluies et des orages. Je n'étais pas forcé de m'enfoncer dans des lagunes de boue, de passer à gué des torrents débordés ou de lutter contre la crue des rivières. Nous trouvions partout les traces de la saison pluvieuse, un sol profondément sillonné, des ravins desséchés. Jamais notre caravane n'eut à souffrir du manque d'eau ou de vivres; la protection d'Ali-Mami s'étendait sur nous et nous faisait respecter, mais elle ne pouvait nous défendre de la chaleur, et je ne sais comment j'y résistais. Lorsque ma mémoire me fait de nouveau parcourir, après un laps de vingt-six ans, ce chemin de six cents milles à partir de la côte, il me semble se composer presque d'un bout à l'autre de ce que les Américains appellent un *trail*, c'est-à-dire, un sentier à peine frayé, à travers les forêts. Notre caravane elle-même le traça

en grande partie à l'aller et le suivit au retour. Il était rare de rencontrer des sentiers de traverse, excepté ceux qui conduisaient à des villages voisins, à des gués ou à des terres cultivées. Je me plains amèrement du soleil et cependant le feuillage des arbres, enlaçant leurs rameaux au-dessus de nos têtes, était si épais que nous marchions des heures entières à l'ombre. Une lumière d'un beau vert émeraude pénétrait les masses de feuillage et rafraîchissait non-seulement nos yeux, mais tout ce qu'elle baignait de ses flots mobiles. Par malheur, ce bien-être même était cruellement payé par les plus intenses souffrances, dès que nous sortions du sanctuaire des forêts pour entrer dans les vallées nues, les barrancas et les savanes marécageuses. Alors le soleil africain, tenant son grand œil rouge ouvert sur nous, nous dardait sans pitié des rayons que tous les objets répercutaient. C'étaient comme autant de flèches brûlantes décochées d'en haut, d'en bas, de tous côtés, des rochers, des herbages desséchés, des buissons. Notre caravane semblait être le foyer de l'incendie et nos yeux mêmes bouillir dans leurs orbites. Si le sentier suivait le lit d'un aride torrent, nos pieds fuyaient comme autant de fers chauds les fragments de rochers et les cailloux incandescents. Souvent nous traversions de vastes prairies couvertes des lames dentelées de l'herbe-sabre, herbe plus haute que nos têtes et dont les bords aigus nous déchiraient comme des scies, malgré les masques de saule tressé dont nous protégeions nos visages.

Tout autre est le premier aspect de l'Afrique. Après avoir longé la côte, tourné la proue de son esquif vers le ressac et traversé la barre furieuse qui ferme d'ordinaire l'embouchure d'une rivière africaine, le voyageur poursuit paisiblement sa route entre des rives marécageuses, couvertes de joncs ou complètement cachées sous les palétuviers. Bientôt la scène change; le calme

miroir du sombre et majestueux courant apparaît encadré par des bords élevés, fertiles et couverts d'innombrables variétés des plus hautes essences forestières, du sommet desquelles un épais manteau de vignes sauvages et de fleurs grimpantes flotte et baigne sa frange dans le courant. Quand ce tableau s'offre aux yeux pour la première fois, on est surtout frappé du développement gigantesque et splendide de la végétation. Des feuilles assez grandes pour servir de vêtements, sont amoncelées et immobiles dans l'air calme. Le bambou et la canne à sucre agitent seuls leurs frêles lances et leurs feuilles flottantes comme des banderolles, sous l'impulsion du courant qui se joue dans leurs racines. A travers les troncs épais des arbres de haute futaie, on découvre de temps en temps de plus ou moins longues perspectives, de vastes prairies naturelles, des champs de riz ou de manioc, entremêlés des épis dorés du maïs. Sur d'autres points, des groupes d'orangers, de citronniers, de caféiers, de bananiers, sont dominés par la haute tige du cocotier ou recouverts comme des arcades par le palmier royal qui laisse retomber en voûte au-dessus d'eux sa vaste couronne de feuilles. Au-delà encore, sur le sommet d'une colline on aperçoit les huttes coniques des indigènes entourées de pâturages où paissent des troupeaux de moutons et de chèvres et les bœufs les plus gras. A mesure qu'on s'éloigne de la côte et qu'on suit les courbes de la rivière, on pénètre de plus en plus dans ce désert embaumé de fleurs, animé par les chants de milliers d'oiseaux et pour ainsi dire radieux de leur éblouissant plumage. La contrée ondule davantage, les collines succèdent aux plaines, les montagnes aux collines.

Les forêts surtout offrent les spectacles les plus variés. Tantôt c'est un chaos de verdure; les lianes et les broussailles bloquent si hermétiquement les intervalles des ar-



18. Fouta-Djalon. — Point d'eau de Kadé

bres que la hache seule peut ouvrir un chemin. Tantôt on se croirait sous les longues nefs d'une cathédrale gothique. Le sol verdoyant se déroule comme un tapis durant bien des milles, et de sa plane surface s'élancent des arbres aux troncs droits comme des colonnes, dont les rameaux gigantesques s'unissent à une prodigieuse hauteur et forment des voûtes dont la hardiesse eût effrayé même un architecte du moyen-âge.

Sur les hauteurs, la chaleur est tempérée par l'air des montagnes. Des points les plus élevés, on jouit d'un panorama magnifique et parfois sublime. Les forêts dominent naturellement, mais avec une longue-vue et même à l'œil nu, on voit se détacher des masses boisées, des collines couvertes de villages et cultivées. Tel est le spectacle ordinaire lorsqu'on regarde à l'ouest, mais au nord et à l'est, aussi loin que la vue peut s'étendre, de hautes chaînes de montagnes s'étagent en amphithéâtre et finissent par se perdre dans l'azur lointain du ciel.

Le matin, dans le voisinage des rivières, un épais brouillard s'étend d'ordinaire sous les pieds du spectateur, comme un grand lac de vapeur qui réfracte la lumière du soleil levant. Ça et là, au milieu de ce lac, on voit poindre les sommets des collines comme des îlots verdoyants. Mais avant que l'imagination ait pu se donner carrière, l'astre vainqueur des nuages élève son disque au-dessus des montagnes et les brouillards comme les spectres que met en fuite le premier chant du coq, disparaissent des vallées qu'ils ont hantées depuis la tombée de la nuit. Le soleil se montre soudain dans sa splendeur redoutable. A l'aspect de son maître, l'Afrique se dévoile et le ciel bleu, les forêts verdoyantes sont également dorés de ses ardents rayons.

Mais il est temps de revenir à notre caravane; elle était campée sur les bords du large ruisseau qui longeait les murs de la ville, et comme Ali-Ninpha croyait devoir au

chef Mahomedou l'annonce officielle de notre arrivée, nous nous préparions à faire dignement figure, par des ablutions générales et par un bout de toilette. Les femmes de la caravane prenaient grand soin de rehausser leurs charmes ; elles peignaient leur laine pour la défriser le plus possible, l'inverse du traitement qu'une européenne eût fait subir à sa chevelure ; elles graissaient leur peau de manière à la rendre aussi luisante que l'ébène poli ; elles chargeaient leurs bras et leurs chevilles de bracelets de verre et elles ceignaient leurs reins de pagnes blancs comme la neige. Ali-Ninpha connaissait l'amour-propre de ses vieux compagnons Mandingos ; il savait que Mahomedou serait très-mortifié d'être surpris dans l'enceinte de sa cour, accroupi peut-être sur une natte malpropre, avec une esclave en train de lui gratter la tête. Ali-Ninpha avait assez de diplomatie pour ne pas confondre la vie privée avec la vie publique des grands personnages de son pays et pour savoir que la première gagne tout à être reculée des yeux.

Dans l'après-midi, notre interprète revint au camp avec le fils de Mahomedou, qu'accompagnaient une douzaine de femmes portant des terrines de riz bouilli, des Calebasses remplies d'une délicieuse sauce et une profusion de *Pure* ou beurre végétal. Mahomedou nous envoyait également un fort beau cheval destiné à mon entrée triomphale dans la ville.

Les vivres furent expédiés avec un appétit proportionné à la pénitence qu'il nous avait fallu faire depuis quelques jours. On leva les tentes et la caravane se mit en marche vers Tamisso. Nous faisons naturellement le plus de bruit possible ; les interprètes et les guides marchaient en avant et déchargeaient à l'envi leurs fusils ; une demi-douzaine de tam-tams retentissaient sous des coups redoublés, tandis que les femmes chantaient des

chœurs, dont la sauvage mélodie ne faisait pas trop de déshonneur à la musique éthiopienne.

A mi-chemin de la ville, nous vîmes venir à nous une troupe de musiciens que le vieux chef nous envoyait pour fêter notre bienvenue par des chants accompagnés sur les harpes du pays. Bientôt je fus entouré de chanteurs qui faisaient le plus nauséabond panégyrique de l'opulent Mongo. Le bouffon ou fou de la cour se chargea de conduire mon cheval et persista à m'essuyer le visage avec un mouchoir de poche d'une propreté problématique.

Enfin nous atteignîmes les portes encombrées par la foule des curieux. Hommes, femmes, enfants accouraient pour voir le Furtou, l'homme blanc, le riche Mongo et semblaient tout aussi ravis du spectacle que si j'avais été le président des États-Unis lui-même ou un patriote exilé au-delà de l'Atlantique. Le guichet de la porte était si bas que je mis forcément pied à terre; mais la curiosité devint si vive et si étouffante, qu'il me fallut faire halte tout-à-fait jusqu'à ce que les constables du lieu eussent tempéré l'enthousiasme public par une distribution de coups de bâton et de fouet.

Ainsi délivré, je me hâtai de gagner le palais de Mahomedou. Comme les résidences royales africaines, il se composait d'un grand mur de boue, d'un enclos quadrangulaire où l'on entrait par une petite porte, d'une grande cour et de nombreuses cabanes en adobé entourées de verandahs. Les meubles, c'est-à-dire les nattes et les lits, étaient en canne et des terrines en bois, des chaudrons en cuivre, des bassins ordinaires pour se laver, avaient été rangés en bataille dans un double but d'utilité et d'apparat.

Sur un lit ou canapé couvert de magnifiques peaux de léopards, Mahomedou attendait mon arrivée avec autant de majesté qu'un rejeton des plus vieilles dynasties. C'était un homme d'au moins soixante ans, très-

chargé d'embonpoint. Il portait une paire de culottes turques et une large chemise mandingo couverte de broderies jaunes et rouges. Son crâne chauve ou rasé était coiffé d'un léger turban, et une longue barbe blanche, se détachant en relief sur sa peau d'un brun foncé, descendait sur sa poitrine. Ali-Ninpha me présenta solennellement à ce personnage qui daigna se lever, me secoua la main, fit claquer ses doigts et me dit trois fois que j'étais le bienvenu. Le chef Foulah et mon compagnon Mandingo commencèrent ensuite le « dantica » ou l'exposé de l'objet de notre visite; mais lorsqu'ils annoncèrent que j'étais l'hôte d'Ali-Mami de Foutah-Yallo et que par conséquent j'avais droit au libre passage, sans frais ni dépens, je vis la physionomie du vieillard s'allonger soudain, à l'idée de perdre son droit habituel de transit.

Le déplaisir de Mahomedou ne pouvait échapper à l'œil scrutateur d'Ali-Ninpha, et comme nous en étions convenus d'avance en particulier, il saisit la première occasion pour murmurer à l'oreille du vieux chef que l'homme blanc sachant bien qu'il devrait passer par Tamisso, n'était pas venu les mains vides. « Mon objet, » lui dit-il, « en visitant cette région et le territoire du roi Foulah n'était pas une vaine curiosité. Je voulais nouer des relations de commerce sur le pied le plus avantageux et surtout acheter des nègres pour en charger les nombreux navires qui attendaient mes ordres sur la côte avec d'immenses cargaisons d'étoffes, de fusils et de poudre. »

A ce mot de trafic, le nuage qui assombrissait le front de Mahomedou se dissipa. Le vieux pêcheur hochait la tête d'un air satisfait comme un mandarin chinois et me prenant par la main, il me présenta à son peuple comme son bien aimé fils. La meilleure des maisons contenues dans l'enclos fut immédiatement préparée pour mon loge-

ment, et au sortir de l'audience Ali-Ninpha m'amena la directrice du harem de Mahomedou; c'était aussi son factotum et sa confidente. Nous lui remîmes les dix pièces de cotonnade et l'abondante provision de tabac qui devaient nous rendre son seigneur et maître propice.

Fatigué par la poussière, l'exercice, la foule, la chaleur, la curiosité des populations africaines, je dévorai mon souper de poulets grillés et de lait, et je me disposai à m'étendre sur ma couche de roseaux recouverte de nattes et de peaux. Cependant avant de me livrer au sommeil, je crus bien faire de profiter d'un bain qui m'avait été préparé par ordre de Mahomedou dans une petite cour derrière ma chambre; mais au moment où je me déshabillais, ma modestie fut mise à une rude épreuve. Les serrures et les loquets même sont inconnus dans ce pays libre et sans gêne. Le bruit s'était bientôt répandu parmi les dames du harem que le Furtou ferait probablement ses ablutions avant de se coucher, en sorte qu'au moment où j'entraï dans la cour, autant d'yeux se trouvaient braqués sur moi que sur Louis XIV quand il prenait ses repas en public. Ne pouvant parler la langue de ces dames, je les suppliai par la pantomime la plus expressive de me laisser seul; mais les gestes et les supplications muettes restèrent inutiles; alors j'enlevai hardiment ma chemise, ne gardant que mes culottes. Ces dames n'avaient encore vu que mon visage et mes mains bronzées par le soleil; la blancheur de ma poitrine et de mon dos en fit fuir un grand nombre, mais seulement pour crier à leurs compagnes de venir voir le Furtou qui avait perdu sa peau. Une vieille commère, la doyenne d'âge de la troupe selon toute apparence, promena rudement sa main sur ma poitrine et regardant ensuite ses doigts avec dégoût, comme si elle venait de toucher un lépreux, elle les essuya contre le mur. Cette répugnance dont Bruce avait été jadis l'objet dans un sérail abyssin,

semblait dominer l'étonnement universel ; j'espérais donc que l'enquête n'irait pas plus loin , mais la curiosité nègre surpasse toutes les curiosités. Ces dames continuèrent de jacasser , de grimacer , de rire et de tâter ma peau. Finalement je désappointai leur attente en me bornant à me laver les épaules et la poitrine. Notre séjour à Tamisso dura trois jours , pendant lesquels l'hospitalité de Mahomedou ne se rallentit pas. Deux fois par jour au moins je me régalaïs de poulets fort tendres , accompagnés d'un riz d'une blancheur de neige. Le maître d'hôtel de Mahomedou m'avait prêté une cuiller d'argent provenant , disait-il , d'un voyageur mort , quelques années auparavant , dans l'intérieur du pays. Pendant toute sa vie , ledit maître d'hôtel n'avait vu que quatre hommes de ma race dans les murs de Tamisso. Leurs noms lui échappaient de la mémoire , mais le dernier était un jeune homme pauvre et savant , venu sans doute du Sénégal ; il suivait une nombreuse caravane et lisait le Koran comme un muphti.

Tamisso était entouré d'une double palissade de pieux très-élevés et très-pointus. L'espace , d'environ sept pieds , ménagé entre les deux enceintes , était planté de pieux plus petits , durcis au feu et très-serrés , lesquels pieux devaient faire l'office d'autant de pals si l'ennemi franchissait le premier obstacle. Trois portes conduisaient dans la ville , mais par une série de murs en zig zags , percés de meurtrières aux angles , de manière à commander les étroites rues des faubourgs.

CHAPITRE XVIII.

Aspect plus vivant et plus prospère du pays en pénétrant dans l'intérieur. — Halte avant d'arriver à Jallica. — Souvenirs de jeunesse d'Ali-Ninpha. — Le tambour de guerre. — Le roi Souphiana. — Grande revue, fêtes et réjouissances, danses et concerts. — Madou, l'Ayah. — L'harmonica. — Nous poursuivons notre voyage. — Almah de Bellah vient à notre rencontre. — Entrée à Timbo. — Cordiale réception de l'Ali-Mami. — Conseil des chefs, présidé par son fils Solimani. — Curieux discours d'Almah de Bellah. — Mes présents font des jaloux. — Abdulmomen, prince et docteur, entreprend à son tour mon éducation musulmane.

A mesure que notre caravane, approchant du pays Foulah, atteignait les hautes terres, un air plus frais lui communiquait une vigueur nouvelle, et sa marche s'accélérait au point de faire souvent plus de vingt milles en un jour. La première localité importante où nous allions maintenant passer était Jallica. Durant trois journées, nous côtoyâmes le flanc méridional d'une chaîne de montagnes, dont les pentes et les vallées étaient remplies de rivières, de torrents, de ruisseaux. Grâce à cette irrigation naturelle, les champs présentaient le plus riche aspect; la population était aussi plus nombreuse. Nous rencontrions de nombreuses caravanes d'esclaves et de bétail qui se rendaient à différents marchés. Les vivres abondaient; on nous donnait une volaille pour une feuille de tabac; un grand bol de lait ou une douzaine d'œufs pour une charge de poudre; un gros mouton ne coûtait qu'un quart de livre de sel.

Cinq jours après notre départ de Tamisso, l'approche de Jallica nous fut annoncée par nos guides, et là, comme à notre arrivée dans la première ville, une halte d'une demi-journée nous parut nécessaire pour procéder aux

ablutions et faire une entrée convenable dans une cité dont le chef ou roi Souphiana était un parent d'Ali-Ninpha.

On évaluait à trois milles environ la distance de notre campement à la ville, mais une heure ne s'était pas écoulée quand les sourds roulements du tambour de guerre nous apprirent que notre message avait été bien accueilli. Je m'attendais jusqu'à un certain point à une réception brillante à Jallica ; Ali-Ninpha l'avait habitée dans sa jeunesse et y avait occupé une position importante. Absent depuis bien des années de cette ville bien-aimée, il pleura comme un enfant, lorsqu'il entendit le tambour de guerre. Ses battements discordants produisaient le même effet sur l'Africain demi-barbare que le son des cloches du pays natal sur l'Européen civilisé. Enfin le tambour se tut. Ali-Ninpha me dit que, durant cinq années, ce même instrument avait été placé sous sa direction à Jallica, et que jamais, dans ce laps de temps, il n'avait donné le signal d'une retraite ni annoncé un désastre. Pendant la paix, on ne touchait audit tambour que pour des réjouissances publiques, et si les autorités permettaient en ce moment de le battre, c'était pour accueillir un ancien chef avec les honneurs dus à son rang et à ses services. Tandis que nous causions encore, le porteur de lance de Souphiana parut et nous annonça avec un grand *salaam* que les portes de Jallica étaient ouvertes au Mandingo et à sa compagnie.

Aucun *fanda* ou rafraîchissement n'accompagnait cette assurance de bien-venue ; mais dès que la caravane arriva à cinquante pas des murs, une troupe de guerriers sortit de la ville en poussant des acclamations, et prenant Ali-Ninpha sur ses épaules, lui fit franchir les portes au son d'un chant de guerre et des instruments les plus discordants.

Je m'étais tenu à dessein, avec mes hommes, un peu

en arrière du gros de notre escorte africaine, en sorte que notre caravane presque toute entière entra dans la ville avant que mon visage, singulièrement bronzé par le soleil, me fit néanmoins reconnaître de la foule pour un homme blanc.

Aussitôt l'air retentit d'un cri répété par mille voix : « Un Furtou ! un Furtou ! un Furtou ! » Et l'on nous jeta la porte au nez, de manière à nous isoler complètement de nos guides et de nos compagnons ; mais Ali-Ninpha n'était pas homme à oublier, même au milieu de sa réception triomphale, son ami le Mongo de Kambie. Parvenu au bout de la rue, il avait entendu les cris et vu rejeter la porte sur nous. Déjà mon guide Foulah s'abandonnait à un accès de rage orientale contre les Mandingos inhospitaliers ; il n'eût pas tardé, j'en suis sûr, à secouer la poussière de ses sandales contre la porte de Jallica, quand Ali-Ninpha, se précipitant lui-même vers cette porte, la fit rouvrir avec force excuses pour le mahométan et pour moi.

Cette fâcheuse erreur ou ce malheureux accident fut cause d'un assez long retard et diminua de beaucoup la satisfaction avec laquelle notre caravane défila sur la vaste place carrée de Jallica avant d'entrer sous l'immense hanhar qu'on appelait « le palaver. » La place était couverte d'hommes jeunes et vieux, armés de fusils et de lances ; tous portaient de grands coutelas suspendus à leur cou par un étroit baudrier. Au milieu se tenait assis Souphiana lui-même entouré des personnes de sa cour. Dès qu'il vit Ali-Ninpha s'approcher, il se leva, tira son sabre et tenant Ali embrassé avec son bras gauche, il brandit du bras droit la lame étincelante au-dessus de sa tête. Ce genre particulier d'accolade fut imité par tous les membres du conseil royal, tandis qu'au centre de la place le tambour de guerre, composé d'un arbre creux, de quatre pieds de diamètre et couvert de peaux tendues

que deux sauvages battaient à l'envi avec des espèces de martinets, garnis de balles de plomb, nous assourdissait par un bruit de tonnerre.

On peut s'imaginer ma joie en voyant le Mandingo prendre place à côté du prince et donner ainsi le signal du silence au tambour; mais ce n'était que le commencement d'une autre cérémonie prolongée, la revue des troupes du roi en l'honneur de leur ancien commandant. Durant deux heures, il fallut assister au défilé de tous les guerriers de Jallica devant l'ex-tambour-major. Chaque chef en passant devant lui abaissait la pointe de sa lance ou de son arme en signe de respect et de soumission. Pendant tout ce temps, je restais perché sur mon cheval sans qu'aucun des hauts fonctionnaires parût prendre garde à moi. Ali-Ninpha comprenait seul mon impatience et le peu d'agrément de ma position. Deux ou trois fois il m'envoya un message pour me maintenir en belle humeur. « Il était impossible, disait-il, d'abrégé la cérémonie sans manquer de courtoisie envers le roi et ses compatriotes. » Dès qu'il put s'échapper, il traversa la cour du palais pour m'aider à mettre pied à terre, et bousculant la foule à droite et à gauche, il me conduisit près de son parent Souphiana qui me tendit aussitôt sa main royale en signe d'amitié. Ali-Ninpha me proclama son fils et fit de moi un tel panégyrique, il exalta tellement mes qualités personnelles, mes vertus morales et surtout ma richesse, que les courtisans poussèrent en guise d'applaudissements, une série de grognements des plus singuliers.

Je n'avais pas encore vu d'aussi belle ville nègre que Jallica. Ses rues étaient plus larges, ses maisons mieux bâties, ses habitants plus civils; malgré la brusque fermeture de la porte, personne n'importuna l'ami d'Ali-Ninpha et l'hôte de Souphiana. Je pris un bain sans avoir à redouter la curiosité féminine. La maison qui m'était

assignée devint pour moi un véritable château-fort et quand j'en sortais, deux hommes armés de rotins me précédaient et débarrassaient mon chemin des femmes et des enfants.

Après une couple de jours paisiblement passés à nous remettre des fatigues du voyage, je crus devoir me présenter à l'improviste, après déjeuner, à Souphiana pour lui faire les présents accoutumés dans tout l'Orient. Comme l'hôte, durant mon voyage, de l'Ali-Mami de Foutah-Yallo, j'étais exempt de toute espèce de taxe, et mon guide Foulah ne m'aurait certainement permis de payer aucun tribut ni droit de passage, s'il m'avait su dans cette intention; mais j'avais soin de saisir une occasion secrète pour offrir mon présent volontaire, désirant laisser partout un bon souvenir. Souphiana fut naturellement sensible à ma générosité en pareille circonstance, et il me rendit ma politesse en m'invitant à dîner chez sa principale femme.

Le gala fut suivi d'un concert exécuté par des négreses, avec des harpes composées de triangles de bois, garnis de fibres de canne, en guise de cordes, et des bangoes, c'est-à-dire des gourdes recouvertes de peau, percées de trous et munies de cordes analogues à celles des harpes. Je fus peu charmé, je l'avoue, de l'harmonie des voix et des instruments. Cependant ma curiosité se trouva excitée par une invention musicale qui ressemblait assez aux harmonicas dont les enfants jouent dans mon pays. Une planche d'environ deux pieds carrés se terminait de deux côtés par un rebord saillant, au-dessus duquel deux cordes en fibres de canne étaient fortement tendues. A ces cordes se trouvaient fixés des fragments de bambou polis avec soin et diminuant graduellement de dimension de gauche à droite, et sept gourdes également graduées de dimension et destinées à adoucir le son. L'instrument tout entier était suspendu par une courroie

au cou de l'exécutante qui le frappait avec deux petits marteaux de bois dont le choc était adouci par une substance élastique.

Une des plus jolies filles de la ruche jouait de cet harmonica africain. On la disait renommée pour son habileté musicale. Ses mains, ses poignets, ses coudes, ses genoux, ses chevilles, ses pieds étaient garnis de clochettes argentées, et comme elle dansait, chantait et jouait de son instrument tout à la fois, elle semblait rendre des sons par tous les pores. Bon nombre de ses poses auraient gagné, sous le rapport du pittoresque et de la décence, à ce qu'elle fût un peu plus drapée; mais à Jallica, Madou, la belle Ayah, n'en était pas moins regardée comme un Mozart pour la composition musicale, une Jenny Lind pour le chant, une Taglioni pour la danse aérienne et la pantomime. La représentation finie Souphiana fit don à la virtuose d'un esclave, et comme elle me faisait un beau salaam en passant devant moi, je lui donnai mon couteau américain, faute d'autre chose, promettant de le lui échanger chez moi contre dix livres de tabac.

Certaines superstitions relatives aux phases de la lune empêchèrent mon guide Foulah de partir aussitôt que je l'aurais désiré; et tandis que l'inconstante planète nous tenait en échec, Ali-Ninpha se trouva assez souffrant, pour ne pas aller plus loin que sa bien-aimée ville de Jallica. Je soupçonnai dès lors le Mandingo de se faire plus malade qu'il n'était, et j'appris plus tard qu'en effet j'avais été dupe d'une petite comédie. Jamais Ali-Ninpha n'avait eu l'intention de suivre notre caravane jusqu'au bout. Il avait dupé trop de marchands Foulahs sur la côte, il leur devait encore trop d'esclaves pour ne pas entrevoir plus d'un inconvénient, d'un péril peut-être, à pénétrer sur le domaine de l'Ali-Mami de Foutah-Yallo.

Avant notre départ de Jallica, nous avions dépêché

un messager à Timbo pour annoncer notre prochaine arrivée. Pendant six jours , notre route traversa de riantes collines et de fertiles vallées arrosées par de nombreux ruisseaux.

Parvenus sur une hauteur qui dominait le territoire de Foutah-Yallo, nous découvrîmes sur un vaste plateau une troupe d'hommes armés à pied et à cheval , et une douzaine de chevaux que tenaient par la bride des espèces de palefreniers , vêtus de couleurs éclatantes. Je me précipitai aussitôt en avant de la caravane sur ma monture harassée et j'arrivai à temps pour tomber dans les bras que me tendait Almah de Bellah , avant qu'il eût parlé à aucun des nôtres. Cet excellent jeune prince , accompagné de ses amis et suivi d'une troupe choisie de guerriers et d'esclaves , était venu jusque-là à ma rencontre et m'apportait les félicitations de son père.

L'instant d'après , nous avons mis pied à terre et nous étions tous à genoux , tandis qu'à un signal du guide Foulah , le plus profond silence régnait dans la troupe et la caravane. Tous les yeux se portaient au-delà de l'immense plaine vers l'Orient. L'émotion religieuse la plus profonde et la plus sincère s'était emparée de la multitude , et d'une voix sonore , Almah de Bellah , le visage et les bras levés vers le ciel , entonnait un hymne de remerciement à Allah qui lui rendait son frère sain et sauf.

Cette solennelle et cordiale réception ne me donnait pas seulement une idée avantageuse du caractère africain parmi les tribus de l'intérieur , tribus relativement civilisées par le mahométisme ; elle m'offrait aussi tous les gages de sécurité personnelle et la perspective la plus avantageuse pour le trafic. Nous étions encore à une journée de marche de la capitale. Almah de Bellah lui-même déclara qu'il était impossible , en faisant la plus grande diligence , d'atteindre Timbo sans une autre halte. Cepen-

dant comme il désirait nous conduire au terme de notre voyage, sans fatigues nouvelles, il nous fournit des chevaux frais et fit porter par des hommes de sa garde les bagages de notre caravane, qui ainsi soulagée hâta naturellement le pas. La nuit venue, nous nous reposâmes plusieurs heures dans un village, et le lendemain avant le jour, nous entrâmes dans Timbo dont les habitants dormaient encore.

On me conduisit tout de suite dans une maison spécialement construite pour moi et entourée d'un grand mur pour me protéger contre les intrus. Je trouvai à l'intérieur le duplicata de tous les humbles comforts de mon domicile sur le Rio-Pongo, des tables, des sofas, des assiettes, des couteaux, des fourchettes, des verres, des pots à l'eau, des bassins, etc., etc. Mon ami Almah de Bellah les avait achetés et fait venir à mon insu d'autres factoreries. Le centre de la principale chambre était décoré d'un ample fauteuil ou dormeuse américaine, ingénieusement fabriquée par les indigènes avec des bambous et des cannes. Des attentions si délicates devaient avoir d'autant plus de prix à mes yeux que les musulmans ne se servent pas de la plupart de ces meubles et ustensiles. « J'espère, » me dit Almah de Bellah en me faisant asseoir, « que vous vous trouverez bien de ces objets pendant le temps qu'il vous plaira d'habiter avec votre frère à Timbo. Vous n'avez pas à me remercier de vous avoir traité sous ce rapport autrement qu'un musulman de naissance, car vous avez eu la bonté de vous souvenir vous-même de toutes nos petites habitudes nationales, lorsque j'étais votre hôte sur le Rio-Pongo. Allah soit loué de votre conversion et de votre arrivée ! Reposez-vous en paix dans le royaume de l'Ali-Mami, votre père et le mien ! »

J'embrassai le généreux et intelligent prince nègre d'aussi bon cœur qu'un proche parent qui me serait ar-

rivé de la vallée lointaine et chérie de l'Arno. Pendant sa visite à ma factorerie, Almah de Bellah avait semblé particulièrement charmé d'une vieille robe de chambre, dans laquelle je m'enveloppais à l'heure des siestes. Sur le point d'entreprendre mon voyage à l'intérieur, j'en fis faire une sur le même modèle par un des plus habiles artistes de Kambie ; je choisis un calicot de couleur éclatante, et j'ordonnai de ne pas ménager l'étoffe. Cette robe de chambre, aux formes plus amples qu'il n'est d'habitude parmi les dandys, fut garnie d'une doublure bleu de ciel et bordée d'une large bande d'un jaune flamboyant. L'ensemble était de nature à frapper l'imagination africaine. Aussi lorsque je tirai le fastueux vêtement de ma malle pour le faire endosser à Almah de Bellah, avec une belle chemise à jabot et à manchettes, je crus que le pieux musulman en perdrait la tête de ravissement. Il me serra une douzaine de fois dans ses bras ; un tigre, soit dit sans comparaison, n'a pas l'étreinte plus vigoureuse.

Un bain nous débarrassa de la poussière du voyage, et nous enleva jusqu'au souvenir de nos fatigues, tant nos muscles se trouvèrent retrempés. Almah de Bellah me fit savoir alors que l'Ali-Mami serait bientôt prêt à nous recevoir, mais il désirait que notre entrevue eût lieu sans cérémonial.

Le vieux chef était confiné dans sa demeure par une hydropisie des membres inférieurs, qui lui rendait la vie pénible et fastidieuse. Le soin de ma réception retomba donc tout entier sur son fils ; je n'eus pas lieu de le regretter. Après m'être parfaitement reposé, je me levai de mon sofa recouvert de nattes, et pour la première fois depuis un mois je fis une toilette complète, composée entre autres articles d'une chemise d'une blancheur de neige, d'un gilet éclatant, d'une paire d'escarpins de Paris et d'un fez ture surmonté d'une énorme

houppes bleues. Mes deux interprètes portaient des costumes mandingos tout neufs et ornés de broderies inaccoutumées. Mon valet de chambre nègre avait endossé, de son côté, un de mes habillements, en sorte qu'après avoir donné à porter à l'un mon fusil à deux coups, armé les autres de mes pistolets et d'un sabre d'ordonnance, destiné à être offert à l'Ali-Mami, je devais faire une très-respectable et très-pittoresque figure pour un gentleman en voyage. Dès que je sortis de ma maison avec mon cortège, une foule nombreuse m'accueillit par des exclamations de surprise, mais elle m'ouvrit respectueusement un passage ; je ne faillis pas être étouffé comme dans d'autres villes.

Le palais de l'Ali-Mami de Foutah-Yallo, ainsi que tous les palais de cette région de l'Afrique, se composait d'une vaste cassine bâtie en adobé et entourée de la galerie couverte habituelle. Un grand mur la protégeait contre le vulgaire importun. En face de l'habitation, à l'ombre de la verandah, sur un amas de peaux de moutons garnies de leur toison, était couché le vieux chef dont plusieurs négresses esclaves rafraîchissaient les pieds enflés avec de grands éventails en feuilles de palmier. Je m'avançai d'un pas ferme vers lui, et je lui fis un profond « salaam, » tandis que Almah de Bellah présentait son frère blanc. L'Ali-Mami étendit aussitôt les mains et saisissant les deux miennes, il me fit asseoir à ses côtés sur les peaux de moutons ; puis regardant mon visage et semblant chercher à lire au fond de mes yeux, il me dit avec un sourire plein de bonté : « Quel est votre nom ? »

« Almah de Bellah ! » lui répondis-je.

Dès que j'eus prononcé ce nom mahométan contre lequel j'avais échangé mon nom chrétien, avec son fils, à Kambie, le vieillard qui tenait encore mes mains dans les siennes, passa ses bras autour de ma ceinture, me

serra plus étroitement et levant les bras vers le ciel, répéta trois fois : « Dieu est grand et Mahomet est son prophète ! »

À cette invocation succédèrent des questions nombreuses sur ma personne et mon histoire. « Quel était mon père ? Quelle était ma mère ? Combien avais-je de frères ? Étaient-ce des guerriers ? Étaient-ce des savants ? Comment avais-je pu me décider à faire de si grands voyages ? Combien de temps resterais-je à Foutah-Yallo ? Étais-je satisfait de mon logement ? M'avait-on traité sur toute ma route avec honneur et bon vouloir ? » Pour clore cet interrogatoire, l'Ali-Mami me dit qu'il espérait bien que je resterais près de lui pendant toute la saison pluvieuse.

Plusieurs fois, au milieu de notre entretien, de sourds gémissements échappèrent au vieux chef ; plusieurs fois les muscles de son visage se contractèrent avec une expression de douleur. Il souffrait trop visiblement, et j'abrégeai l'entrevue autant que le permettait l'étiquette orientale. Avant de nous séparer, il me serra de nouveau sur son cœur et s'adressant à l'un des interprètes, il lui ordonna de dire à son maître le Furtou que tout ce que je pouvais désirer dans le royaume, m'appartenait, esclaves, chevaux, bétail, produits de toute espèce. Puis se tournant vers son fils, il ajouta : « Almah de Bellah, l'homme blanc est notre hôte. C'est à son frère de veiller à tous ses besoins et de faire droit à toutes ses plaintes. »

L'Ali-Mami avait au moins soixante ans. Sa stature noble et imposante était presque celle d'un géant, car il avait beaucoup plus de six pieds. Ses membres paraissaient bien proportionnés ; son visage ovale était d'une couleur d'acajou foncé, ses tempes nues, sa tête couverte d'un turban dont les bouts pendaient en plis jumaux le long de ses joues. L'ensemble de ses traits of-

frait une remarquable régularité , et si ses lèvres étaient un peu épaissées , son nez un peu épaté , en revanche son front élevé et perpendiculaire contrastait avec le front habituellement déprimé des nègres , et lorsqu'il parlait ou souriait , il montrait encore malgré son âge , deux rangées intactes de dents d'ivoire.

J'eus de nombreux entretiens avec l'Ali-Mami et toujours la simplicité affectueuse de ses manières me charma.

L'usage du pays est de confier aux prêtres le premier né de la famille royale. Dès son enfance, l'Ali-Mami de Foutah-Yallo avait pour ainsi dire vécu dans la mosquée. C'était donc plutôt un esprit méditatif et religieux qu'un homme de guerre. Le reste de sa famille , au contraire, et surtout ses plus jeunes frères , avaient pris part à toutes les expéditions militaires , à l'intérieur ou à l'extérieur du pays. Homme essentiellement pacifique et bon musulman , l'Ali-Mami pratiquait la modération et la sobriété en toutes choses. Jamais il ne se permettait d'autres spiritueux qu'une liqueur fermentée , faite avec des racines et très-sucrée , ressemblant à l'hydromel. Ses rapports avec moi furent toujours pleins d'affabilité. Il témoignait le plus grand souci de mon bien-être , mais jamais il ne prononçait une demi-douzaine de phrases sans les entrelarder de citations du Koran. Souvent au milieu d'une causerie animée dans laquelle il s'étonnait de ma curiosité et de mon goût pour des contrées si éloignées de celles où j'étais né , il rompait soudain le fil de la conversation , parce que l'heure des prières était venue. D'autres fois , il levait non moins subitement la séance , parce qu'il était temps de faire les ablutions prescrites par la loi. Entre les prières , les ablutions , les repas , le sommeil , la haute direction des affaires publiques et les heures consacrées à éventer ses pieds malades , la vie de l'Ali-Mami s'écoulait d'une façon assez monotone ,

même pour un potentat oriental, et la même routine dut continuer jusqu'au jour où il plut à Allah de l'appeler dans le paradis des vrais-croyants. Jamais je ne pus lui faire comprendre comment on parvenait à construire des navires assez grands pour contenir six mois de vivres. C'était un problème que Dieu et les hommes blancs pouvaient seuls résoudre, à son avis.

Comme il était convenu que je déjeunerais le jour de mon arrivée chez la mère d'Almah de Bellah, après avoir été présenté à l'Ali-Mami, je fis hâter le pas à mes compagnons, car la réception royale me tenait depuis longtemps à jeun. Nous fûmes bientôt chez la respectable matrone qui, âgée de cinquante ans au moins, voilait encore son visage et son sein sous une ample draperie. Cela ne l'empêcha pas de me faire l'accueil le plus empressé, de m'appeler Almah de Bellah-Théodore et de préparer de ses mains le déjeuner auquel nous fîmes honneur, accroupis sur les nattes de la verandah. Du lait et du riz, des bananes et du miel composaient ce frugal repas, offert du meilleur cœur et arrosé de calebasses d'eau fraîche que faisaient circuler des négressees nues, dignes par la beauté de leurs formes de servir de modèle à la sculpture.

Le déjeuner fini, je croyais les cérémonies de la journée terminées, mais, à mon grand effroi, j'appris que la partie la plus importante de la réception n'était pas encore commencée.

« Nous allons maintenant, » me dit Almah de Bellah tandis que je saluais sa mère, « nous hâter de nous rendre au palaver où sont depuis longtemps réunis, j'en suis certain, nos chefs impatients de vous voir. » Mieux valait s'exécuter de bonne grâce. Que servait d'ailleurs un ajournement? Je pris le bras de « mon frère » et suivi de mon cortège, je me rendis à la réunion dont j'étais l'objet et qui se tenait dans un charmant bosquet

de cotonniers et de tamarins , consacré à ce genre de meetings. J'y trouvai une nombreuse assemblée des notables de Timbo et au centre , accroupis sur des peaux de moutons , un cercle choisi de « pères conscrits » , présidés par Solimani-Ali , fils du roi et frère d'Almah de Bellah.

Dès que ce dernier m'eut présenté , Solimani se leva , me fit un profond salut et me prenant par la main , me conduisit près d'une grosse pierre , couverte d'une espèce de nappe blanche , le siège d'honneur pour un étranger de distinction. J'y pris place , et aussitôt tous les membres de l'assemblée se levèrent , me serrèrent la main à tour de rôle et me souhaitèrent trois fois la bienvenue. Almah de Bellah se tint patiemment à mes côtés jusqu'à l'achèvement de la cérémonie. Lorsque tous les chefs eurent repris leur place sur leurs peaux de moutons , il s'avança à son tour , salua trois fois l'assemblée , invoqua trois fois Allah et me présenta aux chefs et à la multitude comme son frère. J'étais venu , dit-il , dans le Foutah-Yallo sur son invitation , avec le consentement de son bien-aimé roi et père , l'Ali-Mami et de son bien-aimé frère Solimani. Il espérait donc que tous les chefs présents pratiqueraient fidèlement les lois de l'hospitalité envers son frère blanc. De nombreuses raisons les invitaient à le faire ; il se contenterait d'en signaler trois. Premièrement et avant tout j'étais presque aussi bon musulman que la plupart des Mandingos ; il en savait quelque chose , puisqu'il était lui-même l'auteur de ma conversion ; secondement , j'avais droit à tous les égards des Foulahs , parce que j'étais un des riches marchands du Rio-Pongo ; troisièmement , j'avais pénétré au cœur de l'Afrique pour acheter des esclaves et en donner un fort beau prix.

L'usage dans les palavers africains , comme dans les meetings de certains sectaires , est de faire connaître son

assentiment par des murmures plus ou moins bruyants , de légères exclamations ou des cris d'enthousiasme , selon que l'orateur plaît plus ou moins et se montre plus ou moins pathétique. Lorsque Almah de Bellah informa ses amis des circonstances de mon arrivée , lorsqu'il leur dit mon nom et réclama pour moi la plus large hospitalité , lorsqu'il parla surtout de ma richesse , les murmures approbateurs de l'assemblée allèrent croissant en nombre et en volume , mais du moment où il leur communiqua mon dessein d'acheter des esclaves , l'enthousiasme fut porté au comble ; ils s'écrièrent d'une voix unanime : « Alla-Oki-Barra. Le Dieu du ciel soit loué ! »

Je ne réprimai pas sans peine un éclat de rire , quand mes interprètes m'expliquèrent le sens du discours d'Almah de Bellah. Dans l'intervalle , on avait apporté les présents que je destinai aux principaux chefs ; je me hâtai de les étaler ; ils se composaient de plusieurs pièces de cotonnades bleues et blanches , de dix aunes d'écarlate , de six petits barils de poudre , de trois cents livres de tabac , de deux chapelets d'ambre et de six fusils. Je fis mettre à part sur un brillant tapis un sabre doré et un paquet de cantharides pour l'Ali-Mami.

Ces arrangements terminés , Solimani prit la parole après son frère et montrant les présents , dit qu'ils prouvaient la vérité de ce qu'avait annoncé Almah de Bellah. Un homme vraiment riche venait d'arriver dans la capitale du Foutah-Yallo et qui plus est cet homme riche voulait acheter des esclaves. Quelle générosité n'était pas la mienne ? J'étais leur hôte. Je ne leur devais ni tribut ni taxe , et cependant je leur offrais volontairement des dons magnifiques. Le lendemain le roi , son père , se chargerait lui-même de les distribuer ; mais en retour , tant que je séjournerais dans le Foutah-Yallo , un jeune bœuf et dix paniers de riz seraient nécessaires tous les jours

à la subsistance de ma caravane. Quoi de plus juste que chacun des chefs contribuât à mon bien-être ? Tous avaient part à mes largesses. »

Ce discours fut suivi comme le premier de murmures approbateurs, mais la proposition des subsides ne rencontra pas, bien s'en faut, le même enthousiasme.

La séance ayant été levée, il y eut foule autour de mes présents, comme à une inauguration présidentielle aux États-Unis, où tous les aspirants aux fonctions publiques se pressent autour du pouvoir nouveau. La marchandise fut inspectée, palpée, flairée, comptée, mesurée et mise à part. Le tapis et le sabre, présents destinés à l'Ali-Mami, excitèrent la même curiosité, mais on les toucha plus respectueusement. Lorsqu'enfin la fiole de cantharides fut dépaquetée et son contenu annoncé, tous les chefs s'écrièrent que le roi ne devait pas monopoliser le précieux stimulant. Les jeunes princes et les principaux membres du conseil en vinrent même à se quereller ; je dus intervenir par mes interprètes et calmer un commencement d'insurrection par la promesse d'une douzaine d'autres fioles.

Au milieu de ces altercations, Solimani et Almah de Bellah ordonnèrent aux esclaves de leur père de porter les présents dans le palais de l'Ali-Mami, et me plaçant entre eux deux, ils me reconduisirent bras dessus bras dessous à mon domicile. J'y trouvai Abdulmomen-Ali, autre fils du roi, attendant l'honneur d'être présenté au Mongo de Kambie. Abdulmomen, savant théologien, au dire de ses frères, commença tout de suite à me parler Koran comme aurait pu le faire un muphti. J'avais fait des progrès si négatifs dans mes études mahométanes depuis le départ d'Almah de Bellah du Rio-Pongo, que la prudence me conseillait de rester silencieux et en apparence absorbé par la plus profonde ferveur. Cette tactique me réussit ; Abdulmomen, comme beaucoup

d'autres docteurs, ne demandait pas mieux que d'argumenter tout seul et contre un muet plastron. Je pris donc un air d'assentiment intelligent et de tacite reconnaissance pour les excellentes choses que me disait mon frère noir, et le laissant développer tout à son aise ses commentaires, je dissimulai ainsi mon ignorance, recette dont de plus habiles gens que moi ont bien souvent fait usage.

CHAPITRE XIX.

Timbo et le pays de l'alentour. — Panique des habitants des villages à mon approche. — Modestie nègre. — Description de la ville et de ses particularités. — Etude de femmes. — Scène patriarcale. — Une coiffure nègre. — J'annonce mon prochain départ. — Presse et razzia d'esclaves. — Interprétation judaïque de l'islamisme. — Présents d'adieux. — Retour à la factorerie. — L'ordre règne à Kambie. — Histoire de la princesse Beeljie, fille de l'Ali-Mami.

La ville de Timbo est située dans une plaine ondulée, au nord de laquelle et à une distance de dix à quinze milles, s'élève une haute chaîne de montagnes qui court dans la direction de l'ouest jusqu'au fond de l'horizon. Le paysage sur les pentes méridionales est généralement nu; mais des champs cultivés, des bouquets de cotonniers, de tamarins et de chênes, des buissons touffus et de nombreux villages parsèment la surface et donnent un air de confort rustique, un aspect pittoresque au tableau.

Je fis tout de suite le projet d'une excursion à cheval dans le voisinage avec mes amis africains, et un beau matin, après un copieux déjeuner composé de volaille étuvée, bouillie avec du riz et assaisonnée d'une déli-

cieuse sauce de palavra, nous galopâmes vers les villages qu'on apercevait dans la distance. Au moment où nous approchions du premier ruisseau, avant d'avoir dépassé le rideau de verdure, qui le couvrait, notre cavalcade s'arrêta brusquement à ce cri poussé par Almah de Bellah : « Voilà des étrangers ! » Peu d'instants après, nous traversions lentement le même ruisseau et j'apercevais plusieurs femmes réfugiées dans les buissons après s'être sauvées du bain. Il est d'un usage universel et même prescrit par la loi de donner cet avertissement pour sauvegarder la modestie du beau sexe.

Une demi-heure après nous arrivions au premier village, où la renommée nous avait précédés. On savait qui j'étais ; toutes les maisons se trouvèrent vides ; les pauvres diables avaient appris le jour de ma réception solennelle que le principal objet de mon voyage était d'acheter des esclaves, et naturellement ma présence dans leur voisinage semblait les menacer d'une razzia. En cet état de choses, je ne m'arrêtai que quelques minutes à Findo et me dirigeai sur Furo. Les noirs de ce second village, frappés de la même panique, avaient fui si précipitamment, que leurs pots de riz, de légumes et de viandes, étaient encore en train de bouillir. Le doyen d'âge du village n'était pas même resté, comme il se pratique en pareil cas, pour nous faire les honneurs. Almah de Bellah rit de bon cœur de l'effroi que nous inspirions ; je me sentis peu flatté, je l'avoue, de voir ma présence produire le même effet que la peste.

Les villages visités par nous dans le cours de cette excursion, attestaient le bien-être dans lequel vivent les indigènes au milieu d'une féconde nature, lorsqu'ils ne sont pas victimes des guerres acharnées dont la traite est l'origine. On était alors dans la saison la plus chaude, le soleil brûlait tout, mais on distinguait fort bien de belles plantations, de nombreux jardins et champs

de riz. Je trouvai partout en abondance du poivre, des oignons, de l'ail, des patates et du manioc; les jardins étaient entourés de haies où pendaient en festons deséchés des touffes de vignes et de fleurs grimpantes. De nombreux troupeaux de volailles, de chèvres, de moutons et de bœufs erraient dans les alentours, et chaque cabane était munie d'un verset du Koran destiné à servir de talisman contre les voleurs et les sorcières.

Les soins pris par mes hôtes pour me mettre à l'abri d'une curiosité importune me permettaient de multiplier mes promenades dans Timbo. Toutes les fois que je sortais on faisait savoir aux habitants que le Furtou désirait se promener sans avoir la foule sur ses talons. Deux vigoureux crieurs publics étaient chargés de ce soin et pour mieux appeler l'attention sur les ordres de l'Ali-Mami, ils faisaient vibrer un triangle de fer. En un clin d'œil, la peur de la bastonnade balayait si bien les rues que la solitude finissait par me peser. Toutes les personnes que j'apercevais de loin, m'évitaient. Si j'appelais les enfants ou les petites filles, ils fuyaient de plus belle. Ma réputation de négrier dans les villages et l'effroi du bâton en ville faisaient le vide autour de moi mieux qu'une machine pneumatique.

A la tombée de la nuit je quittais d'ordinaire mes compagnons habituels et m'enveloppant dans un manteau mandingo, je gagnais par des chemins détournés, un ruisseau qui coule au pied des murs de la ville.

Les habitants s'y rendent au coucher du soleil pour puiser de l'eau. Je choisissais un endroit abrité, d'où je pouvais, sans être observé moi-même, regarder pendant plus d'une heure, les enfants, les jeunes filles et les femmes de Timbo, occupés à remplir avec une grâce toute naturelle la plus importante tâche domestique des contrées orientales.

J'étais particulièrement frappé de la beauté générale

des femmes, qui, sous beaucoup de rapports, semblaient plutôt appartenir au type moresque qu'au type nègre. Ignorant la présence d'un étranger, elles venaient, selon leur habitude, avec le simple vêtement qui couvre leur corps de la ceinture aux genoux et laisse le reste de leur personne nue. Rien de plus pittoresque que les groupes formés par elles au bord du ruisseau sous les rayons obliques du soleil couchant et les ombres qui commençaient à descendre dans la plaine. Les unes se reposaient sur leurs amphores; d'autres s'appuyaient gracieusement contre une amie et donnaient carrière à leur babil. Tandis que celles-ci puisaient de l'eau, celles-là soulevaient les amphores pleines et les plaçaient sur les épaules de leurs sœurs, qui s'en retournaient en chantant, avec leur fardeau bien équilibré sur leur épaule ou leur tête. Leur pas dégagé, souple et majestueux, aurait fait des jalouses sur un *paeso* espagnol.

Ces femmes Foulahs, au teint bronzé, mais clair, ne le cèdent pour la symétrie des formes aux femmes d'aucun autre pays. Leur cou, leur sein, leur taille, leurs pieds, leurs mains, semblent avoir été jetés dans un même moule plein de grâce et de finesse. Je ne vis là ni poitrine tombante, ni nez épaté aux larges narines, ni lèvres épaisses, ni fronts déprimés, rien enfin de ce qui caractérise les Sousous et leurs sœurs de la côte. Aucune ne portait les traces de la mauvaise santé. J'ajouterai que les Foulahs de Timbo ont laissé dans ma mémoire l'impression d'une beauté de formes presque égale à celle de leurs femmes et de leurs filles. Si je leur trouvais un défaut, c'était peut-être ce trop de ressemblance au sexe féminin, ressemblance démentie d'ailleurs par leur courage, car ils sont renommés comme guerriers parmi toutes les tribus qu'ils ont si longtemps dominées.

Cette scène au bord du ruisseau, l'aspect patriarcal du

paysage , ces jeunes filles portant leur amphore à l'antique mode orientale , les bêlements et les mugissements des troupeaux dans les pâturages voisins rappelaient à ma mémoire plus d'un souvenir biblique , plus d'une lecture faite par ma mère aux jours de mon enfance. Je ne sais quelle révolution se serait opérée dans mon esprit , s'il n'avait soudain tourné à la critique. Une matrone majestueuse vint à passer , à côté du fourré où je me tenais caché. Sa coiffure excita si puissamment ma gaieté , que si je ne m'étais mordu la lèvre pour ne pas éclater de rire , l'espion était indubitablement découvert. Sa seigneurie devait être une des sommités féminines de Timbo , une des grandes dames dont la tête m'avait été jusqu'ici cachée par le jaloux *yashmack*. C'était une rare bonne fortune de pouvoir contempler une coiffure si extraordinaire. Le bas du corps de la matrone était recouvert d'amples plis de cotonnade blanche et bleue , formant une énorme masse à partir de la ceinture. Sa chevelure crépue avait été peignée , déroulée dans toute son ampleur et bien certainement il s'y mêlait de la laine d'emprunt. Un artiste indigène avait partagé cette noire toison en mèches d'un demi-pouce environ d'épaisseur , qu'il avait converties à leur tour en autant de tresses plaquées de beurre , ornées de grains d'ambre et dont les pointes luisantes au soleil couchant se dressaient comme les dards d'un porc-épic.

Mon excursion à Timbo n'était pas un voyage d'agrément , encore moins une exploration scientifique , mais tout simplement un voyage d'affaires. Je ne tenais aucun journal de mes impressions , me doutant peu qu'un quart de siècle plus tard l'envie pût me prendre de faire un livre avec mes souvenirs. Sans cela , j'aurais été plus curieux de bien des choses , plus observateur ; mais le marchand d'esclaves , préoccupé avant tout des intérêts matériels , fut bientôt las des distractions que pouvaient lui

offrir Almah de Bellah, Solimani, Abdulmomen, l'Ali-Mami et sa capitale. Je voulus pourtant voir tout ce qu'il y avait à voir pendant mon séjour. Les mosquées de Timbo, ses rues tortueuses, ses maisons basses, ses murailles de boue, ses culs-de-sac, me devinrent on ne peut plus familiers. Il n'existe ni marchés, ni bazars, ni boutiques ; de nombreux colporteurs suffisent à tous les besoins. Deux ou trois fois par jour on voit circuler des plats de terre, des jarres, des paniers remplis de fruits, de liqueurs, de viandes. Des cavaliers montés sur de fort bons chevaux partent au galop pour les champs le matin et reviennent à la tombée de la nuit. Jamais je ne voyais, chose étonnante en Afrique, personne d'oisif. Les femmes étaient toujours à leurs rouets quand les occupations domestiques ne les réclamaient pas, et j'entendais souvent une vieille dame faire la lecture du Koran pour les fileuses comme on lirait la Bible à la veillée, dans un pays protestant. L'enceinte de la ville renferme, dit-on, une population de dix mille habitants qui se livrent à plusieurs industries. Ils tissent le coton, travaillent le cuir, fabriquent toutes sortes d'outils avec le fer en barre, se livrent avec zèle aux travaux de l'agriculture et consacrent leurs loisirs à la lecture qu'ils aiment beaucoup, dit-on.

Il me tardait de regagner ma factorerie. Depuis longtemps j'étais reposé des fatigues du voyage. D'abord je n'avais dû consacrer que deux lunes à cette excursion et la troisième était près d'atteindre son plein. Je craignais que l'Ali-Mami n'eût pas encore préparé les esclaves pour mon départ, et n'y trouvât plus d'une objection, si je le lui annonçais trop brusquement. Je fis donc la leçon à mes interprètes avant de rendre une nouvelle visite à Sa Majesté. Mon discours aussi bourré de compliments qu'un pouding de Noël peut l'être de prunes, finissait par toucher la corde sensible du cœur africain,

la question de la fourniture d'esclaves. Je dis à l'Ali-Mami que deux navires, chargés de magnifiques cargaisons, m'attendaient au bas de la rivière et que je devais me hâter de regagner mon comptoir avec ce qu'il pouvait me fournir de mieux, s'il voulait profiter de la circonstance.

Le roi et la famille royale furent très-affligés de se séparer du Furtou, mais ils entendirent raison. On expédia aussitôt des détachements de la force armée pour bloquer les routes, tandis qu'on faisait la presse dans les villages et dans Timbo. Solimani-Ali lui-même, s'était mis en campagne avant le point du jour, avec une troupe de cavaliers; il revint au coucher du soleil avec quarante-cinq recrues de premier choix, capturées dans les seuls villages de Findo et Furo.

La terreur que j'inspirais depuis longtemps dans la ville et les campagnes fut alors portée à son comble. Si l'on m'avait appréhendé comme la peste, on me redouta comme la mort. Quand je faisais ma promenade du matin, les enfants s'enfuyaient à ma vue en poussant de grands cris. Après l'arrivée de Solimani avec ses victimes, tout le monde se crut menacé; les pauvres gens me regardaient comme l'incarnation du Diable. Une ou deux fois je surpris des femmes qui jetaient une poignée de sable ou de cendre dans la direction où je me trouvais en marmottant une invocation tirée du Koran pour détourner le Démon. La terreur avait éteint la curiosité; ma popularité première s'en était allée au vent.

L'incident le moins risible, au milieu de cette panique générale, n'était pas la persistance mise par mon frère noir, Almah de Bellah et le savant Abdulmomen, à me prêcher le soin du salut de mon âme. Pendant toute la journée, nous volions, c'est le mot, de la chair humaine et durant toute la soirée l'islamisme coulait à pleins bords! La religion, somme toute, était plus spécula-

tive que pratique, même pour ces zélés musulmans. Il importait bien plus, à leur avis, d'embrasser tel credo théologique que de se troubler l'esprit des prétendus droits de l'humanité, plus ou moins d'accord avec notre poche. N'avions-nous pas soin d'ailleurs d'épargner les mahométans et de ne réduire que les païens en esclavage? C'était accomplir à la lettre le précepte de Mahomet, puisque c'était courber l'infidèle sous le joug. Ce système de prosélytisme, en ce qui me regarde, ne fut pas couronné d'un plein succès. Je n'étais déjà qu'un assez pauvre chrétien et je doute que le Foulah eût réussi à faire de moi un bon musulman. Je le berçais néanmoins de cette espérance et nous étions toujours les meilleurs amis du monde, lorsque l'Ali-Mami m'accorda mon audience de congé.

Entre hommes, on se dit généralement adieu, sans trop de simagrées. Les parents du roi m'offrirent des bœufs, des vaches, des chèvres, des moutons. Sa Majesté elle-même me donna cinq esclaves et Solimani un magnifique cheval blanc. La principale femme de l'Ali-Mami me fit présent d'une courte-pointe africaine ingénieusement tissée de fils rouges et jaunes provenant de cotonnades de Manchester, qu'on s'était donné la peine d'effiler; enfin, mon frère Almah de Bellah, en homme de goût, m'envoya pour me consoler, deux des plus jolies filles qu'on put acheter ou voler dans Timbo!

Je n'ennuierai pas le lecteur du récit de mon retour à la factorerie par le même chemin. Mon départ de Timbo fut l'occasion d'une grande solennité religieuse musulmane. Almah de Bellah m'accompagna jusqu'à Jallica, d'où il fut rappelé par son père pour une affaire de famille qui nécessitait sa présence. Ali-Ninpha se tenait prêt à fêter ma bien-venue et m'attendait avec une abondante provision d'or, d'ivoire, de cire et d'esclaves. A Tamisso, le digne Mahomedou n'avait pas non plus ou-

blié sa promesse de fournir un contingent semblable à ma caravane ; en sorte que lorsque nous partîmes pour Kya , notre troupe successivement grossie , s'élevait à près d'un millier d'âmes, y compris les femmes et les enfants, les rôdeurs et les trainards de toute espèce. A Kya, il me fut impossible de refuser quatre jours à mon joyeux ami Ibrahim. Il avait reçu , pendant mon absence, le tabac et les « amers » et il était enchanté , disait-il, de m'offrir à son tour ce breuvage exhilarant après une longue abstinence. En approchant de la côte, nous fîmes une dernière halte dans un campement favorable , où Ali-Ninpha partagea la caravane en quatre fractions , me réservant la meilleure partie des esclaves et des marchandises. Cette division, avant l'arrivée, était nécessaire pour prévenir des querelles et même des rixes désastreuses au sujet de la valeur marchande des nègres.

J'espérais surprendre mon monde à Kambie ; mais quand la factorerie nous apparut du sommet des collines situées derrière l'établissement, je vis le drapeau espagnol flotter au haut de mon observatoire et j'entendis le boum-boum du canon qui fêtait le retour du maître. Tout s'était admirablement passé pendant mon absence. Le Foulah et mon commis avaient su vivre en parfaite intelligence et maintenir la tranquillité la plus complète. La même propriété, le même ordre n'avaient cessé de régner dans mes magasins, et je pouvais dormir sur les deux oreilles , comme si je revenais d'une excursion d'un jour dans le voisinage.

Avant la fin de la semaine , j'avais payé tous les produits de la caravane , réexpédié Mami de Yong et pris des arrangements avec le capitaine d'un négrier alors dans la rivière pour le reste de sa marchandise ; mais il y avait à peine un ou deux jours que le chef Foulah m'avait quitté, lorsque je fus très-surpris de voir se précipiter dans ma factorerie un messenger d'Almah de Bel-

lah qui venait de franchir en vingt et un jours la distance de Timbo à la côte.

Almah, comme je l'ai dit plus haut, avait été rappelé de Jallica pour des querelles de famille. En atteignant le toit paternel, il trouva sa sœur Beeljie pieds et poings liés, en prison et condamnée à être transportée sur-le-champ à une factorerie pour y être vendue comme esclave. Telle était l'irrévocable volonté de son royal père et de son frère Solimani. Toutes les remontrances d'Almah de Bellah, appuyées des supplications de sa mère, demeurèrent inutiles. Beeljie devait être immédiatement embarquée sur le Rio-Pongo et le soin d'exécuter l'arrêt d'exil confié au Mongo Théodore !

Almah de Bellah faisait un appel à mon cœur. Ne pouvant résister lui-même, il comptait sur mon amour fraternel pour empêcher la jeune fille d'être envoyée au-delà des mers et pour la garder de force ou par stratagème sur la côte jusqu'à son arrivée.

Cette nouvelle ne laissa pas de me surprendre. Je savais que les Africains mahométans ne livrent jamais à l'esclavage étranger des personnes de leur caste et surtout de leur parenté, à moins qu'il ne s'agisse d'un crime méritant une peine plus sévère que la mort.

La nature du message me fit faire de graves réflexions. Je me souciais peu de compliquer mes relations avec les chefs influents de l'intérieur ; mais bientôt ma sensibilité naturelle, ce mot fera peut-être sourire le lecteur, l'emporta sur toute considération égoïste. Je dis à l'envoyé de retourner au plus tôt vers le frère et de l'assurer que je protégerais la sœur au risque d'encourir la colère de toute la parenté.

Une semaine environ plus tard, j'étais réveillé de grand matin par un coureur d'un village voisin, situé au-delà des collines. Il venait m'apprendre qu'il était arrivé la veille au soir un messager de Solimani-Ali, prince de

Timbo, conduisant une jeune fille Foulah qui devait être immédiatement vendue par moi à un négrier espagnol. La jeune fille, disait-il, résistait de toutes ses forces ; elle refusait de marcher, et pendant les quatre dernières journées il avait fallu la porter sur une litière. Elle jurait de ne jamais voir l'Océan, et menaçait de se briser le crâne contre le premier rocher du chemin si on persistait à la conduire plus loin. Une si opiniâtre résistance embarrassait fort le musulman chargé de la conduire, la loi de son pays lui défendant d'employer des moyens de rigueur extraordinaires et surtout le fouet contre une princesse du sang.

Ce délai et cette hésitation me fournissaient l'occasion d'intervenir adroitement en faveur de la courageuse fille dont les fautes ou les crimes m'étaient encore inconnus. Je confiai donc toute l'histoire à Ali-Ninpha et avec son consentement, j'envoyai au village voisin une femme appartenant à son harem, fine mouche, s'il en fut. L'intelligence et la sympathie féminines pour le malheur sont les mêmes en tout pays. Notre ambassadrice entreprit sa tâche avec autant d'empressement que d'orgueil. Je lui recommandai d'être très-prudente en face des myrmidons de Solimani et de saisir le premier instant où elle se trouverait seule avec la jeune fille pour gagner sa confiance et lui dire qu'ami dévoué d'Almah de Bellah, je la sauverais, si elle s'abandonnait à ma direction. Il fallait d'abord cesser toute résistance et se laisser conduire jusqu'au bord de la rivière qui était encore l'eau douce et non l'eau salée qu'elle redoutait tant ; il fallait permettre à ses gardiens d'exécuter les ordres tyranniques de son père. Mon ambassadrice portait caché dans ses vêtements le Koran manuscrit d'Almah de Bellah en témoignage de ma sincérité ; elle devait dire à Beeljie que son frère était déjà en route pour venir la chercher à Kambie.

La mission réussit complètement et le lendemain, la

princesse fut amenée à ma factorerie, la corde au cou.

Les préliminaires de l'achat ne laissèrent pas d'être ennuyeux et pleins de formalités. Il n'était guère question de la qualité et du prix de la marchandise, mais on m'obligea de faire une multitude de promesses que j'entendais bien ne pas tenir. Pour dégrader le plus possible la pauvre créature, la sentence portait qu'elle serait vendue pour du sel, le mode d'échange le plus méprisant de tous en Afrique. On ne l'emploie dans l'intérieur que pour l'achat du bétail.

Pendant l'accomplissement de toutes les formalités, la pauvre Beeljie se tenait nue et tremblante devant nous. L'indignation fronça ses sourcils et sembla jeter une ombre sur son visage quand elle entendit ces ordres révoltants. Tendrement élevée au milieu de la royale progéniture de Timbo, c'était un type brillant et délicat de la race de femmes que j'ai essayé de décrire au bord de la fontaine. Tout son corps était souillé par la poussière du voyage; la juste douleur d'un pareil traitement assombrissait l'expression de ses traits; j'aurais couru de bien plus grands risques que je ne le fis pour la sauver de l'exil de Cuba, en voyant son muet appel à ma protection.

Dès qu'on eut mesuré le sel, je coupai la corde attachée au cou de Beeljie et je lui jetai sur les épaules un châle dans lequel elle s'enveloppa aussitôt avec un air de modestie et de reconnaissance. J'appelai en même temps mon ambassadrice et je lui dis de conduire la princesse dans la maison et de la traiter comme la sœur de mon frère Almah de Bellah.

Cet ordre inattendu fit bondir, comme je m'y attendais bien, l'émissaire de Solimani. Il demanda la résiliation du marché, la restitution de l'esclave et jura que je l'avais trompé. En un mot, il se livra à toutes les déclamations ampoulées, à toutes les contorsions grotesques, fami-

lières aux Africains, même des tribus les plus civilisées.

Mon habitude pendant ces explosions de colère indigène était de rester parfaitement calme, et de laisser la fumée se dissiper. J'attachai les yeux en silence sur cet homme momentanément métamorphosé en tigre et je suivis tous ses mouvements jusqu'à ce qu'il tombât vaincu et pantelant sur une natte. Alors seulement je lui dis que cette rage frénétique séiait mal à un honnête musulman et qu'elle était plutôt digne d'une bête sauvage; il avait d'ailleurs grand tort de s'émouvoir ainsi, car la captive serait conduite en sa présence même à bord d'un négrier; mais tant que la sœur d'Almah de Bellah, mon ami, mon frère, serait sous mon toit, je devais respecter le sang qui coulait dans ses veines et la traiter sous tous les rapports en princesse.

Je n'étais pas moins curieux que le lecteur peut l'être de connaître le crime de Beeljie; jusqu'à ce moment il ne m'avait pas été révélé. Après m'être débarassé le plus tôt possible du Foulah, je me hâtai de courir chez Ali-Ninpha où la prisonnière me raconta son histoire.

Beeljie, qui avait à peine dix-huit ans, avait été promise par le roi son père et son frère Solimani, à un vieux parent accusé non-seulement de cruauté envers les habitantes de son harem, mais du crime bien autrement odieux pour les mahométans, de manger de la chair impure. La princesse qui paraissait douée d'une mâle résolution et d'un courage également masculin, avait longtemps résisté à cette arbitraire disposition de sa personne; mais on avait profité de l'absence d'Almah de Bellah pour l'arracher des bras de sa mère et la livrer à l'odieux vieillard.

On croit généralement les femmes d'Orient condamnées à la plus rampante obéissance; il est pourtant une loi mahométane, ou du moins une coutume Foulah, qui

protége en pareil cas la fiancée pudique et révoltée. Beeljie livrée malgré elle au vieillard se laissa emporter à toute l'ardeur de son caractère et fit de si violentes scènes dans le harem qu'on n'y avait jamais vu rien de semblable, lors même que le vieux despote s'abandonnait à sa plus farouche humeur. En résumé le sabbat fut tel, qu'après avoir épuisé les arguments, les promesses, les supplications même, son mari la renvoya à sa famille avec un message insultant.

Ce fut un triste jour pour la princesse Beeljie que celui où elle rentra sous le toit paternel. L'Ali-Mami envisagea sa résistance comme un acte de rébellion au premier chef, et rien ne pouvant amener la coupable au repentir, il la condamna à être vendue comme esclave aux chrétiens.

Je consolai de mon mieux la pauvre fille en lui promettant de la traiter en princesse jusqu'à l'arrivée de son frère. Pendant le voyage et durant la route, l'indignation lui avait donné des forces. Cette dernière épreuve achevée, ses nerfs faiblirent : elle se laissa tomber épuisée sur une natte. Je la recommandai à la garde d'Ali-Ninpha et aux soins de ses femmes. Esther vint aussi, dans la nuit, lui prodiguer sa muette bonté d'âme, car elle ne pouvait parler la langue foulah, et en moins d'une semaine la princesse se trouva dans les meilleures conditions de corps et d'esprit, toute prête à tenter l'audacieuse entreprise qui devait décider de sa destinée.

Dès que le négrier espagnol, dont je venais de compléter la cargaison, fut disposé à mettre à la voile, je priai le capitaine de m'aider à embarquer une princesse, consignée à ma garde par sa royale parenté à l'intérieur, mais que je n'osais envoyer à bord de son navire avant qu'il eût franchi la barre du Rio-Pongo. Le capitaine se déclara prêt à faire tout ce que je voudrais et après l'expédition du dernier canot d'esclaves, il leva l'ancre et

descendit le courant jusqu'au-delà des brisans. Parvenu en cet endroit, il attendit, les voiles fêlées, le morceau de roi que je lui avais promis.

Dans l'intervalle, j'avais conduit Beeljie, ses nouveaux amis et le cerbère Foulah au rivage. Sans perdre un instant, je fis monter la princesse dans un canot, avec cinq rameurs kroumen, chargés de lui faire franchir le ressac écumeux.

« Louange à Allah ! » s'écria le Foulah, dès qu'il vit le canot fendre les vagues et les femmes du harem d'Ali-Ninpha se jeter par terre en poussant des lamentations. Les kroumen, avec leur habituelle dextérité, firent bientôt voler leur léger esquif vers le négrier ; mais, au moment où ils approchaient des brisans, au sud de la barre, une forte lame fit chavirer le canot et disparaître la princesse, tandis que les kroumen luttèrent contre les flots.

En un clin d'œil, le Foulah fut étendu de tout son long par terre, le visage enseveli dans le sable ; les femmes du harem poussaient de grands cris et déchiraient leurs vêtements ; la favorite d'Ali-Ninpha se tenait cramponnée à moi avec l'énergie du désespoir ; moi-même, frappant du pied la terre, je maudissais la cruauté d'un père dont la sentence avait amené une pareille catastrophe.

Allongé ensuite quelques coups de pieds à l'hypocrite qui continuait de hurler, je lui dis de se hâter de porter la fatale nouvelle à Timbo et de dire à son maître que le prophète lui-même n'avait pas permis que la pauvre enfant devînt esclave des chrétiens ; il avait préféré la faire périr dans les flots.

Le négrier espagnol, bientôt couvert de toutes ses voiles, gagna rapidement la pleine mer. Les kroumen rejoignirent la côte à la nage et sans leur bateau ; le groupe des spectateurs affligés se remit en marche pour Kambie en suivant le bord de la rivière.

Il y eut bien des lamentations cette nuit-là dans le village ; il y en eut aussi à Timbo au retour du Foulah avec une si tragique histoire. La désolation et le tumulte produits par l'accident avaient été tels que l'épisode le plus important du drame, joué ce jour-là sans répétition préalable, avait échappé à tous les yeux, sauf aux miens.

Pour peu que l'on ait visité la côte d'Afrique ou lu ce que les voyageurs racontent de ses habitants, on sait que les kroumen ne font guère de différence entre une mer furieuse et la plus calme rivière. Ils sont toujours dans leur élément ; peu leur importe si leur esquif chavire. Mettant à profit cette nature amphibie, je fis stationner au-delà de la ligne de brisans un second canot monté par d'autres kroumen qui avaient ordre de repêcher la jeune fille dès que le premier canot chavirerait. Une forte récompense leur était promise s'ils la ramenaient saine et sauve sur la rive opposée, où l'attendait un pêcheur Bagger sur lequel je pouvais compter. Le programme fut exécuté à la lettre. Dès que la princesse revint à elle, le pêcheur la fit monter dans sa barque et la conduisit dans un village situé plus bas sur la côte, où elle trouva un asile momentané et tout le bien-être possible. Le bruit de sa mort s'était répandu partout ; sa résurrection demeura un mystère, même pour sa famille, excepté pour Almah de Bellah, sous le toit duquel elle retourna bientôt vivre. La ressemblance de la nouvelle arrivée avec la défunte princesse fit ouvrir de bien grands yeux, mais on l'attribua à un jeu de la nature.

CHAPITRE XX.

Arrivée du *La Peyrouse*. — Le capitaine Brulôt. — Manière nouvelle de faire rentrer une vieille dette. — Suites lugubres d'un joyeux déjeuner. — Mongo John et Mongo Théodore sont retenus prisonniers et mis aux fers. — Prompte délivrance. — La *Esperanza*. — Partie et revanche. — Une plaisanterie qui coûte cher à son auteur.

Après mon fatigant voyage dans l'intérieur, l'expédition d'un navire négrier et mon aventureuse entreprise en faveur d'une princesse Foulah, je me croyais en droit de faire une longue sieste ; cette espérance devait être désappointée. Soudain je fus tiré d'un commencement de léthargie volontaire par une salve de vingt-et-un coups de canon du côté de la pleine mer. Mon étonnement fut au comble ; quel pouvait être le cérémonieux étranger qui gaspillait ainsi sa poudre ? Un jeune garçon grimpé au sommet de l'arbre qui nous servait de vigie, pour reconnaître sa qualité, nous annonça qu'un schooner avait jeté l'ancre en face de Bangaland et hissé une longue flamme à son grand mât, un pavillon blanc à son pic. J'en conclus qu'aucun vaisseau de guerre ne pouvait vraisemblablement saluer de la sorte un chef indigène ; ce devait être quelque Français habitué à faire des façons et peu au courant des modestes et prudentes habitudes de notre côte. Je ne me trompais pas, car à la tombée de la nuit, Mongo John, dont l'humeur s'était un peu améliorée depuis mon retour, me fit dire qu'un négrier français était arrivé avec une riche cargaison qui lui était consignée. Il espérait que j'irais déjeuner à bord avec lui, sur l'invitation expresse du capitaine.

Le lendemain, au lever du soleil, nous nous rencontrâmes pour la première fois, depuis notre rupture, le Mongo et moi, avec une certaine cordialité, sur le pont du « *La*

Peyrouse, » où nous fûmes reçus avec un véritable luxe de politesse. Le capitaine Brulôt ne savait pas un mot d'anglais ; M. Ormond ne pouvait se faire comprendre en français. En attendant le déjeuner, ces messieurs n'en débattirent pas moins la valeur de la cargaison et les arrangements à prendre ; je servais d'interprète. Des calicots de couleur éclatante, des fusils français, de l'eau-de-vie de qualité supérieure, furent exhibés ; le capitaine Brulôt fit valoir sa marchandise avec la faconde nationale ; mais ni l'exorde ni le discours n'étaient rien comparative-ment à la péroraison. Nous ne pûmes retenir, ni le Mongo ni moi, une exclamation d'allégresse, en apprenant que cinq cents doublons complétaient sa cargaison. Le flair de l'or a un charme tout particulier pour les trafiquants de la côte d'Afrique ; notre appétit même pour le déjeuner, ne fut pas médiocrement stimulé par l'appât des espèces espagnoles. L'addition des doublons et des marchandises du capitaine Brulôt se trouva bientôt faite, et la valeur entière de la cargaison évaluée à dix-sept mille dollars, pour lesquels nous lui offrîmes trois cent cinquante nègres, offre immédiatement acceptée. Nos canots particuliers retournèrent au rivage pour en faire venir de plus grands, destinés au déchargement des marchandises, et dans les plus admirables dispositions du monde, nous prîmes place autour du brillant déjeuner servi sur le pont et sous la bannière.

Je n'essaierai pas de rappeler tous les plats qui provoquèrent notre appétit et aiguïsèrent notre soif. Rien de comparable au délicieux bordeaux qui faisait descendre les mets les plus substantiels. Le café fut servi, et après le café une demi-douzaine de cordiaux les plus variés, le tout couronné de champagne mousseux.

Après un dernier toast en l'honneur du *La Peyrouse* et de la belle France, le capitaine Brulôt demanda son pupitre à écrire ; c'était un signal. Quatre hommes s'élan-

cèrent comme par enchantement derrière le Mongo et derrière moi, nous saisirent les deux bras et nous tinrent serrés comme dans un étau, jusqu'à ce que le charpentier nous eût rivé une chaîne au pied.

Cette scène se passa si rapidement, la transition du vaudeville au mélodrame fut si brusque, si étrange, que j'en perdis d'abord la tête. Je ne sais même si je n'accueillis pas un dénouement si imprévu par un éclat de rire, bientôt suivi d'un juron. J'allongeai aussi, je m'en souviens, un coup de poing dans le visage de notre amphitryon sans lui donner le temps d'improviser une explication.

Après s'être assuré de nous, le capitaine Brulôt recommença ses cérémonies et ses grimaces. Il s'approcha avec un salut ironique de M. Ormond et lui dit que la petite comédie qui venait de se jouer, avait pour but unique la rentrée d'une certaine somme que Son Excellence le Mongo devait à un bien-aimé frère, lequel, hélas ! n'étant plus de ce monde, ne pouvait se faire payer lui-même.

— Monsieur le Mongo aurait la bonté de se rappeler que plusieurs années auparavant, ce frère lui avait laissé en dépôt momentané, deux cents esclaves ; il voudrait bien également se souvenir que deux fois ces mêmes esclaves avaient été réclamés de lui et refusés. Monsieur le Mongo savait pourtant qu'il était malaisé de recourir aux voies judiciaires sur la côte d'Afrique ; et puisqu'il était porteur lui, capitaine Brulôt, de la promesse écrite, de l'obligation en bonne forme, cette charmante petite ruse lui semblait le moyen le plus amical et le plus pratique de régler un vieil arriéré de compte. Monsieur le Mongo entendait-il ou non faire honneur à sa signature ? C'était là toute la question. Le billet, comme il pouvait le voir, était très-régulièrement endossé ; et pourvu que les esclaves ne se fissent pas attendre, toute cette affaire ne

laisserait pas plus de traces que les bulles d'un verre de champagne.

Pendant ce discours, Mongo John restait plongé dans un si complet état de stupéfaction, tant par l'abus dudit champagne que par l'atrocité du tour, qu'un sourire hagard fut son unique réponse, lorsque je le regardai pour en tirer une explication. Assurément je ne pouvais être impliqué dans cette affaire, mais, par curiosité, je demandai au dit Brulôt comment il entendait m'en rendre responsable. Il me répondit, en haussant les épaules, qu'étant le commis d'Ormond à l'époque de la signature du billet, j'avais dû mettre la main à la pâte. Possédant d'ailleurs aujourd'hui moi-même une factorerie, je devais être enchanté de venir en aide à mon ancien patron pour l'acquittement d'une dette si légitime.

Mon alibi était facile à prouver ; je n'étais pas à la factorerie d'Ormond à cette époque ; l'affaire en question était fort antérieure à mon arrivée au Rio-Pongo. Je réclamai donc ma mise en liberté immédiate, mais l'heure s'écoula à parlementer en vain. Le capitaine Brulôt se montrait très-ferme, très-opiniâtre ; il jurait de ne relâcher ni l'un ni l'autre de nous avant l'acquittement du billet. Tandis que nous parlions, un grand nombre de canots, remplis d'hommes armés, cinglèrent du rivage de Bangalang. A cette vue, le Gaulois appela tous ses hommes à leurs postes, et mit double charge dans ses canons.

Dès que le premier canot fut à portée, un boulet, sifflant à travers son avant, suffit, non-seulement pour arrêter sa marche, mais encore pour faire virer de bord à toute la flottille qui regagna la côte dans la plus complète panique. Cependant j'entendais battre le tambour de guerre dans Bangalang, et je pouvais voir les indigènes se rassembler en grand nombre sur le rivage ; mais que pouvaient gagner des sauvages sans discipline à se frotter contre des pièces de six ? Au coucher du soleil, mon com-

mis s'approcha de nous en canot, avec un pavillon blanc, et le capitaine Brulôt lui permit d'accoster le schooner et de recevoir mes ordres en sa présence. M. Ormond n'était pas encore en état de délibérer sur les moyens les plus propres à nous tirer des griffes du chat. Je me bornai donc à dire au jeune homme de revenir le lendemain avec des vêtements pour nous changer, et de prier les habitants des deux factoreries de s'abstenir dans l'intervalle de toute tentative en notre faveur. Un fort bon souper, copieusement arrosé de bordeaux, nous fut servi pour nous distraire, et d'excellents matelas nous firent assez patiemment endurer nos fers durant la nuit.

Le jour venu, on nous donna d'abord de l'eau et des essuie-mains pour faire nos ablutions, après quoi on nous servit le café et des cigares. Brulôt, faisant trêve aux sarcasmes, nous demanda si nous avions enfin recouvré notre bon sens, et si nous étions décidés à acquitter la dette. Mon sang franco-italien bouillonnait; je ne répondis rien. Ormond, dont l'esprit n'était plus offusqué par les fumées de l'ivresse, et qui savourait son cigare avec l'insouciance habituelle aux mulâtres, répondit tranquillement qu'il n'entraît pas dans ses habitudes de traiter les affaires le pistolet sur la gorge. Tant qu'il serait prisonnier à bord, il ne ferait aucune promesse, et ne prendrait aucun arrangement; mais de retour à terre, il ne demandait que deux ou trois jours pour acquitter son obligation. Brulôt prit une heure pour délibérer sur ces ouvertures, et finalement il fut convenu que le Mongo serait mis en liberté, à la condition de laisser pour ôtages quatre de ses enfants et deux chefs noirs qui lui avaient rendu visite dans mon canot. Pour sceller le contrat on hissa pavillon, et l'on déchargea un coup de canon à poudre. Une heure après, les ôtages demandés se trouvaient dans la cabine, sous la garde d'une sentinelle; le Mongo avait repris la route de Bangalang.

Je restai, comme on le voit, en dehors des négociations. Bien que je ne fusse en aucune façon coupable, je consentis à cet arrangement, parce que je croyais Ormond plus en état que moi de trouver en ce moment le nombre requis d'esclaves. J'ordonnai cependant à mon commis de faire dans ma factorerie la presse de tous les serviteurs inutiles, et de mettre également à la disposition du Mongo les esclaves qui se trouvaient dans mes baracons.

Avant le coucher du soleil, le jeune homme revint à bord avec cinquante nègres de mon établissement, et il demanda ma mise en liberté qui lui fut refusée. Le lendemain le Mongo en envoya quarante de plus ; même refus. Je reprochai au mécréant qui abusait ainsi de sa position, la bassesse d'une telle conduite, et je le menaçai du jour de la rétribution ; mais il se contenta de faire claquer ses doigts à l'africaine, en s'écriant : « Cher ami, c'est la fortune de la guerre ! »

C'était une tâche peu aisée de recruter cent dix autres nègres dans les factoreries que les navires de Cuba avaient mises à sec. Beaucoup de domestiques indigènes s'enfuirent dans la forêt quand notre mésaventure fut connue, se souciant peu de prendre la place de leurs maîtres à bord du *La Peyrouse*.

Trois fois le soleil s'était levé et couché depuis que je demeurais prisonnier du capitaine Brulôt. Pendant tout ce temps je rongerais mon frein et ne respirais que vengeance ; j'étais pris au piège, indignement joué, humilié ; je ne cessais d'implorer du ciel l'arrivée d'un navire espagnol bien armé. Singulier vœu, dira-t-on, à adresser là-haut ! j'en conviens, mais vers la fin du quatrième jour, ma prière ne s'en trouva pas moins exaucée. Dans l'après-midi, un bateau monté par des nègres, et portant pavillon espagnol, passa près de nous ; comme il n'y avait aucun blanc à bord, Brulôt prit cela pour une ruse du

Mongo qui voulait l'effrayer et lui faire lâcher prise.

Je dois rendre une justice au capitaine Brûlot ; pendant toute la durée de ma détention à son bord, il se conduisit en gentleman, mettant son office et sa cavé à ma disposition ; ses manières étaient toujours polies et même affables. Il regrettait, me dit-il plusieurs fois, de ne pouvoir toucher autrement le montant d'une obligation bien en règle ; mais les rentrées étaient difficiles à opérer sur la côte d'Afrique. Je n'étais pas assez bon chrétien toutefois, pour sympathiser, comme on dit, avec le shériff, et ne pas l'envoyer au diable. Quand l'Espagnol fut à portée de voix, ma poitrine se trouva déchargée d'une montagne, et je demandai à grands cris : « du vin de Champagne ! du vin de Champagne ! » Le commis aux vivres s'empressa d'en apporter, et remplit d'une main tremblante le verre que je vidai coup sur coup en l'honneur de saint Jacques et de la vieille Espagne. La peur est contagieuse ; tout l'équipage commença à croire que ma délivrance était proche, et que les dés tournaient. Brulôt seul demeurait incrédule, obstiné, mais soucieux.

Je le priai de trinquer avec moi, ce qu'il fit de bonne grâce, quoique à contre cœur, et je l'engageai à me faire de nouveau raison le verre à la main, avant vingt-quatre heures, sous le pavillon espagnol. Brulôt feignit une sorte d'hilarité spasmodique en acceptant un toast à saint Jacques ; mais ne pouvant soutenir l'éclat triomphant de mes yeux, il s'éclipsa et alla se consulter avec ses officiers.

Je dormis profondément cette nuit-là ; le soleil n'était pas encore sorti de la forêt, lorsque arrivant clopin-clopant sur le pont avec mes fers, je cherchai à l'horizon de la mer mon bien-aimé Castillan. La brise commençait à fraîchir ; j'aperçus bientôt les mâts élancés d'un schooner au-dessus des palétuviers qui masquaient l'entrée du Rio-Pongo. Ce schooner marchait vite. Le

vent et la marée montante le conduisirent en quelques instants au-delà des courbes de la rivière; il jeta l'ancre et s'embossa à portée de fusil de ma prison flottante. Je vis tout de suite par ses manœuvres qu'Ormond avait communiqué dans la nuit avec l'équipage.

Brulôt comprit, de son côté, que le jour de la rétribution promise était venu. Les ponts de l'Espagnol étaient couverts d'un équipage alerte et bien armé. Quatre petits boules-dogues montraient leur museau par les sabords; un large pierrier, pivotant au milieu du navire, se tenait également prêt à faire un salut ou à combattre. Durant une minute le capitaine Brulôt examina cette scène imprévue à travers sa lunette, et rejetant celle-ci par-dessus son épaule, il ordonna au second de me débarrasser de mes fers. Tandis que le second obéissait, une voix partant du schooner ordonna d'y envoyer un canot, sous peine de recevoir immédiatement un boulet. Le canot fut descendu; mais il s'agissait de lui trouver un équipage. Le second refusa d'y monter, le contre-maître en fit autant; les matelots français avaient des objections; les créoles et les mulâtres de Saint-Thomas étaient descendus sous le pont. Il ne restait donc pour obéir à l'Espagnol que Brulôt ou moi. « Fort bien, » dit mon coq, dont la crête était alors singulièrement basse, « c'est à votre tour de chanter, Don Théodore. La fortune passe de votre côté. Vous voilà de nouveau libre; allez au diable, si tel est votre bon plaisir, et envoyez vos diabolins chercher les esclaves aussitôt que vous voudrez les ravoïr. »

Déjà l'Espagnol avait allumé ses mèches, pointé ses canons, renouvelé l'ordre d'envoyer un canot. Voyant le danger que nous courions, je m'élançai vers la muraille du navire, et hélant mon libérateur en castillan, je lui dis de patienter un peu. Il obéit à ma requête. Je me jetai alors dans la yole, je coupai la corde et je cinglai vers le schooner.

Un hourah s'éleva sur le pont lorsque je sautai à bord, et reçus du capitaine une cordiale poignée de main. Ali-Ninpha se trouvait aussi là prêt à me recevoir et à me défendre avec une troupe choisie parmi les siens. Tandis que je me laissais absorber par la joie de la liberté recouverte et d'un si bon accueil, le chef africain se glissant avec une partie de son monde dans le canot du Français, ne se disposait à rien moins qu'à prendre l'ennemi à l'abordage. Je ne parvins pas sans peine à mettre un frein à la fureur guerrière d'Ali-Ninpha, et je ne sais en vérité quel eût été le sort du capitaine Brulôt, de ses officiers et de ses quelques matelots français, vu la désertion des créoles et des mulâtres, tapis de peur sous le pont.

Le capitaine espagnol dit à ses officiers d'avoir l'œil sur le Gaulois, tandis que nous nous retirions dans la cabine pour nous consulter. Il m'apprit, avant tout, que je me trouvais à bord de la « *Esperanza*, » arrivant de Matanzas, et qui m'était consignée. A mon tour, je lui confirmai le récit de notre mésaventure, que les messagers du Mongo lui avaient déjà racontée. Je le priai de me laisser prendre une pacifique revanche du capitaine Brulôt, qui, les fers exceptés, s'était conduit envers moi avec une civilité toute française. Il y consentit sans peine, malgré le déplaisir évident de l'équipage, dont le sang espagnol était toujours échauffé contre les Français et qui n'aurait pas été fâché d'en venir aux mains sur un terrain neutre avec toutes les chances de succès.

Ces préliminaires posés, nous regagnâmes le *La Peyrouse*, le capitaine Escudero et moi, avec deux canots armés; les canons de la *Esperanza* couvraient notre approche. Le capitaine Brulôt nous reçut sur le gaillard d'arrière dans un morne silence. Les officiers étaient assis d'un air non moins lugubre sur un canon; deux ou trois matelots français arpenaient le gaillard d'avant.

Je donnai d'abord l'ordre d'enclouer les canons. Je dé-

crétai ensuite et dirigeai le débarquement des esclaves qui nous avaient été volés ; enfin je conclus cette visite matinale par une dernière requête, sommant le capitaine Brulôt d'exhiber les cinq cents doublons dont il s'était dit muni et le billet par lequel le Mongo s'était obligé à remettre deux cents esclaves au porteur.

Le malencontreux document, revêtu d'un endos en règle, fut bientôt produit ; mais ni la persuasion ni la menace ne purent décider le Gaulois furieux à montrer son or ou un état officiel de sa cargaison.

Après y avoir mis toute la complaisance possible, j'envoyai un homme chercher son pupitre et je vis par ses papiers qu'il avait bien réellement embarqué six cents doublons à Saint-Thomas. Leur production immédiate fut ordonnée ; mais Brulôt jura ses grands dieux qu'ils avaient été débarqués avec son subrécargue dans le voisinage du Rio-Nunez. J'étais sur le point de croire à cette histoire, lorsqu'un léger sourire que je vis errer sur les lèvres du commis aux vivres, me mit sur la voie. Je demandai immédiatement à voir le livre de loc qui, par malheur pour le capitaine Brulôt, ne faisait pas mention du débarquement des espèces. Ce mensonge flagrant me donnait le droit de visiter la malle dudit capitaine. Brulôt pâlit quand le commis descendit la chercher, et il bondit de rage quand il me vit l'ouvrir d'un coup de hache et compter deux cent cinquante doublons mexicains sur le pont. Pour ce qui est de sa fameuse cargaison de marchandises, elle n'existait qu'en paroles.

Je me tournai alors le plus simplement du monde vers Escudero, et je lui dis qu'il s'était donné bien de la peine pour me tirer des mains de M. Brulôt ; ses hommes avaient droit à une récompense pour la besogne extraordinaire qui leur avait été imposée sous les rayons du soleil d'Afrique ; il ne m'appartenait pas de fixer la valeur d'un si inappréciable service, mais je le priai de la déter-

miner lui-même et de me permettre de m'acquitter sur-le-champ.

Escudero jugea naturellement qu'environ deux cent cinquante dollars, étaient une ample indemnité de leurs services; il n'en réclamait pas tant; mais les deux cent cinquante anges d'or luisant sur le pont n'en furent pas moins remis dans leur sac et le sac descendu dans le canot de la *Esperanza*.

« Adieu ! mon cher, » dis-je en suivant les espèces, « les armes sont journalières, comme vous le faisiez si bien observer. Que vous semble, capitaine Brulôt, de ce virement de bord de la fortune? »

CHAPITRE XXI.

La *Esperanza* perd son capitaine; je songe à le remplacer et à visiter Cuba. — Arrivée d'un négrier danois. — Querelle et combat naval. — Le Danois joue de ruse et je le déjoue. — Une cargaison bon marché.

La *Esperanza* déchargea rapidement sa cargaison; mais je n'avais pu la remplacer encore par ma marchandise vivante, quand le pauvre capitaine Escudero fut emporté par la fièvre africaine.

J'avais vu une grande partie du pays; j'avais gagné quelque argent et je pouvais compter sur mon commis. Le désir d'un changement de scène commençait à s'emparer de moi. Il ne me fallait qu'une excuse décente pour chercher à bord de l'un ou l'autre navire quelques distractions à la monotone existence des factoreries. La mort d'Escudero m'offrit cette occasion. Son second était un marin fort inexpert et les bas-officiers n'entendaient rien

à l'emménagement d'une cargaison d'esclaves. Tout considéré, je crus ne pouvoir mieux faire que de me charger moi-même du schooner et de rendre une visite à mes amis de Cuba.

Dans l'intervalle, il arriva un brick danois auquel il fallait aussi une cargaison de nègres ; je me multipliai donc pour augmenter mon assortiment. Un jour, nous étions en train de dîner à la factorerie d'Ormond avec le capitaine danois, lorsqu'un coup de canon, bientôt suivi d'un second et d'un troisième, sembla nous annoncer l'arrivée d'un nouveau navire. Nous portâmes un toast à sa bien-venue, et nous recommencions nos doléances habituelles sur la difficulté de se procurer des noirs, quand ma vigie accourut nous annoncer que mon Espagnol tirait sur le Danois. Chacun de nous se précipita sur la piazza, d'où l'on pouvait voir le théâtre de l'action. Un autre coup tiré par mon navire parut indiquer qu'il était l'agresseur. Le capitaine danois courut à son schooner ; je courus au mien ; mais au moment où j'atteignis la *Esperanza*, son équipage levait l'ancre ; le gaillard d'arrière était couvert d'armes à feu. Le lieutenant, debout sur le talon du beaupré, encourageait ses hommes à bien faire, et les matelots viraient au cabestan en poussant des cris de colère et de vengeance. Sur un matelas gisait ensanglanté le second maître, tandis qu'un matelot gémissait à ses côtés une balle dans l'épaule.

Mon arrivée fut le signal d'un moment de halte. Je m'informai rapidement de l'origine de cette échauffourée ; elle avait commencé comme beaucoup de querelles et de rixes entre marins, par une question de préséance à un ruisseau voisin où l'on faisait de l'eau. Les Danois étaient sept, les nôtres trois. Ces derniers avaient eu le dessous, et mon second maître, commandant la yole, avait reçu un coup de tranchant d'aviron qui l'avait étendu à terre sans connaissance et le crâne entamé.

Naturellement il ne fut plus question de faire de l'eau ce jour-là. Les deux yoles regagnèrent en toute hâte leurs schooners pour y raconter l'histoire, et à peine à bord les Danois eurent l'imprudence de hisser leur pavillon. Cet acte de défi venait juste au moment où la *Esperanza* recevait à son bord le corps inanimé du second maître. Mon équipage exaspéré répondit par une bordée à cette démonstration belliqueuse. Les coups de canon et les coups de fusil se succédèrent; mais les Danois calculaient mal la portée de leurs pièces, tandis que nos canons de six bien pointés faisaient de singuliers dégâts dans leur bordage et leur gréement.

J'avais à peine eu le temps de m'instruire des faits et de songer à une trêve; un boulet lancé par le furieux Danois siffla au-dessus de ma tête; un autre boulet, puis un autre encore suivirent la trace du premier; ils passaient trop haut pour produire grand dommage. A vingt-quatre ans, on n'a pas en général le sang aussi calme, aussi diplomatique, qu'à un âge plus avancé. Cette seconde agression ralluma la lave dans mes veines italiennes; il ne s'agissait plus de drapeau blanc ni de parlementaire. En un clin d'œil, je filai du cable; je hissi le grand foc et la grande voile pour mettre le schooner en état d'évoluer, de serrer de près le Danois et de le prendre en enfilade. Sans lui laisser le temps de manœuvrer de son côté, je lui administrai une telle dose de mitraille que son pavillon fut déchiré en rubans et la beauté de sa coque singulièrement endommagée. Mon second coup enleva un large éclat à son mât, et tandis que je méditais le troisième, de manière à lui chatouiller les côtes entre l'air et l'eau, le fameux pavillon s'abaissa tout-à-coup. Nous avions gagné la journée!

Un silence de mort régna quelques instants entre les parties belligérantes. Ni l'une ni l'autre ne hélait son adversaire et ne lui envoyait une embarcation. Ormond, qui

avait vu de sa piazza de Bangalang la cessation des hostilités, vint lui-même en canot et se dirigea vers le Danois, après avoir écouté d'abord ma version de la bataille.

J'attendais avec anxiété le retour ou un message du Mongo ; mais comme j'ignorais ses vues et son humeur relativement à cette affaire, je jugeai prudent, avant la nuit, de quitter la rivière et de mouiller mon schooner dans une crique, la batterie faisant face au rivage. Après avoir ensuite recommandé au lieutenant et aux matelots de se tenir sur le qui-vive toute la nuit, je retournai à terre pour mettre ma factorerie en état de défense.

Ces précautions se trouvèrent inutiles. Au point du jour, on vint m'annoncer le départ du Danois, et, quand je descendis la rivière jusqu'à Bangalang, Ormond prétendit que le négrier avait mis à la voile pour Sierra-Leone, afin d'y réclamer le secours d'un vaisseau de guerre ou du gouvernement anglais.

Je n'étais pas assez novice dans la vie de la côte d'Afrique pour ajouter foi à cette histoire. Aucun navire, équipé pour la traite, n'oserait s'aventurer dans la colonie de Sa Majesté Britannique. Le Danois avait sans doute d'amères causes de rancune ; son navire avait sérieusement souffert de ma mitraille ; il avait eu son charpentier tué dans l'action ; trois de ses matelots étaient restés à terre grièvement blessés. Peu de jours après cependant, il revint dans le Rio-Pongo, s'étant apparemment contenté de respirer l'air pur de l'Atlantique, et de laisser sa colère se rafraîchir au souffle des brises de mer. Comme il jeta l'ancre beaucoup plus haut dans la rivière que mon Espagnol, les équipages évitèrent tous rapports nouveaux.

Il n'en fut pas de même des capitaines. La table du Mongo était un terrain neutre, où nous échangeions un froid salut, sans entrer en conversation directe. Ormond

et le Danois semblaient, au contraire, devenus très-intimes. Jamais je n'avais vu le mulâtre témoigner pareille amitié à personne. Cette singularité, jointe à la dissimulation connue de son caractère, me fit tenir l'œil ouvert sur ses faits et gestes.

Observer par soi-même est toujours un bon moyen de s'éclairer ; mais le monde a ses voies, et j'ai souvent trouvé qu'il ne fallait pas dédaigner les moyens les plus détournés d'observation, la bonne volonté, par exemple, des confidants qui se laissent acheter. J'intéressai donc le valet de chambre d'Ormond à pénétrer le secret d'une intimité si soudaine. Peu de jours après, l'intelligent et peu fidèle esclave, qui parlait fort bien l'anglais, m'apprit que le Danois, par certains avantages secrètement offerts au Mongo, en avait obtenu la promesse formelle que sa cargaison d'esclaves serait complétée avant la mienne.

Or il faut savoir qu'Ormond, par un contrat spécial signé avant l'arrivée du Danois et dont j'avais rempli de mon côté les conditions pécuniaires, me devait deux cents nègres en retour de la cargaison de la *Esperanza*. Le Danois le savait parfaitement bien ; mais comme il me gardait rancune de la sévère leçon que je lui avais donnée et cherchait une revanche, il n'en trouvait pas de plus efficace sur la côte d'Afrique que de m'enlever une centaine de nègres dans les mains d'Ormond.

Je ne parlai à personne de ma découverte, et m'abstins également de toute remarque sur l'amitié subite dont s'étaient épris l'un pour l'autre ces deux jumeaux Siamois ; mais je ne perdis pas de vue les baracouns d'Ormond, jusqu'à ce que son approvisionnement de noirs s'élevât au chiffre de trois cents. Alors j'apparus un matin chez lui à l'improviste, et je lui dis du ton le plus civil que je n'étais pas dupe de ses projets. Mon ancien patron était si dégradé, si abruti par des excès de

— tout genre que, loin de se récrier en entendant cette accusation, il parut regarder le tour qu'il voulait me jouer comme une excellente plaisanterie. C'était d'ailleurs, à l'entendre, une indemnité bien due au Danois. Nous ne songeâmes ni l'un ni l'autre à argumenter sur le point de droit, ni sur la convenance d'une telle conduite ; je ne m'amusai pas non plus à lui reprocher sa fourberie, car il n'en était pas à ses débuts ; mais j'essayai d'une contre-mine et surenchéris sur le Danois. « Qu'il parte donc, lui dis-je, que nous en soyons délivrés au plus tôt ! » Et j'offris de rendre au Mongo une obligation de cent esclaves qu'il me redevait pour la *Esperanza* ; je promis, de plus, de lui livrer dans la soirée même cent cinquante nègres, et de lui remettre la promesse de deux cents esclaves que le capitaine Brûlot avait failli nous faire acquitter et dont j'étais resté détenteur, tout cela s'il voulait s'obliger à compléter avant minuit le chargement du Danois.

Ormond prit la balle au bond et me serra la main pardessus le marché. Le Danois fut invité à se tenir prêt à recevoir sa cargaison le soir même. On le pria seulement de descendre à quinze milles environ plus bas vers la barre, de manière à pouvoir gagner le large dès que ses esclaves seraient à son bord.

Pendant les six heures suivantes, il n'y eut pas d'affaire plus affairée, plus active que don Théodore sur le Rio-Pongo. Mon schooner fut aussi disposé pour recevoir une cargaison complète. J'ordonnai au lieutenant de tenir en parfait état toutes les armes d'abordage. Notre canon à pivot fut muni d'une double charge et de boulets enchaînés, ma factorerie mise en ordre et des instructions écrites laissées à mon commis dans la prévision d'une absence de quatre mois. Enfin je confiai la garde de mon domaine territorial à Ali-Ninpha, et celle de mes biens meubles à mon Espagnol.

J'eus le plaisir de voir, dans le cours de l'après-midi, que l'homme du Nord, mon rival, mordait à l'hameçon, car il emprunta une ancre de touée pour l'aider, disait-il, à descendre la rivière contre le courant et à gagner un meilleur mouillage. Le voisinage des forêts et l'air d'Afrique lui semblaient peu confortables à seize milles de la barre; il éprouvait le besoin de se rapprocher des brises de mer. La finesse de ces excuses me fit rire sous cape, lorsqu'il passa lourdement à mes côtés avec ses voiles désenverguées.

La nuit vint, nuit des plus noires qui aient jamais couvert le ciel de l'Afrique, nuit sans lune et sans étoiles. Ma chaloupe fut bientôt garnie de dix hommes armés de pistolets et de coutelas. De leur côté, les canots de Bangalang ne tardèrent pas à descendre la rivière avec leur noir fardeau. J'abordai le premier moi-même et j'ordonnai aux rameurs de cingler vers la *Esperanza*; le second fut saisi par le lieutenant qui suivait ma trace; le troisième, le quatrième, le cinquième et le sixième partagèrent le même sort et se vidèrent rapidement, en sorte qu'au bout d'une heure trois cent soixante-quinze nègres étaient en sûreté sous le pont du schooner espagnol. Alors je remis à chaque chef de canot un reçu en règle des esclaves qu'il avait amenés, et je tirai une traite sur le Mongo au profit du Danois, pour le montant des noirs que je venais de lui emprunter.

Le vent de terre se levait et la marée changeait; le point du jour m'avertit qu'il était temps de gagner le large. En passant près du Danois paisiblement à l'ancre, juste en dedans de la barre, j'appelai tout le monde dehors, et je fis pousser trois hourahs en son honneur, lui souhaitant tout le plaisir qu'on peut goûter à respirer la brise de mer.

CHAPITRE XXII.

En mer. — Calme plat. — Un vaisseau de guerre anglais. — Flottille de canots. — Attaque et abordage. — Catastrophe. — Un chirurgien qui guérit. — Prison confortable. — La cage ouverte et l'oiseau envolé.

La brise de terre était tombée; un calme plat lui succéda; la mer demeura unie comme un miroir, et pendant trois jours les hautes terres restèrent en vue, comme un faible nuage, à l'orient. Un ciel de feu et l'Océan, ce réflecteur immense, agissant et réagissant l'un sur l'autre, transformaient l'air en une véritable fournaise. La nuit venue, un épais brouillard enveloppait le navire de ses replis opaques.

Au moment où ce brouillard se dissipait, le matin du quatrième jour, notre vigie annonça une voile, et tous les yeux sondèrent l'horizon du côté de la terre, pour découvrir l'étranger. Nos espions nous ayant assuré, lors du départ, que la côte était libre de tout croiseur, j'appréhendais peu la rencontre d'un vaisseau de guerre. Cependant la prudence nous conseillait d'éviter « l'intercourse » et de nous aider de nos avirons à couple pour gagner la pleine mer moins lentement. Au bout de quelques minutes, le lieutenant, qui était monté sur le mât de hune avec sa longue-vue, et qui avait pris le temps nécessaire pour y bien voir, s'écria : « Ce n'est que le Danois. Je vois son pavillon. » Sur quoi tout l'équipage jura qu'il préférerait combattre plutôt que de ramer sous une telle latitude; et, après avoir poussé trois hourahs, ils vinrent tous sur l'arrière me prier de rester tranquille où j'étais, et d'attendre la visite de l'homme du Nord.

Nous avançons si peu, même avec les rames, que la

différence entre une telle marche et l'immobilité complète était vraiment insignifiante. Peut-être même valait-il mieux garder nos forces toutes fraîches pour la lutte, si elle devenait inévitable. Je passai donc rapidement au milieu des hommes pour m'assurer de leurs dispositions. Tous, depuis le mousse jusqu'au lieutenant, étaient prêts à faire leur devoir. En attendant, on servit le déjeuner le plus froid qu'il fut possible sous cette latitude, et je le relevai d'un panier de bordeaux.

Lorsqu'une voile apparaît à un négrier sur la côte d'Afrique, ce qu'il a de mieux à faire, surtout s'il est d'un corps svelte et d'une large envergure, est de détalier sans les cérémonies que les navires marchands échangent d'ordinaire entre eux. Il ne saurait être question de combattre volontairement aujourd'hui et de s'exposer sans but aux plus terribles conséquences. Mais, pour parer à tous les risques, qu'il s'agisse de combattre ou de fuir, le prudent négrier, dès qu'il découvre une voile suspecte, éteint ses feux, fait descendre tous ses nègres sous le pont, et cloue les caillebotis des écouteilles.

Ces préparatifs et beaucoup d'autres se firent tranquillement à bord de la *Esperanza*. Par mon ordre, un supplément d'armes d'abordage et de munitions fut apporté sur le pont, où on les couvrit de couvertures de laine; chacun se plaça au poste où il pouvait rendre le plus de services; les canons furent nettoyés et chargés avec soin, et comme je désirais déguiser notre nationalité, j'arborai pavillon portugais. Le jour avançait; le calme continuait. Notre girouette se balançait de droite à gauche, mue uniquement par le roulis du navire, et n'indiquant pas un souffle de vent. L'étranger n'approchait guère; nous n'avancions pas davantage. Je ne saurais peindre l'anxiété fiévreuse qu'on éprouve en pareil cas. Une population nègre sous vos pieds; un ciel ardent sur votre tête; des instruments de mort empilés sur le pont, un

fantôme qui vous donne la chasse ; l'Océan dont les profondeurs sont aussi inconnues que celles de l'éternité , l'Océan vaste comme le temps et l'espace, mais où vous ne sauriez pourtant échapper à l'ennemi qui vous suit ; tout cela et le double sentiment de l'incertitude la plus absolue et de la responsabilité la plus grave mettent votre esprit à la torture et vous donnent un véritable cauchemar.

Pendant une demi-heure, j'arpentai le pont sous la banne ; puis, saisissant une longue-vue, je montai sur les cordages pour observer le trouble-fête. Il était à sept ou huit milles de nous ; mais je vis bientôt, ou je m'imaginai voir une rangée de sabords que le Danois n'avait pas. Puis un peu plus loin, à l'horizon, à l'arrière du navire, je distinguai trois canots, complètement montés et cinglant vers nous pavillons déployés.

Pour éviter une panique, je descendis d'un air tranquille, et j'ordonnai d'armer de nouveau les avirons pour venir en aide à la brise qui, depuis dix minutes, avait fraîchi suffisamment pour nous faire faire environ un nœud à l'heure. Je communiquai ensuite ma découverte aux officiers ; et, circulant au milieu des hommes pour tâter leurs nerfs, je leur dis que nous aurions sans doute affaire à une plus dangereuse partie que le Danois. Je leur avouai même franchement que notre antagoniste devait être un croiseur anglais de dix ou douze canons. Notre seule chance de nous tirer de ses griffes était de repousser les embarcations armées.

Je trouvai l'équipage de la *Esperanza* aussi confiant en face de ce surcroît de péril que dans l'attente du peu formidable Danois. Je recueillis les votes : tous, à l'exception de cinq, furent pour la résistance. Je savais pouvoir compter sur les officiers dans les épreuves que nous allions traverser.

La brise avait de nouveau fait place à un calme com-

plet. L'air était si lourd, si brûlant, que nos rameurs succombaient à la peine. Je fis jeter à la mer plusieurs tonneaux d'eau qui embarrassaient le pont, et hisser la chaloupe contre l'arrière pour empêcher l'abordage de ce côté. Tout avait pris l'aspect d'un vaisseau de guerre à bord du schooner. Je me félicitai d'avoir augmenté sa force de deux caronades de douze, des munitions et d'une partie de l'équipage d'un négrier espagnol, abandonné à la barre du Rio-Pongo une semaine avant mon départ. Nous avions, outre les canons, tout un arsenal de fusils, de tromblons, de pistolets, de coutelas; trente-sept hommes semblaient décidés à en faire bon usage.

Cependant les canots anglais, poussés par leurs seules rames, s'étaient approchés à un demi-mille de distance, tandis que des fraîcheurs frisaient légèrement la mer à l'horizon oriental, sans que nous nous en ressentissions le moins du monde. Profitant des caprices de l'air, le croiseur avait suivi un instant ses embarcations; mais à cinq milles environ il s'était trouvé de nouveau enchaîné par le calme, comme nous l'avions été toute la journée. Je vis bientôt les canots converger à portée de mon pierrier et cesser le mouvement de leurs avirons, comme pour se consulter. Ce rassemblement de l'ennemi sur un point m'offrait l'occasion de le saluer d'un boulet, qui passa par-dessus leurs têtes; ils se séparèrent en poussant trois hourahs, et la principale embarcation se porta sur notre flanc, tandis que les deux autres gouvernaient pour nous couper par l'avant et nous attaquer en poupe.

Pendant la chasse, mon artillerie, à l'exception du canon sur pivot, m'était complètement inutile; mais je conservais une couple d'avirons à l'avant et une couple à l'arrière pour manœuvrer le schooner; et, lorsque l'ennemi approchait, je jouais de mon bruyant instrument. Le plus grand des canots, portant une caronade, m'offrait la meilleure des cibles. Nous nous y prîmes toutefois de

manière à nous manquer complètement jusqu'à ma sixième décharge. Alors un boulet ramé, lancé par la *Esperanza*, prit en enfilade tout le rang de rames de tribord, et mit les rameurs hors de service par la violence du choc. La principale embarcation se trouvant ainsi paralysée pour le moment, je consacrai mon attention exclusive aux deux autres. Mais je n'avais pas encore eu le temps de mettre le schooner dans la meilleure position pour cela, qu'un signal rappelait les assaillants à bord du croiseur pour réparer leurs avaries. Ce moment de répit me fit réfléchir que, dès le commencement de la journée, j'avais hissé le pavillon portugais pour tromper le Danois, et que je l'avais imprudemment laissé flotter en présence de John Bull. Je me hâtai de l'amener et de déployer à sa place le pavillon espagnol. Après avoir ensuite ragailardi mes hommes par une double ration d'eau-de-vie, je les renvoyai à leurs avirons. Dès que les canots du croiseur l'eurent rejoint, leur équipage remonta à bord, mais les canots continuèrent de suivre à la remorque, ce qui me convainquit que la chasse recommencerait dès que le rhum et le roastbeef auraient reconforté les assaillants. En effet, un peu après midi, ils redescendirent dans leurs embarcations et se portèrent de nouveau sur nous dans le même ordre. Nous échangeâmes d'inutiles coups de canon ; mais je les tins en respect par un feu de mitraille et de mousqueterie jusqu'à trois heures, moment où un nouveau signal de retraite, hissé sur le croiseur, fut salué des hurrahs de mon équipage. Je regrettais, je l'avoue, de ne pouvoir mêler ma voix à ces cris anticipés de victoire. Le lion britannique reculait évidemment pour mieux s'élaner sur sa proie. Je venais d'ailleurs de recevoir du lieutenant une nouvelle peu encourageante. Nos munitions pour les canons étaient presque épuisées ; nous avions encore sept barils de poudre, mais il ne restait plus qu'une douzaine de boîtes à mitraille ou de boulets dans le cais-

son. En revanche, les cartouches ne manquaient pas pour les pistolets et les fusils. C'était une pauvre défense contre des Anglais résolus, dont le sang était échauffé et qui reviendraient évidemment à la charge avec du renfort et des hommes frais. Nous cherchâmes partout des projectiles : pour remplacer les boulets et la mitraille, on réunit des balles de fusil dans de petits sacs ; on empaqueta des chevilles de fer et des clous dans du papier à cartouches. Des fers à esclaves, réunis avec du fil de caret, remplacèrent les boulets enchaînés, et en moins d'une heure nous étions de nouveau prêts à « poivrer » l'ennemi.

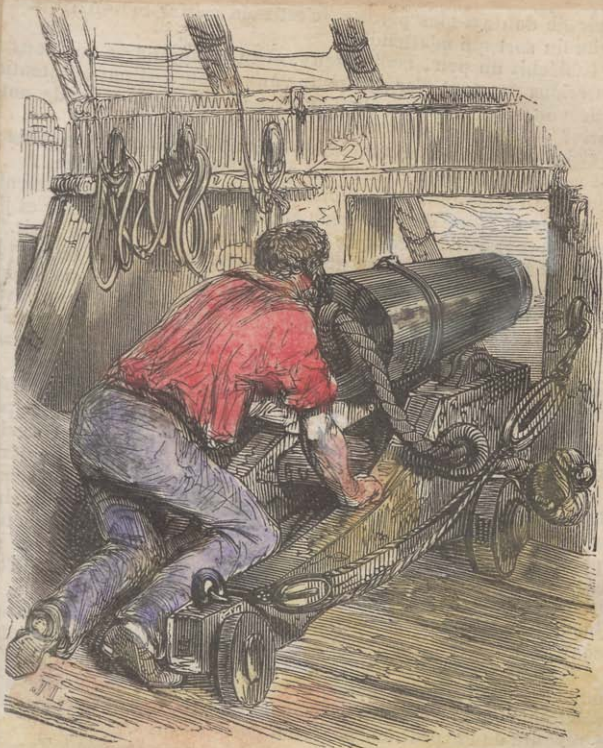
Ces préparatifs achevés, mon attention se reporta sur l'équipage, dont une partie refusait du vin et commençait à errer d'un air sournois sur le pont. Jusqu'ici, deux seulement de mes hommes avaient été légèrement contusionnés par des balles perdues ; mais un mécontentement si vif commençait à se manifester parmi les matelots du négrier naufragé, qui avaient pris passage sur la *Esperanza*, que mes propres hommes les contenaient à peine. Je ne savais quelle résolution prendre ; le temps me manquait d'ailleurs pour délibérer. La violence n'était pas dans l'esprit de mon rôle, et la persuasion était un jeu délicat à jouer, dans une pareille crise, avec des gens sur qui je n'avais pas d'autorité absolue. Voyant les canots anglais encore loin, je suivis ma première impulsion, et j'appelai tout le monde sur le gaillard d'arrière pour tenter l'effet de l'éloquence africaine et de l'or espagnol. Je parlai des périls d'une capture et de la folie qu'il y aurait à un négrier de se rendre tant qu'il lui restait le plus faible espoir d'échapper. J'insistai sur les terribles conséquences qu'entraînerait, si nous étions pris, la résistance que nous avons faite jusqu'ici. Je leur fis le tableau de la façon expéditive dont messieurs les Anglais lançaient dans l'éternité ceux qu'il leur plaisait de considérer comme pirates ; et, pour donner plus de poids à

ma péroraison, je distribuai une couple d'onces d'or à chaque combattant, et je leur promis un esclave à chacun au terme de leur voyage.

Mon discours fut suivi d'un terrible moment de silence et de suspens. Debout sur le pont d'un négrier, au milieu d'un calme plat, sous un soleil brûlant, en face d'un combat et peut-être d'une révolte, avec un volcan sous mes pieds, trois cent soixante-cinq diables auxquels il devait tarder de voir de manière ou d'autre s'ouvrir leur prison, j'attendais une réponse que, favorable ou défavorable, je devais accepter sans sourciller. Trois ou quatre hommes seulement, parmi l'équipage naufragé, finirent par se décider et par accepter mes offres. Je haussai les épaules et fis une douzaine de tours sur le pont. Me rapprochant ensuite de la foule des retardataires, je doublai la prime, et, après avoir offert de mettre une embarcation à la disposition des lâches qui voudraient confier leur destinée au croiseur, je jurai de défendre la *Esperanza* jusqu'à la mort avec les braves qui me resteraient.

Le mot de lâches parut toucher la bonne corde de la guitare espagnole. En un instant je vis les têtes assombries et baissées se relever par un mouvement d'orgueil offensé, tandis que le commis aux vivres et le mousse de la chambre versaient le vin à la ronde. Les deux partis se rapprochèrent et scellèrent leur union par un hourah. Je me hâtai de mettre à profit le zèle des nouveaux convertis, en envoyant chacun à son poste après une nouvelle distribution de doublons.

Dans l'intervalle, l'ennemi s'était remis en mouvement, mais il ne revenait pas seul. Pendant mes difficultés avec l'équipage, de nouveaux acteurs étaient entrés en scène. Le son de la canonnade, à ce qu'il paraît, avait été entendu par un confrère du brick de Sa Majesté Britanni-



Combaleau pointe la caronade sur le daw.

que, le ***** (1), et bien que le combat eût lieu en dehors de son champ visuel, le dit confrère s'était hâté d'envoyer une autre escadrille de canots dans la direction indiquée par les détonnations de l'artillerie dans l'air calme et silencieux.

La première division de nos assaillants avait une avance considérable sur le renfort. Elle approchait de nous en ordre compacte, avec la résolution apparente de nous aborder d'un même côté. Je portai donc tout mon monde et tous mes engins de guerre de ce côté-là; mais je recommandai à mes canonniers et à mes fusiliers de ne pas faire feu sans mon ordre. Attendant la décharge de l'ennemi, je le laissai approcher tout près; le commandant de la chaloupe paraissait deviner mon plan et réservait aussi son feu, pour faire monter les hommes de ses deux autres canots à l'abordage à la faveur de la fumée de son canon et de ses armes à feu. C'était un singulier spectacle de nous voir ainsi nous abstenir tous les deux de tirer, et je ne pouvais m'empêcher de sourire, au milieu du danger, en pensant que nous méditions le même coup. Cependant, si les Grands-Bretons suspendaient leur feu, ils ne cessaient pas de ramer. Comme ils nous serraient de trop près, je crus bien faire de leur envoyer le contenu de mon canon à pivot, bourré jusqu'à la gueule de chevilles de fer et de balles. Cette décharge arrêta court la chaloupe, tandis que mes caronades faisaient pleuvoir une grêle de mitraille sur ses deux compagnons. A leur tour, ils nous travaillaient si bien avec leurs pierriers et leur mousqueterie, que cinq de nos meilleurs champions furent bientôt étendus sur le pont dans les convulsions de la mort.

La fureur d'un combat si rapproché, les cris de leurs

(1) Le lecteur verra tout-à-l'heure pourquoi le capitaine Canot ne donne pas le nom du croiseur anglais.

camarades pantelants à leurs pieds, exaltèrent au plus haut degré l'ardente nature de mes Espagnols. Ils arrachèrent leurs vêtements, se mirent tout nus jusqu'à la ceinture, demandèrent du rhum, et jurèrent de mourir plutôt que de se rendre.

En ce moment, le renfort envoyé par l'autre croiseur anglais se rapprochait; cinq nouveaux canots s'avançaient en double colonne au bruit des hourahs. Dès qu'ils arrivèrent à portée de canon, chacun des hourahs fut suivi d'une fatale volée qui renversa plusieurs de nos combattants. Une balle de fusil m'atteignit au genou et me fit une blessure peu profonde. Durant cinq minutes, nous repoussâmes cette attaque générale à coups de canons, de fusils, de pistolets, avec des cris enthousiastes; mais dans le tumulte et la confusion d'une pareille scène, le canonnier qui servait notre longue pièce enfonça le boulet avant la poudre, en sorte que, lorsque l'amorce brûla, notre principal instrument de défense demeura silencieux pour jamais. Dans le même instant, un boulet de la chaloupe démonta l'une de nos caronades; nos munitions étaient épuisées, et, dans cet état de détresse, nous pouvions voir les Grands-Bretons se préparer à nous prendre à l'abordage. Pendant quelques minutes encore, nous les tînmes en respect avec nos fusils, nos baïonnettes, nos pistolets, nos sabres, nos haches, nos coutelas; mais tous les canots s'étaient rejoints. Les assaillants se succédaient comme des vagues sur notre avant, et balayaient tout devant eux. « N'épargnez personne! » était leur cri de guerre. Mes matelots tombaient l'un après l'autre dans une lutte furieuse, mais inutile. Enfin j'entendis donner l'ordre d'ouvrir les écoutilles et de mettre les nègres en liberté. Jusqu'alors j'avais tenu bon; mais en entendant cet ordre fatal qui, s'il était exécuté, pouvait envelopper vainqueurs et vaincus dans une commune catastrophe, j'ordonnai à ceux des miens qui résistaient encore de

jeter leurs armes; j'amenai moi-même le pavillon, et je criai au téméraire et opiniâtre Anglais de prendre garde à ce qu'il allait faire.

Le plus ancien officier de la flottille combinée appartenait au second croiseur. Lorsqu'il parvint sur le pont, son œil miséricordieux s'arrêta avec tristesse sur cette scène sanglante, et il ordonna immédiatement de faire quartier aux vaincus. Il était temps ! Ceux des assaillants qui avaient été d'abord repoussés s'élançaient sur le pont en écumant de rage ; ils taillaient en pièces tout ce qu'ils rencontraient, et j'échappai d'un cheveu au sort de beaucoup de braves gens.

Tout était fini ! Vainqueurs et vaincus gisaient pêle-mêle, en bon nombre, sur le pont ensanglanté ; le soleil couchant, nous jetant un dernier regard à travers la gaze empourprée du crépuscule, faisait apparaître la mer tout en feu. Pour la première fois, durant cette journée, je devins sensible à la souffrance personnelle ; j'éprouvai de la peine à respirer, et, m'asseyant sur le couronnement de mon schooner capturé, je compris ce que c'était d'être prisonnier.

Les commandants des deux divisions me demandèrent bientôt mes papiers ; je les remis au plus ancien officier, à celui qui avait arrêté le massacre, et je me reconnus son prisonnier. Cette préférence parut contrarier l'autre ; elle me semblait de toute justice ; car, sans le secours qui lui était arrivé, je crois que j'aurais pu résister à la première division. Il ne se soumit pas à ma décision sur ce point sans une discussion fort amère, à laquelle son ancien dut mettre un terme, en lui ordonnant de remorquer la prise jusqu'à la corvette... Mon canot, tout criblé de balles, fut alors mis à flot, et l'on m'envoya à bord de l'autre vaisseau avec mes papiers et mon domestique, sous l'escorte d'un midshipman. Le capitaine se tenait sur le passe-avant lorsque

j'approchai. Voyant mon genou tout ensanglanté, il me dit de ne pas gravir l'échelle, et, après m'avoir fait hisser à bord, il m'envoya immédiatement à l'infirmerie. La chair seule était lacérée, mais cela suffisait pour m'empêcher de ployer le genou. Après mon pansement, et un assez long entretien avec le chirurgien qui était un fort aimable homme, je fus conduit dans la cabine, où l'on me posa une série de questions auxquelles je répondis avec une sincérité complète. Treize hommes de mon équipage avaient été tués; presque tous les autres blessés. On inspecta mes papiers, et le capitaine s'écria : « Comment se fait-il qu'étant Espagnol vous ayez combattu sous pavillon portugais ? »

Je m'attendais à la question, et je m'étais en vain torturé l'esprit pour trouver une excuse convenable à cette usurpation de nationalité. Le mieux était de raconter franchement l'histoire de ma querelle avec le Danois, en me gardant de mentionner la manière dont je lui avais soufflé ses noirs. J'avais complètement oublié le pavillon, en me trouvant en présence d'un tout autre ennemi que le Danois, et, après avoir repoussé une première attaque, je m'étais flatté de l'espoir d'échapper à la faveur de la brise de mer qui soufflait d'habitude à une certaine heure.

Le capitaine écouta cette explication d'un air pensif, et, après m'avoir un moment regardé en silence, il me demanda d'une voix triste, si je savais que ma résistance sous pavillon portugais, quel qu'en fût le motif, constituait un acte de piraterie.

Mon changement de couleur, mes regards fixés au plancher, mes lèvres comprimées, mes dents serrées, furent ma seule réponse.

Ce pénible interrogatoire avait lieu devant le chirurgien, dont les regards et le langage dénotaient la plus cordiale sympathie pour ma situation. « Oui, dit le ca-

pitaine, c'est grande pitié pour un marin qui se bat bravement comme vous pour la défense de ce qu'il croit être sa propriété, de s'exposer aux plus graves condamnations par une série d'erreurs et d'oublis. Cependant n'anticipons pas sur les événements. Vous devez avoir faim et besoin de repos. Quoique nous soyons en croisière à la côte d'Afrique, nous ne sommes pas des barbares. » Il m'ordonna alors de rester où j'étais, en attendant des ordres ultérieurs, et mon domestique descendit bientôt avec d'amples provisions.

Le capitaine était remonté sur le pont, mais le chirurgien était resté. Je le vis un moment après occupé avec le maître-d'hôtel du capitaine à remplir de biscuits, de viande et de bouteilles un panier, à l'anse duquel ils nouèrent solidement une corde de plusieurs mètres de longueur. Le chirurgien fit ensuite apporter une lampe, et déroulant une carte, il me demanda si je connaissais la position du navire. Je répondis affirmativement; et, sur sa demande, je mesurai la distance, et traçai la route de la plus prochaine terre, le Cape-Verga, situé à environ trente-sept milles.

« Maintenant, don Théodore, me dit-il, si j'étais à votre place, c'est-à-dire si j'avais la perspective d'un nœud coulant et d'une corde dansant devant moi, je n'hésiterais pas à tenter de savoir comment est fait le Cape-Verga, et cela dans les vingt-quatre heures. Voyez comme la Providence vous favorise, mon très-cher ami. Votre propre canot est à la traîne de notre arrière, sous les fenêtres mêmes de cette cabine; secondò, un approvisionnement de vivres, d'eau et d'eau-de-vie se trouve préparé sur la barre d'arceau, et ne demande qu'à glisser dans le canot; votre monde est dans le voisinage prêt à vous seconder, et, finalement, la nuit est des plus noires, des plus calmes; il n'y a pas une sentinelle à l'arrière passé la porte de la cabine. Bonne nuit donc, mon brave, et faites

que je n'aie jamais l'honneur de vous revoir. »

En parlant ainsi, il se leva, me serra la main avec la cordiale vigueur d'un marin, et, passant près de mon domestique, il lui glissa dans la poche ce qui se trouva être une couple de souverains. Dans l'intervalle, le maître-d'hôtel reparut avec des couvertures qu'il étendit sur les lits; et, après avoir soufflé la lampe, il s'en alla sur le pont en me souhaitant le bonsoir.

La nuit était en effet très-calme et très-noire; un silence de mort régnait sur la corvette. Je rampai doucement jusqu'à la croisée de l'arrière, et, couché sur la barre d'arceau, je regardai dans les ténèbres. Mon canot était toué à l'arrière par une mince corde. Tandis que je regardais, une personne, placée sur le pont au-dessus de moi, tira cette même corde par un mouvement lent et doux, jusqu'à ce que l'esquif vînt se ranger sous les fenêtres. Patiemment, furtivement, avec toutes les précautions imaginables, redoutant presque le souffle de mon haleine dans le profond silence de la nuit, je fis descendre mon mousse dans le canot; le panier l'y suivit. Alors le négroillon accrocha la gaffe à la fenêtre de la cabine, et, tout éclopé que j'étais, je suivis le mousse et le panier par cette voie. Grâce à Dieu, aucun clapotement de l'eau, aucun craquement, aucun son de pas ne troubla le silence. Je regardai en l'air; personne ne se montrait sur le gaillard d'arrière. Une légère secousse ramena sans bruit dans l'eau le grelin qui retenait le canot, et je me laissai aller à la dérive dans la plus complète obscurité.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES

DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE I^{er}.

Ma famille et mon éducation. — Je m'embarque comme apprenti à bord d'un navire américain. — Tribulations de mon premier voyage. — Lancé par-dessus bord. — Le coq noir. — Le mousse de la chambre. — Arrivée à Boston. — Mon premier commandement. — Panorama de la ville du haut du grand mât. — Singulière entrevue avec William Gray, négociant de la dite cité. — 1

CHAPITRE II.

Mon aventure avec lord Byron. — Souvenir de Florence. — Le capitaine Towne et la ville de Salem. — Un savant latiniste. — Pour la première fois je vois des esclaves et je me fais le champion d'une jeune fille Malais à Quallahbastoo. — Fin de mon apprentissage. — Mes frasques à Anvers et à Paris. — Voyage au Brésil sur un navire anglais. — Un capitaine et sa moitié. — L'amour et le grog. — Echauffourée conjugale dans le port de Rio-Janeiro. — Retour en Europe. — Naufrage et perte du navire sur la côte d'Ostende. — 11

CHAPITRE III.

Je songe à chercher fortune dans l'Amérique du sud et m'embarque sur une galiote hollandaise pour la Havane. — Fâcheux abordage dans la baie de Biscaye. — Relâche forcée au Ferrol. — Scène renouvelée des Menechmes. — Départ pour la Havane. — Naufrage sur un récif près de Cuba. — Les pêcheurs pirates. — Triste dénouement d'un sauvetage. — Mélodrame et bain nocturnes. — 21

CHAPITRE IV.

Seul moyen d'échapper aux moustiques. — L'arbre de refuge. — Les limiers sur ma piste. — Marche militaire. — Le rancho. — Apparition en scène de don Rafaël. — Changement à vue dans ma situation. — Un oncle improvisé. — Gallego le cuisinier. — Son physique et son moral. — Histoire de don Rafaël. 35

CHAPITRE V.

La vie sur un banc de sable. — Les pirates de terre et les pirates de mer. — La troupe part pour Cuba et me laisse seul avec Gallego. — Allures suspectes du cuisinier. — Ses excursions nocturnes. — Ma découverte dans le cimetière. — Retour de la troupe. — Les juifs amphibies. — Visite d'un inspecteur de Cuba. — La patente de pêcheurs. — Nouveau naufrage au Cayo-Verde. — Danger des concurrences entre pirates. — Mort de Mescler. — Pilote malgré moi. — Mes aventures à bord d'un corsaire colombien. — Une commotion électrique. — Mon retour sur la Caye. — Gallego ne peut prouver ses accusations contre moi. — Cour martiale et justice sommaire. — Fin tragique du cuisinier. 48

CHAPITRE VI.

Je quitte enfin l'île et suis consigné par don Rafaël au signor Carlo Cibo, marchand de pâtes italiennes à Regla. — Etudes gastronomiques. — Je deviens le pourvoyeur de poisson d'un bon père qui prétend m'enseigner l'espagnol. — Destinée de don Rafaël. — Les négriers de la Havane. — Je m'embarque pour l'Afrique sur l'*Aérostas*. — Description de son équipage. — Arrivée au Rio-Pongo. — Mutinerie à bord. — Ma première nuit africaine. 68

CHAPITRE VII.

Le lendemain de la révolte. — Les morts et les blessés. — Je figure parmi ces derniers. — Jack Ormond, autrement dit Mongo John. — Singulier traitement de mon œil malade par un docteur nègre, aidé d'une nourrice. — Je dine avec le Mongo et mets son harem en révolution. — Duplicité du capitaine. — M. Ormond me prend pour premier commis. — Départ d'*El Aerostatico*. — Je préside à l'arrimage de sa cargaison humaine. — Mes adieux au mousse anglais. — Son histoire. 81

CHAPITRE VIII.

J'entre en possession. — Ma maison et son ameublement. — Histoire de M. Ormond. — Unga-Golah, le cerbère du harem. — Fureurs où la jette le refus d'une clé. — Visites nocturnes. — Esther la quarteronne. — Scène sentimentale. — Description du sérail d'un facteur africain. — Grandeur et décadence du Mongo. — Intrigues de ses femmes, leurs jalousies, leurs batailles. — Duels d'un nouveau genre entre les galants. 90

CHAPITRE IX.

Ennuis de la saison pluvieuse. — Arrivée d'une caravane à la côte. — Inventaire de ce qu'elle amenait. — Almah de Bellah, fils de l'Ali-Mami de Foutah-Yallo. — Manière de traiter avec les caravanes. — Don royal d'une autruche. — Almah de Bellah entreprend de me convertir à l'islamisme. — Je m'engage à visiter le royaume de son père. — Échange d'un koran contre un fusil. 100

CHAPITRE X.

Achat des esclaves dans les factoreries. — Maquignonnage africain. — La poudre à fusil et le jus de citron. — Je deviens le factotum du Mongo. — Réconciliation avec Unga-Golah. — La fièvre africaine. — Esther ma garde-malade. — Les médecins et les sorciers. — Les ventouses scarifiées et les sudorifiques. — Hydrothérapie. — Je trouve un ami. — M. Edward-Joseph. — Je quitte le Mongo. 111

CHAPITRE XI.

1827. — Époque importante dans ma vie. — Ma première consignation. — La *Fortuna*. — Une cargaison de cigares à échanger contre une cargaison de noirs. — Comment je m'en tire. — Débours, rentrées et bénéfices d'une seule expédition. — Détails sur l'embarquement et le traitement des esclaves à bord des négriers. — Régime, hygiène et ventilation. — Musique et danses. — Considérations générales sur la traite. — Effets du traité de l'Angleterre avec l'Espagne pour son abolition 117

CHAPITRE XII.

Débarquement d'une cargaison de nègres à Cuba.—*Gratificaciones*. —Premier enchantement des nègres à la vue d'une plantation et à la manière dont ils sont hébergés. — Comment la fumée de tabac peut aveugler un fonctionnaire public. — Retour au Rio-Pongo. — Ma popularité grandit. — Déclin d'Ormond. — Les rois du pays recherchent mon alliance. — Je persiste dans le célibat, mais mon associé accepte. — Négociations matrimoniales. — Célébration des noces. — La princesse Comba. 428

CHAPITRE XIII.

Joseph contraint de s'éclipser, quitte l'Afrique. — Enquête et perquisition chez moi. — Comment j'y échappe. — Visite aux Baggers. — Respect fabuleux de la propriété par les sauvages. — Mœurs patriarcales. — Pot-au-feu de bouc. — Etuvée de crocodile. — Danger du retour. — Habileté des Kroumen. — Les nègres amphibies. 442

CHAPITRE XIV.

Courte digression sur l'institution de l'esclavage. — L'homme est la monnaie courante de l'Afrique. — Arrivée d'une caravane. — Mami-Yongo, oncle d'Almah de Bellah. — Le café. — Une école musulmane. — Récit du voyage de Mami à Tombouctou, avec carte géographique, de sa façon. 451

CHAPITRE XV.

Je pars pour Timbo, où l'Ali-Mami de Foutah-Yallo, père d'Almah de Bellah, m'attend. — Manière de voyager à travers les forêts de l'Afrique. — Passeport musulman. — Arrivée à Kya, ville Mandingue. — Ibrahim Ali. — Joyeux souper suivi d'un mal de tête. — Ali-Ninpha demande un jour de halte pour recouvrer son assiette. — La fièvre supposée. — Traitement homéopathique et par petites doses du Koran. — Guérison complète. 463

CHAPITRE XVI.

Chevauchée joyeuse. — Visite à la Fontaine du Diable. — La source

sulfureuse et l'écho. — Mon respect pour les superstitions nationales. — Présent équestre d'Ibrahim. — Cérémonies du départ. — Un bivouac dans la forêt. — Capture imprévue. — Que faire des prisonniers? — Parvenu Mandingo. — Châtiment de son insolence. — Pont improvisé sur le Sanghu. — Le gibier du léopard. — Le chaudron des sorcières. 172

CHAPITRE XVII.

Progrès du mahométisme en Afrique. — Aspect général du pays. — Splendide fécondité du sol. — Le *far-niente* tropical. — Scènes pittoresques des forêts, des rivières et des montagnes. — Arrivée à Tamisso. — Entrée triomphale. — Le bouffon de la cour. — Le palais de Mahomedou. — Scène renouvelée de Bruce. — Le bain impossible. 183

CHAPITRE XVIII.

Aspect plus vivant et plus prospère du pays en pénétrant dans l'intérieur. — Halte avant d'arriver à Jallica. — Souvenirs de jeunesse d'Ali-Ninpha. — Le tambour de guerre. — Le roi Souphiana. — Grande revue, fêtes et réjouissances, danses et concerts. — Madou, l'Ayah. — L'harmonica. — Nous poursuivons notre voyage. — Almah de Bellah vient à notre rencontre. — Entrée à Timbo. — Cordiale réception de l'Ali-Mami. — Conseil des chefs, présidé par son fils Solimani. — Curieux discours d'Almah de Bellah. — Mes présents font des jaloux. — Abdulmomen, prince et docteur, entreprend à son tour mon éducation musulmane. 193

CHAPITRE XIX.

Timbo et le pays d'alentour. — Panique des habitants des villages à mon approche. — Modestie nègre. — Description de la ville et de ses particularités. — Etude de femmes. — Scène patriarcale. — Une coiffure nègre. — J'annonce mon prochain départ. — Presse et razzia d'esclaves. — Interprétation judaïque de l'islamisme. — Présents d'adieux. — Retour à la factorerie. — L'ordre règne à Kambie. — Histoire de la princesse Beeljie, fille de l'Ali-Mami. 209

CHAPITRE XX.

Arrivée du *La Peyrouse*. — Le capitaine Brulôt. — Manière nouvelle de faire rentrer une vieille dette. — Suites lugubres d'un joyeux déjeuner. — Mongo John et Mongo Théodore retenus prisonniers et mis aux fers. — Prompte délivrance. — La *Esperanza*. — Partie et revanche. — Une plaisanterie qui coûte cher à son auteur. 225

CHAPITRE XXI.

La *Esperanza* perd son capitaine; je songe à le remplacer et à visiter Cuba. — Arrivée d'un négrier danois. — Querelle et combat naval. — Le Danois joue de ruse et je le déjoue. — Une cargaison bon marché. 235.

CHAPITRE XXII.

En mer. — Calme plat. — Un vaisseau de guerre anglais. — Flottille de canots. — Attaque et abordage. — Catastrophe. — Un chirurgien qui guérit. — Prison confortable. — La cage ouverte et l'oiseau envolé. 242

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

RELIURES' PERRONI

95, Petit Paradis

97200 FORT-de-FRANCE 71 48 28

